U d'/ of Ottawa
39003002515749

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lalizardire00born

LA LITTERATURE MODERNE

Vte HENRI DE BORNIER

La LIZARDIERE

C. E. BEAUCHESNE & CIE
EDITEURS-PROPRIETAIRES
1610 Rue Notre-Dame, Montréal

1904

Universitas
CANADIANA

TEL. BELL, MAIN

La Littérature Moderne

1610 RUE NOTRE-DAME.

Liste des ouvrages publiés jusqu'à ce jour par la "LITTÉRATURE MODERNE":

No. 1 GRANDE SŒUR.....M. Aigueperce
" 2 LES ECUMEURS DE RIVIÈRES.....P. Saulnière
" 3 LE LOUP BLANC.....P. Féval
" 4 LE CAPITAINE CASSE-COU (1er vol).....Ls. Boussenard
5 LE CAPITAINE CASSE-COU (2me vol.).....Ls. Boussenard
6 LA COMTESSE DE MONTBELIARD.....C. Guenot
7 PAUVRE JACUUES.....M. Floran
8 MON COUSIN GUY.....Henri Ardel
9 RAPHAEL.....Lamartine
10 L'ENEANT MAUDIT.....R. de Navery
11 LES BUTTES-CHAUMONT.....Chs. Des Lys
12 LE RÉGIMENT DES GÉANTS.....Paul Féval
13 LA PRINCESSE ERRANTE.....Léon de Tinseau
14 LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES.....Raoul de Navery
15 LE MAITRE DE FORGES.....Georges Ohnet
16 TANTE RABAT-JOIE.....Roger Dombre
17 LE SUPPLICE D'UNE MÈRE.....Arthur Dourliac
18 UNE ETUDE EN ROUGE.....Sir Arthur Conan Doyle
19 LE MARI DE SIMONE.....Champol
20 LA GRANDE AMIE.....Pierre l'Ermite
" 21 CHATEAUX DE CARTES.....Jean Thiéry
" 22 DU FOND DE LA NUIT.....Hugh Conway
" 23 LA LIZARDIÈRE.....Vte Henri de Bornier

Prix du volume, 20 cents, franco.

ABONNEMENT: un an (24 volumes), $3.50.
" six mois (12 volumes), $2.00.
" trois mois (6 volumes), $1.00.

PAYABLE D'AVANCE.

PRIX SPECIAUX pour Libraires et Agents.

PQ
2198
.B5L5
1904

AVOCAT - BARRISTER
ST. JEAN, P. Q.

LA LIZARDIERE

I

LA VALLEE DE LA MAULNE

La Maulne est une petite rivière qui n'a pas d'histoire, comme les peuples heureux et les femmes honnêtes.

Elle prend sa source dans les étangs du Vivier-de-Loindes, près de Courcelles, s'en va du Sud-Est au Nord, en laissant à droite la forêt de Château-la-Vallière, arrose les prairies de Saint-Laurent, de Lublé, de Marcilly, de Braye, contourne les restes du château de Maulne, dont elle emprunte le nom, continue sa route par la vallée, vers le Sud, reçoit les eaux de la Beuverie, de la Cave-Noire et de la Godefrairie, et va se jeter dans le Loir, près de la Chapelle-aux-Choux. Elle a parcouru 25 kilomètres, fait tourner la roue de cinq ou six moulins, et elle inonde de temps à autre quelques prairies. Cela suffit à sa gloire.

Ce coin de la Touraine est à peu près inconnu, et il n'en est que plus charmant. En automne surtout, quand le soleil, ardent encore, mais un peu estompé par les douces brumes de l'Anjou, allonge ses flèches d'or depuis les hautes landes de Chalonnes jusqu'aux cimes verdoyantes de

Château-La-Gallière, le paysage est admirable. La petite rivière, la longue vallée, les verts coteaux, séparés à peine par le fleuve en miniature, tout cela semble dormir sous une voûte de rayons.

Jusqu'à la route de Tours à Bangé, la Maulne est en quelque sorte invisible ; on dirait qu'elle cherche tout ce qui peut la cacher : le moindre pli de terrain, le moindre bouquet de bois, un pré plus nourri d'herbe et mieux entouré de saules, lui suffisent pour disparaître. On sent bien cependant que ce n'est pas coquetterie, mais pudeur.

La pudeur est vaincue enfin. Au bas de la côte du Gauguier, la Maulne est bien forcée de traverser sous une arche de pierre la grande route de Rennes, une ancienne route royale qui a bien douze mètres de largeur. C'est fini. L'œil du passant l'a devinée, quoiqu'elle se dérobe encore sous les roseaux ; elle a un nom maintenant, et il lui faut se résigner à tous les honneurs et à tous les malheurs que peut rencontrer une rivière. Le premier honneur qu'on lui a fait, c'est de tracer une route qui l'escorte sur sa droite et qui la sépare des jolis coteaux qui lui donnaient de l'ombre. Jusqu'à Marcilly tout va bien encore, mais les choses s'aggravent ; comme elle s'est répandue sur de larges prairies en avant du village, on a jeté sur ses eaux si tranquilles un pont long de quelques cents mètres ; au milieu du pont on a construit un escalier qui conduit à un lavoir public, sans compter un abreuvoir que l'on a ménagé à l'entrée de ce pont maudit. Voilà le malheur venu avec la gloire. La route traverse ce pont pour gagner la rive gauche de l'infortunée rivière et ne la quittera plus.

Sur ce pont de Marcilly-sur-Maulne, par une

belle journée du mois d'octobre de l'an 1868, passait une nombreuse et joyeuse cavalcade.

En avant, un homme qui paraissait avoir de cinquante-cinq à soixante ans, grand et ferme sur ses étriers ; ses cheveux, coupés ras, blanchissaient à peine ; les traits de son visage avaient quelque chose de hardi et de hautain, mais la douceur et l'intelligence du regard tempéraient et corrigeaient ce que cette hauteur aurait eu d'irritant chez un autre.

— Raymonde, dit-il, tiens les rênes mieux en main. Ces villageoises qui battent leur linge sont d'un effet pittoresque, mais le bruit de leur battoir pourrait effrayer ton cheval.

— Oh ! soyez tranquille, mon père ; je n'ai nulle envie d'être lancée avec lui dans les flots mugissants de la Maulne.

Et du bout de sa cravache elle montrait la petite cascade que faisait la rivière en sortant du lavoir.

Mlle Raymonde ressemblait à son père. Elle était grande dans l'élégance de sa fine taille, que dessinait son amazone en drap bleu. Un chapeau à haute forme laissait déborder jusque sur ses épaules d'admirables cheveux blonds qui faisaient ressortir l'éclat profond de ses yeux noirs ; quand elle entr'ouvrait ses lèvres pourprées et un peu fortes, l'émail de ses dents semblait rire. Tout, dans cette physionomie charmante, respirait à la fois le calme et la décision; et elle aurait eu tout l'attrait qu'une jeune fille peut avoir, si, par éclairs, je ne sais quoi d'impérieux ne se fût répandu sur ce beau visage.

Après le père et la fille, deux jeunes gens maniaient avec une grande sûreté de main des chevaux pur sang qui avaient l'air très fiers eux-

mêmes de courir en si bonne compagnie. Deux domestiques en livrée fermaient la marche.

On eut vite franchi le pont et on entra au pas dans la rue principale du village de Marcilly, qui ressemble à un village d'opéra-comique. Les villageoises, ou pour mieux dire, les jolies bourgeoises, assises sur le devant de leurs portes, regardaient passer la belle cavalcade, et l'une d'elles, la plus riche sans doute, dit tout bas à ses voisines :

— C'est M. Désormes, le sénateur, avec sa fille, son fils et son associé. Je les reconnais pour les avoir vus à l' " assemblée " de Brêche.

Arrivés au point de la rue de Marcilly, où vient s'embrancher la route qui va vers le Lude, M. Désormes et sa famille s'engagèrent sur cette route. De là, on aperçoit à gauche le grand château féodal qui s'élève à mi-côte, entre un pigeonnier colossal et une haute futaie. L'avenue de vieux marronniers qui conduit au château semblait inviter les visiteurs par sa grille toute large ouverte.

M. Désormes arrêta son cheval en disant à sa fille :

— Raymonde, allons-nous faire une visite à Mme de Chazé ?

— Pas aujourd'hui, mon père, si vous permettez : je ne me sens pas d'humeur en ce moment à faire des grâces aux comtesses de l'ancien régime, répondit en riant la jeune fille.

— Décidément, tu n'es pas légitimiste.

— Oh ! pas du tout, mon père. Mais vous-même, vous devez être très bonapartiste, puisque vous êtes sénateur ?

— Oh ! vois-tu, ma fille, comme l'empereur lui-même l'a dit un jour en badinant, les bonapartistes se divisent en trois classes : ceux qui sont

légitimistes, ceux qui sont orléanistes, ceux qui sont républicains ; mais il n'y a qu'un seul bonapartiste, c'est l'empereur ; et encore... il est socialiste !

— Et vous, mon père, qu'êtes-vous donc ? dit un des jeunes gens qui avait entendu les dernières paroles de M. Désormes.

— Moi, Raoul, je suis conservateur et libéral ; libéral quand il y a lieu, c'est-à-dire souvent ; conservateur quand il y a lieu également, c'est-à-dire toujours. Retenez cette formule, mes enfants. Croyez-moi, c'est la sagesse. N'êtes-vous pas de cet avis, Frédéric ?

— Parfaitement, répondit le jeune homme.

— La sagesse, reprit Raymonde en riant, c'est d'admirer ce beau paysage. Il n'y a pas de gouvernement qui vaille un coucher de soleil. Vous me disiez, mon père, que je ne suis pas légitimiste. J'ai cependant une tendance vers l'ancien régime.

— Ah ! Ah ! explique-nous cela, ma fille.

— Oui, je voudrais avoir un vieux château comme Marcilly à restaurer ; je le remplirais de vitraux, de vieux meubles, de vieilles tapisseries. Certes votre maison des Bruyères est une belle maison, rien n'y manque de ce qui fait le luxe bourgeois et le confortable anglais, mais j'y rêve de donjons et de tours à mâchicoulis.

— Toi, Raymonde, dit Raoul, tu es une héroïne d'Octave Feuillet ou de Jules Sandeau, et tu as appris par cœur, j'en suis sûr, " la Fin du Roman " d'Armand de Pontmartin.

— Je prends cette plaisanterie pour un compliment, mon frère, répondit la jeune fille d'un ton plus grave que d'habitude.

— Tu sais bien, ma fille, que Marcilly n'est pas à vendre, et les belles ruines sont rares dans

le pays. Il n'y a que Gaujour, près de Château-la-Vallière ; mais Vaujour est dans un étang : tes mâchicoulis y prendraient la fièvre.

— Et puis, mon père, il y aurait quelque prétention à m'entourer des souvenirs de Mlle de la Vallière. Je n'aime guère Louis XIV, au surplus.

— Pourquoi donc ?

— Précisément à cause d'elle. N'importe, je trouverai la ruine de mes rêves, et j'en ferai une merveille, si vous y consentez.

— J'y consens d'avance. Tu peux te passer cette fantaisie, tu as trois cent mille francs qui dorment à la Banque.

— Ne serait-il pas à propos d'attendre l'avis de ton futur tyran, ma chère Raymonde ? dit le petit Raoul en souriant.

— Mon futur tyran n'est pas encore fondu, comme disait Napoléon.

— Tu as cependant vingt-et-un ans, ma charmante sœur, et c'est l'heure où les tyrans ont de la chance. N'est-ce pas, Frédéric ?

— Vous m'ennuyez, Raoul ! Je connais un frère à moi qui m'a donné peu de goût pour la tyrannie. Ce qui ne m'empêche pas de l'aimer. Mais c'est assez bavarder vraiment. Allons, un temps de galop !

Et l'on se mit à courir sur la route sonore en regardant le cours de la Maulne, qui, maintenant, coulait à droite entre les saules. On atteignit vite le château de Maulne, dont il ne reste qu'une aile, deux bâtiments qui se font vis-à-vis et le vieux colombier ; quand on l'eut dépassé, on se trouva tout juste à la bifurcation de deux chemins, dont l'un s'en allait à gauche vers les collines boisées.

— Faut-il prendre par la gauche, Raymonde ?

— Non, mon père, n'abandonnans pas cette rivière. Allons en face.

Et l'on se remit à courir. Tout à coup, Raymonde arrêta son cheval.

— Voyez ! voyez ! dit-elle ; là, tout près, à cent mètres, sur ce mamelon...

— Eh bien ! quoi donc ? s'écria le petit Raoul; je vois une ferme avec un pigeonnier qui n'a plus de toit.

—"O frater ignorantissime"! Ce que tu prends pour un ferme est un manoir du quinzième siècle, et le pigeonnier est une tour qui me semble beaucoup plus ancienne. Père, père ! je vous en prie, allons voir.

Et, sans attendre la permission, elle engagea son cheval dans le court et étroit chemin qui conduit au vieux manoir.

II

LA LIZARDIERE

Raymonde, suivie de son père, de son frère et de M. Frédéric Legrand, fils d'un associé de M. Désormes, se trouva bientôt devant une grande porte, dont il restait un seul battant troué lui-même et ne tenant plus au mur que par un gond à moitié descellé ; cette porte ouvrait sur une grande cour dépavée en maint endroit et bornée à droite par des bâtiments de ferme en ruine ; à gauche s'élevait le manoir, flanqué de sa haute tourelle, une ruine aussi. Le perron qui montait à la porte principale n'avait plus que la moitié de sa rampe, et il y manquait plusieurs marches; celles qui restaient, rongées par le vent, le soleil et la pluie, semblaient près de s'effondrer. Des fenêtres de la façade, quelques-unes étaient bouchées comme à la hâte, avec des moellons mal joints, quelques autres n'avaient plus leurs croisillons de pierre, et des madriers coupés court en soutenaient seuls la voussure ogivale. La mousse, comme une moisissure jaune et verte, rongeait les pierres depuis le sol jusqu'à l'encorbellement du toit troué et affaissé sur lui-même ici et là. Sur ce tapis de mousse la pluie avait tracé des sillons humides toujours, si bien que le vieux monument semblait pleurer, car les ruines ont des larmes comme les hommes.

Entre le manoir et les bâtiments de ferme, au fond, le mur était à moitié détruit, et deux noyers centenaires le couvraient de leur ombre.

Quand la joyeuse cavalcade arriva dans la cour, un aboiement furieux sortit de cettr ombre, et un chien de haute taille s'élança vers les visiteurs inattendus.

— Ici, Clodion ! ici !

Clodion, docile mais grondant toujours, retourna sous le noyer et se plaça près de celui qui l'appelait. C'était un homme, jeune encore, assis sur une des pierres du mur écroulé.

Il se leva, appuyant sa main droite sur un bâton plus solide qu'élégant, regarda ceux qui venaient et attendit. Sa tête cachée sous un large chapeau de paille grossièrement tressée ; une sorte de tunique ou d'habit de chasse en velours foncé, un gilet et un pantalon de même étoffe et de même couleur, des guêtres de cuir tombant sur de gros souliers ferrés ; de longs cheveux bruns répandus sur de fortes épaules et encadrant la maigreur du pisage où brillaient dans une sorte de tristesse des yeux bleus et cernés de noir ; tout cela faisait que ce jeune homme avait quelque chose de semblable et de conforme à toutes ces ruines.

— C'est le fermier, ou le fils du fermier, dit tout bas Raymonde à son père. Allons à lui.

Elle poussa son cheval vers l'inconnu, et lui dit avec une légère inclination de tête.

— Rendez-nous un service, mon ami...

A ce mot " mon ami," le jeune homme ôta son chapeau, releva la tête, fixa sur Raymonde des yeux remplis d'un tel éclair qu'elle rougit et se troubla ; mais elle reprit bientôt :

— Pardon, monsieur ; nous ne connaissons point ce coin du pays ; nous avons aperçu en passant cette tourelle et ce manoir ; nous voudrions les visiter, et d'abord savoir leur nom.

— Monsieur, dit M. Désormes en s'avançant à

son tour, vous excuserez sans doute la curiosité de ma fille ; elle est un peu artiste, et les belles ruines comme celle-ci l'attirent et la rendent quelquefois indiscrète.

— On n'est jamais indiscret quand on est poli, répondit le jeune homme en souriant un peu.

L'éclair qui avait un instant sillonné ses traits s'était éteint, et il ne restait plus dans ses yeux que cette sorte de mélancolie qui en devait être le caractère habituel.

— Alors, monsieur, reprit Raymonde, ce château s'appelle...

— La Lizardière, mademoiselle.

— Un beau nom pour une belle ruine. Et peut-on la visiter ?

Cette fois ce fut le jeune homme qui rougit ; il sembla réfléchir, puis avec une sorte de résolution fière :

— Eh bien ! oui, après tout... Voulez-vous me suivre ?

Raymonde, son père, son frère et M. Frédéric laissèrent les chevaux sous la garde des domestiques, et le jeune homme se dirigea le premier vers le perron et la porte d'entrée ; il l'ouvrit, se retira un peu et du geste invita les visiteurs à passer ; mais il avait compté sans son chien qui, se glissant entre son maître et ses hôtes improvisés, fit tête aux envahisseurs et reprit son aboiement furieux, en montrant des crocs peu hospitaliers.

— Je ne suis pas dans les bonnes grâces de Clodion, dit en riant Raymonde, et si ce manoir n'était de la Renaissance, on pourrait mettre sur le bas de la porte l'inscription antique: Cave canem !

— Clodion ne sait pas le latin, mademoiselle,

mais il entend un peu l'anglais. Ici Clodion ! " Go and take care of the goat " !

— Ce qui veut dire, monsieur...

— Va garder la chèvre.

Clodion avait compris ; il descendit en courant les marches du perron et se précipita vers un petit pré ombragé par les deux noyers du vieux mur ; et on entendit bientôt le bêlement d'une chèvre saluer son retour.

— Singulier fermier ! dit tout bas M. Désormes à sa fille, en entrant dans le manoir.

— Et qui ne me plaît guère ! murmura M. Frédéric entre ses dents.

Hélas ! ce qui était au dehors ruine pittoresque était au dedans délabrement horrible et sombre misère. Tout le rez-de-chaussée présentait l'aspect de la désolation. Point de meubles. Des toiles d'araignée pendant aux poutres rompues, le sol sans dalles, les fenêtres sans vitrage, le salpêtre rongeant les murs crevassés, l'humidité noire, une sorte de gouffre ouvert tout à coup et se perdant dans l'ombre — c'étaient les oubliettes autrefois — des nids de chauve-souris et de martinets, formant au bas des plafonds comme une corniche d'impuretés. Rien de plus.

Seule, à l'extrémité d'un couloir ouvert dans l'ancien mur d'enceinte, une chapelle gardait quelque chose de la richesse et de l'élégance du passé. Des fresques, dans le genre du Giotto, avaient résisté ; les deux anges de pierre, immobiles gardiens du petit autel, avaient l'air de prier encore pour l'âme des anciens seigneurs endormis là, dans les caveaux respectés par le temps et même par les révolutions.

En sortant de la chapelle, Mlle Raymonde ne pût s'empêcher de dire :

— La chapelle est mieux conservée que le reste.

Le jeune homme rougit légèrement et répondit avec un peu d'embarras :

— Le premier étage est moins abandonné que le rez-de-chaussée, mademoiselle. Voulez-vous m'y suivre ?

Et il gravit devant elle les marches usées et chancelantes d'un escalier en bois de chêne, où de vieilles sculptures se dessinaient encore sous une épaisse couche de poussière. Le premier étage méritait l'éloge relatif qu'on venait d'en faire. Il se composait presque d'une seule salle, mais immense et bien éclairée ; le jour y entrait d'autant plus abondamment, qu'elle avait deux étages superposés de fenêtres. Ce n'était pas un caprice n'avait plus de plafond, et les fenêtres du second étage correspondant à celles du premier produisaient cet effet bizarre et non sans grandeur.

Dans cette vaste salle, les quelques meubles qui restaient semblaient perdus ; un lit à colonnes et à baldaquins de soie rougeâtre, au milieu une table de chêne noirci par le temps, deux vieux fauteuils en tapisserie reproduisant des estampes d'après les chasses de Gaston Phébus ; au fond, en face du lit, la cheminée à colonnes de pierre unie et luisante comme du marbre. Au-dessus du foyer, sur un entablement de pierre pareille, le 3e verset du chapitre XIII de l'Epitre aux Corinthiens, pouvait se déchiffrer, bien qu'effacé à demi par la fumée et la poussière de plusieurs siècles :

" Quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert de rien."

Plus haut encore que cette inscription gothi-

que s'élevaient, dans un cartouche de pierre, des armoiries parfaitement intactes.

— Je sais mal lire le blason, mon père ; voulez-vous m'aider un peu ?

— Je ne suis guère plus savant que toi, Raymonde ; et je crois que Raoul et Frédéric ne sont pas plus avancés dans cette étude un peu négligée aujourd'hui.

Le regard de M. Désormes interrogeait évidemment le conducteur ; il comprit :

— Ce sont les armes des Lizardière : "de gueule au lézard d'or accompagné de deux anneaux de même. Couronne de marquis. Pour support deux griffons. Devise : Tout droit.

Mlle Raymonde écouta cette explication en regardant le blason des Lizardière avec un inexprimable sentiment de dédain voulu et de respect involontaire. Elle se détourna ensuite sans mot dire ; et, apercevant sur une table des livres et un album, elle se mit à les ouvrir sans façon.

— Mademoiselle, dit le jeune homme, je n'aurais pas osé vous offrir de jeter les yeux sur des bouquins peu intéressants et sur des dessins d'album indigne d'être regardés.

Mlle Raymonde, sans relever la leçon indirecte qui lui était donnée, répondit en se mordant les lèvres :

— Oh ! j'aime beaucoup les vieux livres, et j'ai quelque prétention à les connaître. Voici le " Jardin délicieux de la Touraine," par le R. P. Martin Marteau, édition de 1663 ; mais ce n'est qu'une réimpression. L'édition originale, sous le titre de " Paradis délicieux," est de 1661. J'en ai un exemplaire au chiffre de Mme de Montespan.

Mlle Raymonde prit un autre volume.

— Oh ! s'écria-t-elle, voici une merveille, et je cherche cet ouvrage depuis un an : " Histoire

agrégatine des annales et chroniques Danjou et du Maine." Le privilège donné à Galliot-Dupré et signé Jehan de la Barre, constate qu'elles sont " extraictes de plusieurs historiographes anticques dt modernes." Voyez, mon père, les beaux encadrements ! Et au sommet du frontispice cette main qui sort d'un nuage et qui tient un livre à double fermoir... Oh ! le beau livre ! Il faut absolument, mon père, écrire à Paris pour avoir le pareil !

— J'écrirai, ma fille ; mais si Molière vivait, il ajouterait peut-être à sa galerie de femmes la " jeune fille bibliophile."

— Ne me parlez pas de Molière ! On veut en faire un révolutionnaire aujourd'hui ; mais au fond, c'est un aristocrate, et, comme on dit maintenant, un réactionnaire. Mais voici un album plus moderne que l' " Histoire agrégatine."

Et Mlle Raymonde tourna de sa main finement gantée les pages de l'album.

— Oh ! mais c'est très bien cela ; voici une délicieuse aquarelle... Ce sont des paysages des environs ; je connais le moulin de Braye, sur la Maulne ; c'est charmant, vraiment délicieux. Et de qui sont-ils ces dessins ?

— De moi, mademoiselle.

— Ah !

— Alors, ce grand paysage à l'huile, que je vois sur le mur...

— Il est de moi également.

— Et cette tête de Christ ébauchée...

— C'est encore moi le coupable.

— Mais c'est très remarquable tout cela, n'est-ce pas, mon père ? Vous devriez, monsieur, cultiver un pareil talent.

— Je ne travaille plus, mademoiselle.

— Et pourqoi, monsieur ?

— A quoi bon ?

— C'est grand dommage, monsieur.

Et elle regarda le jeune homme avec une sorte d'étonnement qui, à son insu, valait le compliment le plus flatteur.

— Descendons, mon père, je voudrais vous parler.

On regagna par le même chemin la cour où piaffaient les chevaux, et Mlle Raymonde conduisit son père sous l'ombre des vieux noyers. La conversation fut animée, mais courte.

— Je ne sais rien te refuser, Raymonde, mais tu me fais faire des folies.

M. Désormes revint avec elle vers le jeune gardien du manoir.

— Monsieur, lui dit-il sans autre préambule, ma fille a une idée assez étrange et précipitée. Elle voudrait absolument acheter ce vieux château, dont le propriétaire nous est inconnu, et je prends la liberté de vous demander quelques renseignements à ce sujet.

Le jeune homme pâlit affreusement, mais répondit d'une voix vibrante :

— La Lizardière n'est pas à vendre.

— Peut-être, interrompit Mlle Raymonde, si elle n'est pas à vendre, srra-t-elle vendue, et volontiers j'en offrirais trois fois la valeur...

— Encore moins, mademoiselle.

— Le propriétaire est donc ce qu'on appelle un original ?

— S'il est un original, je ne sais pas, mais je sais qu'il tient à cette ruine dont il porte le nom.

— Il existe donc un M. de Lizardière ?

— Un marquis de Lizardière, oui. Et tenez, pour couper court, je vais vous raconter l'histoire du propriétaire et en même temps celle du

château. Depuis un temps immémorial, ce château, les terres et les bois qui l'entourent, appartenaient aux marquis de Lizardière.

En 1792, le grand-père du marquis actuel émigra. Quand il revint en 1814, il trouva le château démantelé, la plupart des terres vendues comme bien national. Il racheta le manoir, et ce qui restait de prés et de bois. Il était pauvre et il avait épousé, pendant l'émigration, une jeune fille noble et pauvre comme lui. Tous deux moururent, laissant un fils qui servit dans la garde royale jusqu'en 1830. Ce fils se maria comme eux, noblement et pauvrement. Il est mort, laissant une fille, qui est sœur de charité, et un fils.

— Ce doit être un jeune homme encore, dit M. Désormes.

— Je me nomme le marquis Jean de Lizardière.

— Excusez-nous, monsieur le marquis, si nous ignorions tout cela. Nous n'habitons le pays que depuis quelques mois. Je suis M. Désormes.

— M. Désormes, le sénateur ? Oui, je sais. C'est vous qui avez fondé une ferme modèle, au bord de la forêt de Château-la-Vallière, sur la route de Tours ?

— Précisément.

— Eh bien, monsieur le sénateur, je connais votre histoire. Vous êtes immensément riche, vous avez des mines en Auvergne, des forges dans l'Indre, un hôtel et des maisons à Paris, je ne vous envie pas vos millions, mais ne m'enviez pas mes vieilles pierres.

— Mais, monsieur, s'écria Raymonde, au premier jour elles tomberont.

— Mademoiselle, elles tomberont à mon gré, si c'est sur moi qu'elles tombent.

— Décidément, monsieur, vous êtes plus qu'ori-

ginal, vous êtes un peu... comment dire ? un peu sauvage.

— Tout à fait sauvage, mademoiselle, et je vais vous le prouver par une franchise qui ne dépassera pas, j'espère, les bornes des convenances. Je n'aime pas votre nom ; il me rappelle de tristes souvenirs. Votre père s'est battu contre le mien, en 1830, dans les rues de Paris. Nous sommes de ceux qui n'oublient point ces choses. Un jour — je n'étais pas né, moi — ma sœur, qui avait dix ans, pleurait là, sous ces arbres, assise sur ces pierres. — Qu'as-tu donc ? lui dit mon père. Elle lui répondit : Je pense au Roi. Je suis comme ma sœur. Quand vous êtes entrés, je pensais au Roi.

— Je suis loin de vous en blâmer et je vous en estime davantage, dit M. Désormes, gravement. Quand nous nous connaîtrons mieux, nous parlerons politique. Laissez-moi vous dire seulement que vous auriez dû vivre un siècle plus tôt.

— En compagnie du duc de Saint-Simon et du comte de Boulainvilliers, ajouta Mlle Raymonde en riant.

— Auraient-ils eu le malheur de vous déplaire, mademoiselle ?

— Au contraire, reprit-elle avec plus de douceur et un regard qui cherchait à persuader, car je suis sûre qu'ils plaideraient ma cause auprès de vous. Avant un an j'aurais fait de la Lizardière le plus ravissant château Renaissance que l'on puisse voir...

— Et vous m'inviteriez à vos fêtes, n'est-ce pas ? reprit le marquis Jean avec une sorte d'amertume et de hauteur farouche ; non non ! Ce qui me plaît dans cette ruine, c'est que ruine elle doit rester. Je l'aime ainsi, et je la haïrais si elle était autrement grâce à l'argent d'un autre

Je suis pauvre, plus pauvre que mon père ; je vis là, seul, avec un serviteur, qu'il m'a légué ; j'ai à peine assez de blé pour lui donner du pain; ma chèvre est mieux nourrie que nous, car elle broute l'herbe des fossés sur la route, mon chien est plus heureux, car il peut chasser dans les bois, et je n'ai pas souvent de quoi acheter de la poudre et du plomb. Mais si je n'ai pas toujours du pain, mon père et ma mère, qui dorment dans la chapelle que vous avez vue, ont des fleurs sur leur tombe. Ce ne sont pas des fleurs rares et payées bien cher, ce sont des bruyères que je vais chercher là-haut dans les landes. Personne n'y pourrait aller si je partais d'ici.

— Vous vous trompez, monsieur, et je m'engagerais certainement...

— Mademoiselle, on ne vend pas les tombes. Celles des miens resteront sous ma garde, en attendant qu'elles me reçoivent.

— N'insistons plus, ma fille. M. de Lizardière avoue sa misère avec une fierté si noble que c'est un devoir de la respecter en retirant nos offres.

— Malheureusement, reprit M. Legrand, moins courtois que M. Désormes, tout le monde peut n'avoir pas le même respect, et si monsieur le marquis a des créanciers...

— Des créanciers, monsieur ! Je ne dois rien à personne, je suis le vaincu de la misère, mais non l'esclave de la dette. Je n'ai rien voulu accepter, même de mes parents, de mon vieux cousin, le comte de Chazé, par exemple. J'ai même renoncé à les voir, pour que, devant leurs visiteurs, ils n'aient pas à rougir de mes pauvres habits. D'ailleurs, avant de céder la Lizardière, j'y mettrais le feu de mes mains.

— En vérité, monsieur, vous êtes plus fier en-

core que mon père ne le pensait ; et cependant, malgré tout, cette ruine, que vous me refusez, mon instinct me dit que je l'aurai.

Et la jeune fille leva sa main ouverte vers le vieux château, comme pour le prendre.

— Jamais, mademoiselle.

Et Jean leva ses deux poings fermés comme pour le défendre.

— Décidément, ce descendant de M. de Carabas me déplaît, murmura de nouveau M. Frédéric.

Mais le jeune marquis s'aperçut sans doute qu'il y avait dans son attitude quelque chose de trop violent ; par conséquent d'un peu ridicule ; sa physionomie s'éclaira tout à coup d'un sourire, et s'inclinant devant Mlle Raymonde, il lui dit avec une bonne grâce parfaite :

— Pardon, mademoiselle ! Je viens de parler avec plus d'animation qu'il ne sied ; mais vous avez des goûts d'artiste, et il ne saurait vous déplaire de rencontrer une sorte de druide dans un pays où l'on trouve des dolmens au milieu des bois et des champs. J'en ai un tout près d'ici, dans la seule prairie qui me reste. Permettez-moi, non pas de vous le vendre, mais de vous l'offrir.

— J'accepterai le dolmen quand j'aurai le château.

— Alors... jamais.

— Alors... peut-être.

Et les regards de la jeune fille et du jeune homme se croisèrent comme deux épées.

— Allons, allons, ma fille, l'affaire est manquée. Remercions M. de Lizardière de sa complaisance à nous montrer sa pittoresque demeure, et remontons à cheval.

— Mademoiselle, dit le marquis en s'inclinant, les damoiselles, au moyen âge, se servaient de la

main des pages comme d'un étrier. Nous sommes ici en plein moyen âge ; voici ma main.

Jean abaissa, en effet, sa main presque jusqu'à terre ; Raymonde y posa le bout de son pied, et Jean la leva ainsi lentement, jusqu'à ce qu'elle pût monter en selle. Leurs regards se croisèrent encore ; puis elle frappa presque violemment, de sa cravache à pomme d'or, le cheval qui partit au galop.

Arrivée au bas de la colline et en se retournant vers la Lizardière, elle dit à demi-voix :

— Oh ! ces hobereaux !

Au même moment, Jean de Lizardière suivait des yeux la cavalcade qui s'éloignait, et ce cri de dédain et de rage sourde sortit de sa poitrine :

— Oh ! parvenus !

III

LE RETOUR DE PIEYRARD

Quand M. Désormes et sa famille eurent disparu du côté de la Maulne, quand Jean cessa de voir l'amazone de Mlle Raymonde passer, à travers les saules, gonflée légèrement par le vent de la course, il revint s'asseoir sous les arbres et siffla son chien. Clodion accourut en bondissant.

Clodion n'était plus jeune, mais il était encore beau. On l'appelait Clodion, en souvenir du Mérovingien chevelu, parce qu'il avait une crinière abondante et soyeuse. Pourquoi Clodion, qui est un métis de braque du bengale et du grand basset, a-t-il une crinière ? C'est le secret des temps passés. Le fait est qu'il avait une crinière, et que le plus grand plaisir du marquis était de passer et de repasser sa main dans cette royale chevelure. Cela le poussait à la rêverie et même au monologue. Jean se mit donc à caresser le bel animal qui le regardait de ses yeux intelligents et tendres.

— Sais-tu ce qu'on voulait, ami Clodion ? Oui ! cette grande demoiselle blonde qui était là sur un cheval noir...

Et le marquis montrait du geste la route par laquelle Raymonde était partie. Clodion parut comprendre, car il se mit à gémir et à montrer ses dents blanches et aiguës.

— Oui, Clodion, elle voulait nous prendre la

Lizardière, les deux noyers et la chèvre... " the goat ! "

Clodion jeta un aboiement, que Jean arrêta bientôt avec une caresse.

— Elle m'aurait pris la chèvre, et peut-être aussi Clodion.

Clodion regarda son maître d'un air étonné.

— Ami Clodion, tu serais plus heureux avec elle : tu aurais une niche bien chaude dans un beau chenil, tu aurais un collier tout neuf, de la bonne soupe trois fois par jour, et tu irais chasser à ton aise par les bois, comme dans ta jeunesse... Veux-tu aller avec la belle demoiselle ? Oui, va donc, et rejoins-la vite.

Et Jean montrait la porte et la route. Clodion fit quelques pas, mais il revint vite placer sa grosse tête sur les genoux du marquis.

— Tu ne veux pas, Clodion, tu préfères ta maigre pitance avec ton pauvre frère. Tu as raison d'être fidèle, c'est une vertu que les hommes laissent aux chiens. Et puis, vois-tu, les chiens finissent mal dans les maisons des riches : on les pend quand ils ne peuvent plus chasser. Et Pieyrard ?... On m'aurait pris Pieyrard... mais non, il n'aurait pas voulu, encore moins que toi. Dis-moi, Clodion, cela ne t'étonne pas que Pieyrard ne soit pas encore de retour ! Il est allé au Lude, chez la vieille mère Honoré, chercher de l'argent que l'on me doit... trois cents francs dont j'ai besoin. Nous n'avons pas d'autre revenu, ami Clodion, et ce n'est pas beaucoup pour deux hommes et un chien !

Clodion, depuis quelques instants, avait tourné la tête et regardait attentivement du côté de la route ; tout à coup il se leva et courut vers la porte d'entrée. Un grand vieillard y arrivait en même temps. Il marchait droit et ferme

malgré son âge, toutefois il avait l'air accablé non par la fatigue, mais par le chagrin.

— Eh bien ! Pieyrard, eh bien ?

— Mauvaises nouvelles, monsieur le marquis ! La mère Honoré ne pourra pas vous payer cette année, ni peut-être l'année prochaine. Vous savez que son mari est mort et qu'elle a dû dépenser beaucoup en frais de succession, car la ferme était au pauvre défunt ; de plus, son fils aîné, qui était bûcheron, est tombé du haut d'un chêne dans la forêt de Jupilles, et il s'est cassé la jambe. Elle aurait besoin qu'on vînt à son aide, la pauvre femme, au lieu de payer les autres. Ah ! si vous aviez vu sa désolation ! Ne pas payer monsieur le marquis, disait-elle, dont le père a été si bon et nous a prêté, voilà vingt ans, ces six mille francs pour acheter la ferme ! S'il veut que je la vende, je la vendrai, allez !

— Non, Pieyrard ; je suis trop malheureux pour faire des malheureux à mon tour. Mais qu'allons-nous devenir ? Je comptais sur cet argent pour payer les contributions, car nous sommes bien en retard. Le percepteur m'a déjà envoyé deux sommations.

— Ah ! monsieur le marquis, trois cents francs pour un domaine qui n'en produit pas cent ! Est-ce une injustice, seigneur Dieu !

— Que veux-tu ? c'est l'impôt des portes et fenêtres qui nous ruine.

— Sans compter les autres, monsieur le marquis ; la cote personnelle pour vous et pour moi, et la taxe sur Clodion, car les chiens payent l'impôt maintenant !

— Nous aurions été si heureux cet hiver, mon bon Pieyrard ! Nous avons du blé suffisamment pour nous et Clodion, deux gros sacs de pommes

de terre et une barrique de cidre, sans compter les noix en abondance. Avec cela on est riche.

—Il n'y a pas de bonheur pour les braves gens, monsieur le marquis ! Dieu n'est pas juste.

— Tu as tort de parler ainsi, Pieyrard ; Dieu est juste, et les hommes mêmes ne sont pas aussi méchants qu'on le dit. Seulement il y a des fatalités.

— Je ne sais pas ce que c'est, monsieur le marquis, mais avec ces maudits trois cents francs qui nous manquent, nous aurions mieux fait encore que de payer nos impôts ; je voulais vous faire une surprise, vous apporter du Lude un bon gigot... dont vous avez grand besoin.

— Moi, Pieyrard ?

— Eh oui, donc ! Cela me donne des coups dans le cœur quand je vous vois pâle et maigre comme ça... Un peu de viande est nécessaire à votre âge. Quand on est vieux comme moi, les pommes de terre suffisent, on vit sur la viande du passé ! Mais, à vingt-cinq ans... cela tue.

— Ce qui tue, Pieyrard, c'est autre chose.

— Et quoi donc, monsieur le marquis ?

— Les souvenirs... Mais où est Clodion ?

— Je l'ai vu tout à l'heure qui filait vers le vieux châtaignier.

— Du côté du Bois-Renard. Je comprends. C'est l'heure où les lapins vont prendre l'air. Clodion dînera mieux que nous.

En ce moment, on entendit vers le Bois-Renard des aboiements prolongés ; puis un silence. Deux minutes après, maître Clodion revenait à fond de train, mais il ne revenait pas seul. Le cadavre d'un gros lapin pendait à sa gueule, et, en chien peu égoïste, il déposa sa victime aux pieds de son maître.

— Voilà qui remplacera ton gigot, père Pieyrard.

La cuisine ne fut pas longue, et une demi-heure après, une gibelotte fumante était servie par Pieyrard sur la table de la grande salle, à côté d'une bouteille de cidre. Jean n'était pas encore à l'âge où le chagrin chasse l'appétit. Cependant il ne voulait pas commencer un tel festin par une ingratitude : le premier morceau fut pour Clodion, qui accepta sans aucune cérémonie ; le second fut pour le cuisinier, qui fit plus de façon, mais qui, sur l'ordre absolu de Jean, dut s'asseaoir en face de lui. Le dessert manquait de luxe : quelques noix même fraîches, ne remplacent pas avec avantage " une génoise à la Condé," mais le bon cidre écumeux fait valoir les noix qui font valoir le cidre.

L'ambition vint en mangeant, et quand maître Pieyrard sortit emportant les restes du lapin, Jean ne put s'empêcher de murmurer entre ses dents :

— Voilà bien six mois que je n'ai fumé ; mais si jamais je deviens riche...

Il s'arrêta, en voyant son vieux serviteur rentrer. La physionomie de Pieyrard avait quelque chose de solennel ; il s'approcha lentement du marquis et déposa sur la table une assiette marquée aux armes des Lizardière — une des rares survivantes des splendeurs passées. Dans cette assiette étaient deux cigares enrubannés, deux havanes renflés et blonds.

Le marquis, stupéfait, regarda les cigares et regarda Pieyrard.

— Où as-tu trouvé cela ?

— Mais... chez le marchand de Lude, monsieur le marquis.

— Alors, avec quel argent ?

— Voilà l'histoire, reprit maître Pieyrard non sans quelque embarras. Vous savez que j'ai été charpentier dans ma jeunesse. Or, en quittant la mère Honoré, j'ai aperçu maître Louis, le charron, qui travaillait devant sa porte. Contre son habitude, il ne s'arrêta pas dans son travail pour faire un bout de causerie. — On est donc bien pressé, lui dis-je, qu'on méprise les vieux amis ? — Non, père Pieyrard, m'a répondu le bonhomme, on ne méprise pas les vieux amis, mais la besogne presse à cause de la foire qui a lieu dans deux jours. — Eh bien ! dame, père Louis, on vous aiderait tout de même un peu sans demander des mille francs de récompense. — Alors, prends ce timon, et hâte-toi de le dégrossir un peu. -- J'ai donc pris plaisir à aider maître Louis pendant deux bonnes heures. Voilà pourquoi je suis rentré si tard. Comme c'est un homme juste en tout, il m'a offert une belle pièce de deux francs. J'aurais dû n'y pas toucher, mais en passant devant la porte du marchand de tabac, je n'ai pas pu éviter de le saluer, car il m'a reconnu et ainsi interpellé : — On ne fume donc plus chez vous, père Pieyrard ? On refuse donc de faire aller le commerce ? Mais non, monsieur Dufour, et à preuve je vous demande trois choses : un paquet de caporal, une pipe de terre et deux cigares de première qualitz. — Et voilà, monsieur le marquis, comment il y a deux cigares sur cette assiette. C'est une surprise que je vous ménageais, et je ne vous en ai point parlé en arrivant pour attendre le bon moment, après le dessert !

Jean, sans mot dire, tendit la main à son vieil ami, prit un des cigares et lui tendit l'autre.

— Non, monsieur Jean, c'est trop fade les ci-

gares ! Mais si vous voulez, j'irai devant la porte fumer un peu de ce caporal dans cette pipe neuve.

— Pas devant la porte, Pieyrard... là près de moi et pas dans cette pipe neuve, ce n'est pas bon. Attends un peu.

Le jeune marquis se leva. Il y avait près de son lit une espèce de trophée, des pistolets d'arçon, des sabres, deux épées, une croix de Saint-Louis, une croix d'honneur et une grande pipe de porcelaine suspendue à la dragonne d'un sabre. Jean détacha la pipe et revint vers Pieyrard.

— Tiens, lui dit-il, en voici une meilleure.

— Celle de feu M. le marquis ?

— Oui, je te la donne.

Pieyrard prit la pipe, sans rien trouver à répondre, et se mit à la bourrer lentement.

Cependant Clodion, qui avait, jusque-là, digéré sa part de lapin en un profond silence, se mit à poussser un gémissement sourd en tournant la tête vers la cheminée sans feu.

— Clodion a froid, s'écria Jean ; faisons des folies ce soir, va chercher une bourrée.

Quelques instants après un bon feu flambait dans l'âtre immense. Jean s'assit d'un côté, sur un des grands fauteuils de chêne, fit signe à Pieyrard de s'asseoir sur l'autre, et Clodion, entre le maître et le serviteur, allongea son corps maigre et sa forte tête vers le rayonnement de l'âtre. La fumée du cigare de Jean et de la pipe de Pieyrard montait de chaque côté de la vaste cheminée blanche, rougie par la flamme, et ces deux fumées allaient se réunir en un seul nuage devant les armoiries des Lizardière.

Tout en fumant à larges bouffées, Pieyrard semblait absorbé dans ses souvenirs, et comme se parlant à lui-même :

— J'ai vu feu M. le marquis pleurer en fumant cette pipe. J'étais son brosseur d'ordonnance, car il était capitaine dans l'escadron qui accompagnait le roi Charles X à Cherbourg. Quand le vaisseau qui emportait le roi en exil disparut, je vis M. le marquis pâlir en mordant sa moustache, puis il tira son épée, en brisa la lame qu'il jeta au loin dans la mer ; on aurait dit qu'il était cloué à la terre, mais par un grand effort il fit quelques pas, s'assit sur une pierre de la jetée, tira brusquement sa pipe de son havre-sac, se mit à fumer en regardant les vagues, et deux grosses larmes tombèrent de ses yeux.

Pieyrard se leva, sa pipe étant éteinte comme le cigar de Jean. Le jeune homme lui tendit une dernière fois la main, puis il se coucha lentement dans le lit de ses ancêtres, tandis que Clodion dormait aussi devant l'âtre qui flamboyait encore.

Malgré les émotions de la journée, le sommeil de Jean fut longtemps paisible ; mais il se réveilla brusquement en poussant un cri. Il avait rêvé qu'une grande jeune fille blonde emportait Clodion qui hurlait de désespoir. Jean, regardant autour de lui, ne put s'empêcher de sourire en voyant Clodion toujours couché devant l'âtre et rêvant sans doute aux lapins du Bois-Renard.

IV

UN BON HUISSIER

Quand il se réveilla, et même assez tard dans la matinée, le marquis entendit dans la cour une voix qui ne lui était pas familière. Il se hâta de descendre et aperçut un jeune homme qui causait avec Pieyrard. Ce jeune homme alla vers lui, en s'inclinant profondément.

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur le marquis. Je suis François Deschamel, huissier à Noyant. J'ai prié Pieyrard de vous laisser dormir, on se réveille toujours trop tôt pour apprendre certaines choses. Mais d'abord, dans l'espoir de vous donner confiance, je vous dirai qui je suis. Je suis le fils d'une vachère de la ferme Ducoudray. J'avais huit ans lorsqu'elle mourut. Quant à mon père...

François n'acheva la phrase que par un geste de douleur et presque de honte.

— Bref, monsieur le marquis, tout le monde se gaussait de moi, et les autres enfants me battaient. Feu Mme la marquise, votre mère, me prit seule en pitié, c'est elle qui me plaça dans une école, et puis chez M. le curé de Braye qui m'apprit un peu de latin ; de façon que j'étais assez instruit pour mon âge et pour ma condition. Un jour, je vis, dans le village, une chose terrible : c'étaient des paysans qu'on expropri-

ait parce qu'ils ne pouvaient payer quelques dettes.

L'huissier les traitait si brutalement que je l'aurais battu, mais je n'étais pas assez fort. Cela me resta dans la mémoire, et, quand je fus grand et capable de choisir un état, je me dis : Je serai huissier. Pourquoi ? Pour faire le contraire de ce que j'ai vu faire à l'autre. Quand j'eus vingt ans, j'allai à Tours étudier pour cela ; et, il y a un an, j'ai acheté à Noyant une charge d'huissier. Si je ne fais pas tout le bien qu'il faudrait, j'empêche toujours un peu le mal. J'obtiens du temps pour les malheureux qu'on me force de poursuivre, je fais honte aux riches qui se montrent impitoyables ; quand l'expropriation ne peut être évitée, je ferme les yeux sur bien des choses, et si un pauvre diable que l'on chasse de chez lui emporte quelque sac de blé ou quelques bouteilles de cidre, j'ai les jambes trop courtes pour courir après.

— Vous êtes un brave homme, monsieur François, et s'il y avait beaucoup d'huissiers de votre espèce...

— Hélas ! monsieur le marquis. Il y a un créancier que je ne peux ni tromper ni attendrir, et voilà pourquoi je suis ici.

— Je devine : je n'ai pas encore payé mes contributions.

— Non, et vous avez déjà reçu deux sommations. La troisième emporte saisie immobilière et mobilière.

— Et cette troisième sommation ?...

— Le percepteur de Noyant m'a requis de vous l'apporter. La voici.

— Il m'est impossible de payer, monsieur François.

— Je m'en doutais bien. Aussi ai-je supplié M.

le percepteur de vous donner du temps ; ce n'est point un méchant homme, et il y aurait consenti encore, mais il est pressé lui-même par le receveur particulier de l'arrondissement, qui est pressé de la même façon par le receveur général. Bref, il n'y a plus de délais à espérer. Le fisc est un engrenage qui broie tout ce qu'il atteint.

— Alors, monsieur François, qu'arrivera-t-il ?

— Hélas ! monsieur le marquis, la Lizardière sera vendue, par autorité de justice, devant le tribunal des saisies, à Baugé, chef-lieu de l'arrondissement.

— Avant qu'on ne la vende, j'y aurai mis le feu, s'écria le marquis, reprenant son air farouche ; je me le suis promis, je le ferai.

— Vous ne le pouvez pas : la Lizardière est le gage du fisc ; vous seriez traduit, pour crime d'incendie, en cour d'assises. D'ailleurs, l'Etat est un créancier comme un autre, et la dette contractée envers lui est sacrée comme toute autre.

— C'est vrai, murmura Jean en baissant la tête. Je suis vaincu.

— Pas encore, monsieur le marquis, il y a un moyen.

— Et lequel, François ?

François ne répondit pas de suite ; un grand embarras se peignait sur son visage ; enfin il se décida :

— Monsieur le marquis, je viens, non point vous rendre, mais vous demander un service. Je connais, à Noyant, une honnête fille, nommée Madeleine, élevée à l'hospice et couturière de son état. Je me propose de l'épouser quand je serai un peu plus riche. J'amasse donc quelque argent pour cela : mais j'ai une crainte... vous savez : les jeunes gens ! J'ai peur de faire quelque sottise et de dissiper mon épargne. Otez-moi cette

inquiétude en acceptant les deux ou trois cents francs que j'ai mis de côté. Vous payerez le percepteur, et dans un an, ou deux, ou trois, vous me rendrez la somme, avec les intérêts, bien entandu, car je suis strict en affaires. Voilà le service que je vous demande.

— Vous êtes un brave cœur, François, répondit Jean profondément ému, mais je ne puis accepter. Je ne pourrais pas vous rendre cet argent.

— Mais, monsieur le marquis...

— N'insistez pas. Vous me feriez de la peine. Et alors, quand doit donc se vendre la Lizardière ?

— Dans cinq ou six jours, à Bangé.

— C'est bien.

— Adieu, monsieur le marquis. Réfléchissez encore, et si...

— Adieu, mon bon François. Mais toutes mes réflexions sont faites. Je vous remercie de nouveau et du fond du cœur, mais je ne puis accepter. Adieu.

Le marquis serra la main de l'huissier et, brusquement, détournant les yeux pour cacher une larme peut-être, il rentra dans le manoir. Quant à François, il descendit le chemin pierreux, et, arrivé sur la route qui, par la gauche, mène au Lude, et, par la droite, à Marcilly, il prit par la droite. Un peu plus loin, à l'embranchement qui monte vers Chalonnes et vers Noyant, il s'arrêta pensif. — Ah ! mais non ! se dit-il, tout n'est pas fini. — Et au lieu de s'en aller vers Noyant, il continua sa course vers Marcilly, par le chemin que la famille Désormes avait suivi la veille, comme nous l'avons expliqué.

V

UNE MECHANTE COUSINE

Jean se dirigea vers la petite chapelle, dont il ouvrit la porte qu'il ne referma point. Il resta longtemps agenouillé devant les tombes jumelles de son père et de sa mère, puis, se levant doucement comme s'il craignait de troubler leur repos, il s'assit sur le banc de chêne où sa mère avait coutume de s'asseoir, et, prenant sur le prie-Dieu le livre armorié, l' " Imitation," un peu usé par les doigts maternels, il se mit à lire, attentivement d'abord, puis vaguement, comme fatigué de penser et de comprendre.

Depuis plus de deux heures, Jean était là perdu dans une somnolence rêveuse et morne. Il ne s'aperçut pas que quelqu'un était entré dans la chapelle. C'était une femme. Elle était grande, brune, élégante dans sa haute taille et paraissait avoir quarante ans ; l'éclat de ses larges yeux noirs était tempéré par une expression de bonté contenue mais ineffable. Elle regarda longtemps, avec une émotion visible, le jeune homme absorbé dans sa lecture ou plutôt dans sa rêverie, et, enfin, allant vers lui et lui posant doucement la main sur l'épaule :

— Venez, mon cousin, lui dit-elle.

Jean leva les yeux, la reconnut et la suivit. Ils montèrent ensemble dans la grande salle du premier étage.

— Asseyez-vous, mon cousin, et veuillez m'é-

couter sans m'interrompre. François, l'huissier de Noyant, vient de venir à Marcilly, et il nous a tout dit, à mon mari et à moi. Voici ce que nous avons décidé, ce que je me suis chargé de vous offrir. Mais d'abord souvenez-vous. Quand j'épousai votre cousin, le comte de Chazé, vous étiez encore un enfant. Comme je vous trouvais intelligent et bon, je m'intéressai tout de suite à vous. C'est moi qui entrepris votre éducation ; je vous enseignai l'écriture, la grammaire, le dessin et le peu que je savais d'arithmétique. Par malheur, vous n'étiez pas seulement intelligent et bon, vous étiez aussi rêveur et nonchalant. C'est pourquoi je vous mettais en pénitence et vous privais souvent de dessert. Vous disiez alors d'un air furieux : Oh ! la méchante cousine !

Eh bien, c'est la méchante cousine qui vient aujourd'hui vous gronder. La vie que vous menez, mon enfant, n'est pas digne d'un homme courageux et distingué. Je comprends votre attachement aux choses qui ne sont plus, et je partage vos tristesses ; l'amertume de vos souvenirs, je la comprends ; mais je blâme votre manque de courage et votre abandon de vous-même. Quand M. de Chazé, comme moi, vous pressa de choisir une profession, une carrière, vous ne répondîtes que par la colère et le mépris ; et même quand il vous a offert simplement de venir à votre aide, vous l'avez blessé par le ton hautain de vos refus. Nous ne vous en voulons pas : on n'en veut pas à ceux qui souffrent ! Du reste, nous attendions l'heure inévitable qui vient d'arriver. C'est pourquoi, au nom de la famille et au nom de Dieu qu'elle représente, nous devons vous sauver et vous relever. Vous avez deux défauts mon cher enfant : l'or-

gueil et la paresse, mais on peut les corriger par le même remède : le travail ! Voilà que vos sourcils se froncent comme autrefois, et vous allez crier : Oh ! la méchante cousine !

— Non, ma cousine Christiane, dit Jean avec un sourire.

— Eh bien ! votre cousine Christiane vous ordonne ceci : On vendra la Lizardière dans cinq jours. La mise à prix est de trois cents francs, chiffre de la dette, et les enchères ne dépasseront pas quinze mille francs, à coup sûr. Quoique notre fortune soit en terre, M. de Chazé a quelque argent ; et il achètera la Lizardière. Il est très aimé dans le pays, et personne ne lui fera concurrence. La terre et le manoir resteront dans ses mains comme un dépôt. Il vous les rendra quand vous aurez gagné par le travail de quoi les racheter.

— Mais par quel travail, ma cousine ?

— Le voici. Vous êtes peintre, vous l'étiez du moins, avant que vous eussiez renoncé à toute occupation sérieuse. M. de Chazé se proposait de faire peindre la salle d'armes, le grand salon et la salle à manger du château. Vous viendrez à Marcilly, vous vous installerez, avec Pieyrard et Clodion, dans le Petit Château, vous savez, au bas de l'avenue. Tous les jours, vous travaillerez à la restauration de notre vieux nid, et, quand l'ouvrage sera terminé, on en fixera le prix, à dire d'experts, pour ménager votre orgueil.

— Comment ! vous voulez que je fasse du décor ?

— Non ; de la vraie peinture, s'il vous plaît ! Ce n'est pas tout. Comme le prix de la vente de la Lizardière vous reviendra presque en entier, puisque vous devez peu de chose au fisc, cette

somme jointe au prix de votre travail, sera vraiment assez ronde. Si vous m'en croyez, vous l'emploierez à perfectionner votre talent ; vous avez l'instinct du paysage, j'en suis sûre. Vous irez donc à Paris, vous ferez concurrence, à Corot et à Français. Vous vendrez vos tableaux fort cher, — pardon, monsieur le marquis ! mais vous les vendrez, — bientôt vous serez riche, et vous reviendrez à la Lizardière que votre cousin aura gardée pour vous. Vous ferez un bijou, une merveille ; et puis vous épouserez une héroïne de Walter Scott, comme il convient au maître de ce Caleb qu'on appelle père Pieyrard. C'est dit, n'est-ce pas ?

— Ah ! méchante cousine ! Mais avec Pieyrard et Clodion, je veux emmener ma chèvre.

— Sans doute. Votre petite cousine Madeleine lui mettra des rubans roses. Et, à ce propos, vous ne m'avez pas encore demandé des nouvelles de ma fille.

— C'est votre faute, cela ; j'ai pu à peine placer un mot pendant votre sermon.

— Maintenant, je vous emmène.

— Quoi ! à l'instant ?

— Oui, vous n'auriez qu'à changer d'idée. Seulement, faites-moi la grâce d'arborer un costume un peu moins pittoresque, car, s'il y avait des visites au château, j'aurais l'air de revenir avec Robinson Crusoé.

— Ah ! ma cousine, il est peu généreux de me railler ainsi, s'écria le jeune homme en pâlissant.

— C'est vrai, Jean, pardonnez-moi. C'est mon défaut, à moi, la raillerie ! Mais vous savez bien que je vous aime. Embrassez-moi, mon enfant ; maintenant, je vous laisse et je vais cau-

ser avec Pieyrard, qui est un vieil ami à moi, pendant que vous passez vos habits de cour.

Et elle sortit en riant de son beau rire sonore.

Quand Jean descendit, il trouva la comtesse en grande conférence avec Pieyrard.

– Voilà, dit-elle au marquis, ce que j'ai arrangé avec votre Caleb. Il viendra, ce soir, avec la fameuse chèvre, s'installer au Petit Château. Il y prendra soin de vous comme ici. De plus, Pieyrard nous rendra un autre service : tous les jours, il fera la course de Marcilly à la Lizardière ; je sais que vous tenez à ce qu'il y ait des fleurs de bruyère fraîche dans la chapelle ; j'aimais trop votre mère pour que sa tombe souffre de l'absence de son fils... Pieyrard m'a promis de ne jamais oublier cela.

— Ah ! bonne cousine Christiane !

– Oh ! pas d'attendrissement, mon petit cousin ! ou je me mets à vous railler encore... Venez donc ! j'ai laissé la victoria au bas de votre avenue qui est un peu alpestre, sans reproche ! Allons, en route ! Et Clodion ? où est-il, ce Mérovingien ? Ah ! le voici. C'est celui qui comprend l'anglais, n'est-ce pas ?

Et Christiane se baissa pour caresser l'épaisse crinière de Clodion qui, très flatté, se dressa sur ses pattes de derrière et posa celles de devant sur les épaules de la comtesse.

— En voilà encore un qu'il faudra civiliser ! dit-elle en se dérobant à cette exubérance de caresses.

Deux minutes après, la voiture, suivie de Clodion, emportait le marquis Jean et la comtesse Christiane dans la poussière d'or du soir.

VI

LES IMPATIENCES DE M. DE CHAZE

Il était cinq heures. Le charmant village de Marcilly et sa petite vallée semblaient assoupis sous les derniers rayons du soleil d'automne ; une légère fumée montait du toit des maisons basses et s'enroulait autour du clocher de l'église romane, comme le nuage qui s'élève d'un encensoir ; tout était paisible, muet, presque religieux. Tout à coup une voix formidable éclata dans ce calme du paysage.

— Ohé ! Le gars Plumeau !

Le village entier tressail comme sous la décharge d'une batterie de canon ; femmes, enfants, vieillards se levèrent brusquement et chacun se dit :

— C'est M. le comte qui appelle.

C'était bien M. de Chazé qui troublait de la sorte le silence des bons villageois de Marcilly.

La comtesse n'était pas depuis une demi-heure partie pour la Lizardière, et déjà M. de Chazé s'agitait en attendant le retour de sa femme et l'arrivée de son cousin ; il savait cependant qu'il faut au moins une heure à de bons chevaux pour aller de Marcilly à la Lizardière et pour revenir ; mais il était d'une nature impatiente et agitée. Il avait pris position sur le perron du château, d'où l'on domine le village et d'où l'on peut voir la route qui s'étend à gauche dans le valon et les prairies de la Maulne. M. de

Chazé, debout, appuyé sur un vigoureux bâton de hêtre, dressant sa haute taille, offrant au vent du soir sa vaste poitrine dessinée par sa jaquette d'un velours sombre où le ruban de la Légion d'honneur mettait une flamme, ôtant de temps à autre son chapeau de feutre pour passer la main dans son épaisse chevelure, mordillant sa forte moustache, M. de Chazé se dit d'abord:

— Elle réussira, j'en suis sûr.

Et il se mit à réfléchir.

Deux minutes après il se dit :

— Si elle ne réussissait pas ?

Une vive contrariété parut sur son visage, et il se mit à réfléchir de nouveau, plus profondément. C'est au milieu de ces réflexions qu'il jeta tout à coup ce cri qui avait réveillé en sursaut le pays tout entier :

— Ohé ! Le gars Plumeau !

Plumeau était un enfant d'une quinzaine d'années, qui venait de se glisser dans un champ de pommes de terre appartenant au château, à trois cents mètres environ. Se croyant caché par les grands marronniers de l'avenue, il faisait indûment sa petite provision pour l'hiver ; mais M. de Chazé avait des yeux de lynx comme une voix de lion, et il aperçut le délinquant, ce qui amena l'explosion épouvantable que l'on vient d'entendre.

Le gars Plumeau, se faisant plus petit, dans l'espoir que le comte, placé à trois cents mètres, le perdrait de vue, s'en alla vers la forte haie qui sert de clôture au parc ; mais le comte déjoua la tactique.

— Arrête, mon gars !

Plumeau, déconcerté, resta immobile.

— Maintenant, avance à l'ordre.

Et, du geste, il fit signe au pauvre Plumeau de venir à lui.

Quand Plumeau fut à une centaine de pas du perron, la voix du comte retentit de nouveau et le cloua sur place :

— Ah ! ah ! mon gars, c'est ainsi qu'on fait sa récolte chez les autres ! Qu'est-ce que tu as à répondre ? Rien. Tu as raison. C'est donc pour ta mère et pour ta sœur que tu fais la maraude ? Oui, n'est-ce pas ? Il fallait me demander ça, petit animal ! Va remplir ton sac, et n'y reviens plus sans permission.

Le gars Plumeau ne se le fit pas dire deux fois ; il détala le long de l'avenue, alla remplir son sac et se dirigea vers le village avec le calme du devoir accompli.

Quant à M. de Chazé, il rentra dans ses réflexions, puis regarda sa montre en battant du pied les marches du perron :

— Aurait-il refusé ? C'est bien possible ; ils sont si vaniteux, ces Lizardière !... De père en fils... Ce n'est pas de ce que je les blâme, au fond... mais alors il faut être riche, que diable ! Pauvreté n'est pas vice, tout de même... S'il avait voulu, ce maudit Jean, je l'aurais pris avec moi en Algérie, il serait lieutenant dans mon régiment, aux chasseurs d'Afrique... Mais il ne voulait servir que le roi ! Je comprends son idée, mais je ne pouvais pas ramener le roi à moi tout seul... C'est si vrai que j'ai donné ma démission... et de colonel je suis devenu maire de village... Drôle de régiment qu'un conseil municipal ! Mais je le mène au pas, mon conseil... Le grand Pitois en sait quelque chose !

Et le comte se mit à rire bruyamment. Il venait de se rappeler un des souvenirs les plus agréables de son administration. Le grand Pi-

tois était un fermier de la commune, brave homme, mais entêté. De plus, il avait cinq pieds dix pouces. Le comte n'avait que cinq pieds neuf pouces, en mesurant bien. Cela le taquinait. Un jour, au conseil, le grand Pitois fit résistance à propos de centimes additionnels. Depuis deux cents ans, jamais ni fermier ni paysan n'avait fait opposition à un Chazé. Les centimes additionnels furent votés tout de même ; mais le comte avait mordu sa moustache en regardant Pitois d'un air sardonique.

Le lendemain, en rentrant de la chasse, M. de Chazé rencontra Pitois qui revenait du labour. C'était au coin du bois Camille.

— Grand Pitois, j'ai un mot a te dire.

— C'est ben de l'honneur, monsieur le comte.

— Tu as fait de l'opposition, hier, au conseil.

— Dame, monsieur le comte, l'empereur nous ayant octroyé le suffrage universel...

— Je vais t'en donner, du suffrage universel. Ote ta veste, mon gars, comme je jette mon habit, et réglons cette petite affaire. Si je suis à terre avant toi, je te pardonnerai ta sottise d'hier ; si c'est toi qui prends le premier la mesure de la fougère, tu t'engageras à ne jamais plus dire un mot au conseil.

— Mais, monsieur le comte...

— Tu as donc crainte de mes deux poings, toi, un ancien artilleur... Tu es donc lâche, grand Pitois ?

Les joues de Pitois pâlirent sous le hâle.

— Vous l'aurez voulu, monsieur le comte !

Ce fut une belle bataille ; Pitois était le plus solide, M. de Chassé le plus adroit. Au bout d'un quart d'heure, Pitois, essoufflé, rendu, ruisselant de sueur, fut couché doucement par le comte sur la belle fougère verte et rouge.

— Là, mon grand gars ! Tu ne feras plus la mauvaise tête ?

— Je n'ai qu'une parole, monsieur le comte.

— Et moi, pour réparer tes forces, je t'enverrai quelques bouteilles de vieux Bourgueil.

Cette façon de comprendre le suffrage universel est heureusement passée de mode, même à Marcilly.

M. de Chazé n'en était pas moins adoré dans toute la commune ; il administrait en chef de famille, riant, plaisantant, familier, mais inspirant le respect, tutoyant tout le monde, excepté M. le curé, avec lequel du reste il avait de fréquentes querelles, comme il sied entre puissances amies.

Le souvenir de cette victoire sur le grand Pitois avait détourné un instant la pensée du comte ; mais elle revint bientôt à son point de départ.

— Ah ! çà, mais ils n'arrivent pas, et voilà une bonne heure que Christiane est partie... Ce diable de Jean ! Il mériterait une leçon comme celle que j'ai donnée à Pitois !... Vous verrez qu'ils mettront deux heures en chemin !... Il me semble que j'entends le bruit de la voiture... Oui !... Mais Jean est-il avec Christiane ?... Ce pauvre Jean... il a été bien malheureux après tout... Madeleine ! Madeleine !

A la voix du comte, une fillette d'une dizaine d'années sortit du château et bondit lestement sur le perron. Elle avait les cheveux noirs de la comtesse et les yeux bleus du comte, l'air grave et mutin à la fois ; elle tenait dans ses bras une poupée colossale et semblait très fière de son fardeau.

Viens ici, Madeleine ! Ecoute-moi bien. Ton cousin Jean, qui n'est pas venu à Marcilly de-

puis un siècle, va demeurer avec nous. Comprends ce que je vais te dire. Tu seras très bonne pour lui ; s'il est triste, tu le distrairas, en le câlinant ; tu ne lui diras jamais : Votre habit vous va mal ! comme tu l'as dit l'autre jour à M. Raoul Désormes. Avec M. Désormes, qui est riche, il n'y a que demi-mal, mais avec Jean, qui est pauvre, ce serait vilain. Comprends-tu ?

— Oui, mon père. Je lui dirai : Mon cousin Jean, votre habit vous va très bien !

— Non, il ne faut rien exagérer. Mais tu lui parleras très doucement, comme ta mère. Moi, ce sera le contraire. Si j'étais plus aimable pour lui que pour un autre, il verrait que je le ménage à cause de son malheur, et cela l'humilierait ; mais une femme et une enfant ont toujours le droit d'être charmantes. Voilà qui est entendu, n'est-ce pas, ma fille ?

— Oui, mon père.

M. de Chazé prit Madeleine dans ses bras. La voiture arrivait au grand trot, et en peu d'instants elle fut à la portée de la voix du comte :

— Eh ! te voilà donc, mon gars ! J'ai cru que la victoria s'était brisée en route ! Est-ce que tu t'imagines que je suis l'ange de la patience ? Descends donc vite... Bon ! Est-ce que tu as besoin d'offrir ton bras à Christiane ? Tu as appris ces manières au Jockey-Club, n'est-ce pas ? Arrive ici. Maintenant, embrasse-moi, mauvaise tête !

Et il prit Jean dans ses bras, sans lâcher Madeleine pour cela.

— Embrasse aussi Madeleine.

Madeleine se laissa faire gravement puis, en riant et tirant avec ses petits doigts la moustache de Jean :

— Mon cousin, vous avez de très jolies moustaches.

— Maintenant, mon gars, prends Madeleine par la main, et en route pour la salle à manger, car j'ai gagné un appétit de loup à vous attendre, ta cousine et toi.

Pendant que Jean marchait devant avec Madeleine, M. de Chazé prit la main de la comtesse et lui dit tout bas :

— Merci, Christiane !

Le dîner fut silencieux d'abord. Jean faisait tous les efforts possibles pour cacher sa tristesse, mais il restait grave ; Christiane était pensive quoique souriante, et Madeleine regardait à la dérobée son cousin. Quant à M. de Chazé, il était absorbé par une occupation des plus sérieuses. Respectant les goûts de sa femme et de sa fille, il permettait qu'on apportât sur la table les légers potages à la mode, tapioca ou pâtes d'Italie, mais il avait l'habitude de leur donner une solidité inattendue en y ajoutant d'énormes tranches de pain de ferme, et il absorbait avec tranquillité cette montagne fumante. Cette opération demandait bien dix minutes. Quand elle fut terminée, le comte s'arrêta et regardant Jean avec des yeux féroces :

— As-tu des nouvelles de ta sœur ?

— Oui, mon cousin : elle est toujours à l'hôpital militaire de Brest.

— C'est une sainte ! cria le comte. Buvons à sa santé ! Un peu de ce madère, monsieur le marquis...

Jean ne put s'empêcher de sourire.

— Mon cousin, dit Madeleine, qui cherchait depuis longtemps une occasion de parler, moi aussi je veux être sœur de charité.

— Et pourquoi, ma petite cousine ?

— Pour avoir une coiffe blanche avec deux ailes qui remuent au vent.

— Et pourquoi encore ?

— Pour faire plaisir à mon cousin Jean.

Et quittant brusquement sa chaise, Madeleine courut à son cousin et se remit à lui tortiller les moustaches.

La glace était rompue. Le reste du repas fut très animé. Christiane amena la conversation sur la peinture, à propos de l'Exposition nouvelle qui avait lieu au Mans. Jean discuta les idées de sa cousine, mais il se fit battre. M. de Chazé, toujours très fier de l'intelligence supérieure de sa femme, n'y tint plus :

— Te voilà collé au mur, mon petit homme ! Christiane est plus forte que toi.

— Oh ! en théorie peut-être, reprit la comtesse, mais Jean, quand il le voudra, sera un maître paysagiste !

— Alors, mon petit Jean, tu vas me faire dans la salle d'armes quatre grands panneaux : une chasse au loup, une chasse au renard, une chasse au cerf, une chasse au sanglier. Je te donnerai des conseils !

— C'est entendu, mon cousin, répondit Jean, non sans un dernier effort sur lui-même.

— Cela me rappelle que ton grand-père, le marquis Gontran, a gagné sa vie pendant l'émigration, à Nuremberg, en peignant des jouets d'enfants. Tous les Lizardières sont des artistes. A la santé du marquis Gontran !... Marquis Jean, un verre de vieux vin de Bordeaux... à la santé de ton aïeul !...

— J'espère, Léopold, que vous garderez quelques-uns des Lizardière pour boire demain à leur santé.

— Je comprends, Christiane ! Tu as peur pour

la tête de Jean. La jeunesse d'aujourd'hui n'a pas la cervelle solide ; tu as raison. Eh bien, Jean, à demain la santé de ton bisaïeul et de ton trisaïeul !

Le dîner fini, on passa dans le salon. Le comte, toujours débordant de gaieté, commença par s'installer dans un large fauteuil.

— Ami Jean, voici l'heure où, semblable à un seigneur féodal, je me fais servir par ma femme et ma fille. Il me manquait un page. Ce sera toi ! Christiane, daignez servir son café à votre seigneur et maître ; Madeleine, tu auras l'honneur de m'offrir du sucre. Maintenant, le cognac du moyen âge !

Quand le comte eut dégusté la brûlante liqueur et un verre de fine champagne, il se tourna du côté de Jean :

— A ton tour, beau page. Va chercher ce tabouret et place-le sous mes pieds ; sois fier, jeune féal, et compte sur une juste récompense : je te servirai le jour de tes noces !

M. de Chazé ne manquait jamais une occasion de placer cette dernière plaisanterie, et il la plaçait quelquefois d'une façon très piquante. Quand il eut étendu ses jambes guêtrées sur le tabouret apporté par Jean, le comte s'arrangea commodément pour faire son petit somme habituel.

— Christiane et Madeleine, mettez-vous au piano. Cela berce. Dans une demi-heure vous me réveillerez, et nous irons conduire M. le marquis de Lizardière dans son castel.

Christiane et Madeleine ee mirent au piano. Mais l'enfant était réfractaire à la musique, et la leçon n'alla pas sans trouble et sans larmes. Mlle Madeleine finit même par refuser obstiné-

ment de recommencer une certaine mesure, et Jean trouva bon d'intervenir.

— Petite cousine, si tu recommences comme le veut ta mère, si tu es bien sage, je ferai ton portrait et celui de ta grande poupée.

— Bien sûr ? bien sûr ? Alors, maman, je vais être bien sage.

Christiane remercia Jean du regard et lui dit en souriant :

— J'ai eu de la peine aujourd'hui, avec mes deux enfants, mais puisqu'ils se corrigent l'un l'autre, tout ira mieux.

Madeleine finit par enlever la mesure fatale, et la leçon continua sans encombre, la comtesse solfiant à demi-voix, et passant quelquefois la main dans les longs cheveux noirs de sa fille ou s'arrêtant pour la baiser au front. Jean regardait la mère et la fille, qui le regardaient à leur tour amicalement et quelquefois lui montraient avec un sourire la belle tête de M. de Chazé endormi dans son grand fauteuil ; et Jean, sans y songer, sans même se rendre compte de ses impressions, sentait descendre en lui quelque chose d'ineffable : la joie d'aimer ceux qui nous aiment.

— En route, mauvaise troupe ! C'est comme cela que l'on me laisse dormir ! Allons, allons, Jean ! Nous accompagnerez-vous jusqu'au Petit Château, Christiane ?

— Oui, mon ami, et Madeleine sera du voyage. Je veux voir si les domestiques ont bien suivi nos ordres et si rien manque dans le nouveau palais de Jean.

Tous les quatre descendirent et s'arrêtèrent un moment sur le perron. La nuit était admirable, la lune nageait dans le ciel presque bleu encore. A gauche, un champ immense sur lequel s'allon-

geaient les grands arbres de la garenne ; à droite, un bois d'acacias, d'érables, de peupliers, dont on voyait la cime se balancer doucement ; en face, la vaste prairie argentée et s'étendant jusqu'au village. Un peu en avant du village, le Petit Château dont les deux tourelles aiguës piquaient de leur flèche noire la clarté sereine de la nuit.

Le comte prit Jean par le bras et marcha devant lui ; derrière eux on entendait les petits pas de Madeleine qui se hâtait, avec sa mère pour les suivre. Quelques minutes après, on était au Petit Château.

Le Petit Château n'est pas si petit. Un corps de logis flanqué de deux tourelles du quinzième siècle, une assez vaste pièce et une plus petite au rez-de-chaussée, deux chambres au premier étage. C'est tout, mais, avec quelques changements, on trouverait là de quoi loger une famille.

Devant la porte, sur un banc adossé à l'une des tourelles, Pieyrard attendait, ayant à ses pieds Clodion le Chevelu et la chèvre de la Lizardière.

Clodion bondit de plaisir en reconnaissant son maître, la chèvre elle-même jeta un petit bêlement joyeux, et Pieyrard s'empressa d'ouvrir la porte vers laquelle se dirigea tout de suite la comtesse. D'un rapide coup d'œil, à la lueur d'une lampe posée sur le dressoir, elle vit que tout était bien dans le salon du rez-de-chaussée. Une petite bibliothèque, quelques armes en trophée, des meubles simples mais confortables, et partout un soin d'ordre et de propreté qui fit sourire Christiane en songeant à la Lizardière. Peut-être Jean songea aussi à la Lizardière, car il rougit, mais ne sourit pas. Christiane voulut

également, avec le comte et Jean, visiter le premier étage, tandis que Madeleine, restée en bas, faisait plus ample connaissance avec la chèvre et Clodion.

La comtesse fut satisfaite. Rien ne manquait non plus dans la chambre de Jean. C'était un vrai nid de poète et d'artiste. Quant au comte, l'aspect de cette chambre le rendit rêveur un instant ; tout à coup il se mit bruyamment à rire, et prenant Christiane d'une main, Jean de l'autre :

— Jean, mon ami, ton domicile est bien près du village... Songe que je suis le maire et le défenseur naturel de toutes mes administrées... Respect au sexe faible !... Je plaisante, mon garçon ; nous savons que tu es un moine !

Et le comte se mit à rire plus bruyamment encore ; mais Christiane, voyant l'embarras de Jean, et rougissant elle-même, regarda le comte d'un air fort sérieux et lui dit avec une sorte de sévérité :

— Vous n'êtes pas convenable, Léopold !

Et elle redescendit.

Jean les accompagna jusqu'à la porte de sa nouvelle demeure, et, au moment de les quitter, très ému au fond de l'âme, il ne trouva que cette phrase :

— Vous êtes bons pour moi !

A ces mots, le comte poussa un rugissement.

— Bons pour toi ? Ah ! mais non, par exemple !

Tu ne le mérites guère, paresseux ! Je tiens aux panneaux de la grande salle, voilà tout. Un peintre, mauvais ou non, me les ferait payer fort cher. Avec toi, je ne me gênerai pas, je te prie de le croire ; tu n'auras que le prix de ton travail, et tout au plus encore ! Et à ce propos, je pense

bien que tu ne vas pas lanterner et prendre tes aises... Ah ! mais non ! Dès demain matin, à l'ouvrage, mon petit homme ! Ou bien je me fâche ? Et tu verras ce que c'est ! Maintenant embrasse Madeleine et va dormir !

Et, serrant la main du jeune homme à la briser, le comte, suivi de Madeleine et de Christiane, prit le chemin du grand château qui dressait la masse de sa façade blanche et de son toit sombre dans l'azur immense.

Quant à Jean, malgré toutes les émotions de la journée, il s'endormit d'un sommeil plus paisible que la veille.

VII

LES ELEGANCES DE M. DE CHAZE

Le lendemain matin, avant huit heures, Jean était déjà au travail dans la grande salle du château.

Il avait réfléchi longuement pendant cette nuit paisible, dans les intervalles du sommeil. La générosité de son cousin et de sa cousine lui apparaissait dans toute sa noblesse, voilée sous les gronderies amicales de l'une et bruyantes de l'autre. L'idée de regagner par son labeur le domaine de ses pères ne lui apparaissait plus comme une déchéance, mais comme un devoir. Il pensait avec terreur que si M. de Chazé n'avait pas eu l'idée d'acheter la Lizardière, elle eût été vendue à la bande noire, le vieux château tout à fait démoli et la terre dépecée et partagée entre les paysans du voisinage. Tandis que dans peu de temps, grâce à son cousin, il pourrait y entrer moins pauvre et moins inquiet de l'avenir.

C'est pour cela, et aussi pour mériter l'affection qu'on lui témoignait, qu'il eut hâte de se mettre à la tâche.

Il avait trouvé toutes préparées les choses nécessaires : toiles, boîtes à couleur, chevalets, châssis, et il n'eut qu'à se mettre au travail. Après les premières hésitations, il y prit goût, et l'esquisse d'une chasse au sanglier fut bientôt menée à bon point.

Absorbé dans cette première lutte de l'artiste

avec sa pensée, Jean ne s'aperçut pas qu'il n'était plus seul ; il ne se retourna donc qu'en entendant ces mots prononcés derrière lui, d'une voix douce et grave :

— C'est bien, mon cousin Jean ; je suis contente de vous.

C'était Christiane, accompagnée de Madeleine, qui décidément prenait son cousin en grande affection, car elle courut à lui en sautillant et lui grimpa sur les genoux, pour arriver jusqu'aux moustaches qu'elle avait le dessein de tirer tout à son aise, comme la veille.

— Maintenant, allons déjeuner, Jean : mais vous n'aurez pas votre cousin pour vous faire querelle : il est à la chasse dans les bois du Mesnil et ne rentrera guère que pour l'heure du dîner. Allons, donnez-moi votre bras, rival heureux des Snyders et des Hobbéma.

Après le déjeuner, qui fut rapide, Christiane fit un signe à Madeleine. La fillette comprit sans doute, car elle sortit et revint bientôt, tenant à la main un mignon porte-cigarettes, brodé au chiffre de Jean.

— C'est un travail de ma fille, dit la comtesse, sa première broderie un peu sérieuse ; elle vous est dédiée avec les cigarettes qui l'accompagnent. Les peintres aiment à fumer, je crois ; cela neutralise l'odeur des couleurs et de l'huile. Je vous permets cette distraction, mais dans la grande salle seulement. Pendant ce temps-là, j'irai avec ma fille rendre visite à quelques-uns de mes pauvres. Au revoir !

Un bruit de pas et de voix le fit tressaillir au milieu de sa rêverie laborieuse, il se retourna vers la porte qui venait de s'ouvrir et pâlit légèrement. Il avait reconnu toute la famille Désormes, conduite par le comte et la comtesse.

— Pardon, mon cher cousin, dit vivement la comtesse en s'avançant, j'avais oublié de vous dire que nous avions à dîner aujourd'hui M. Désormes avec son fils et Mlle Raymonde. M. Frédéric Legrand nous a fait le plaisir de se joindre à eux.

— Monsieur Désormes, dit à son tour le comte, permettez-moi de vous présenter mon jeune cousin, M. le marquis de la Lizardière.

Nous avons déjà eu le plaisir de rencontrer M. le marquis, répondit M. Désormes en tendant la main à Jean, très surpris et qui resta silencieux.

— Mon cousin me rend un véritable service ; il a consenti, sur nos instantes prières, à peindre quatre ou cinq panneaux dans cette salle abandonnée depuis la Révolution, et j'ai voulu vous le présenter au moment même où il nous témoigne, à sa cousine et à moi, ce gracieux dévouement.

Jean se sentit profondément ému devant la délicatesse de cette explication. Du reste, le comte de Chazé ne ressemblait pas le moins du monde au gentilhomme campagnard et militaire que nous avons vu hier.

Habillé à la dernière mode, cravaté de blanc, droit dans son frac noir, chaussé de fins escarpins, rasé de frais, frisé même légèrement, naturel dans son élégance, distingué sans le moindre effort, il avait tout à fait grand air.

Le repas fut très cérémonieux d'abord. Les deux familles ne se connaissaient que depuis fort peu de temps ; M. et Mme de Chazé avaient dîné, la semaine précédente, aux Bruyères, chez M. Désormes, et ils lui rendaient aujourd'hui cette première politesse de bon voisinage. Voilà tout.

Les convives étaient donc un peu gênés, s'observant l'un l'autre, et craignant de trop s'enga-

ger. La glace fut donc lente à se rompre ; mais à propos du cours des céréales, la conversation tourna vers l'agriculture.

M. Désormes était un agronome très distingué, il avait eu des médailles d'honneur à tous les concours régionaux, et sa ferme modèle des Bruyères était déjà célèbre par les innovations qu'il y avait introduites. M. de Chazé, lui, n'était pas un novateur ; la machine à battre ne l'avait pas encore séduit, et la charrue à vapeur n'avait pu le détourner de la bonne charrue gauloise. On discuta sur ce grave sujet avec compétence, et, grâce à des concessions réciproques, la bonne harmonie ne fut point troublée. On sentait, du reste, que ces deux hommes s'estimaient mutuellement, et que le temps seul leur avait manqué pour être déjà deux amis.

De son côté, la comtesse cherchait à ne pas condamner son voisin, M. Frédéric Legrand, aux supplices d'un trop long silence. Elle savait qu'il avait beaucoup voyagé, qu'il avait publié les relations de quelques-unes de ses courses à l'étranger comme en France, et elle l'interrogea discrètement ; il répondit en homme très instruit et très lettré, de façon à intéresser la comtesse.

Le petit Raoul et la petite Madeleine n'avaient pas tardé non plus à s'entendre. Raoul venait d'être reçu bachelier, et il raconta ses émotions de l'examen à Madeleine qui, en revanche, lui débita l'histoire de toutes ses poupées, depuis Mlle Toinette jusqu'à lady Arabella.

Entre Jean et Mlle Raymonde, placée à sa gauche, l'entente cordiale fut plus longue à établir. L'autre voisin de Raymonde, M. de Chazé, après quelques propos gracieux, ne trouva sans doute plus rien à lui dire, et il se livra tout en-

tier à sa controverse agricole avec M. Désormes. Jean, malgré les tortures auxquelles il soumit son imagination, chercha vainement un prétexte à rompre un silence qui lui semblait presque impoli de sa part et embarrassant pour elle.

Mlle Raymonde était-elle embarrassée par le mutisme de ses deux voisins ? Il n'y paraissait guère en tout cas. Elle était merveilleusement belle en ce moment.

L'air un peu hautain, que lui donnait la veille son habit d'amazone, s'était transformé en une gravité tranquille ; vêtue d'une robe blanche à peine échancrée au corsage et relevée de quelques rubans bleus, une rose-thé se fondant avec l'or fauve de sa chevelure, l'ombre de ses longs cils adoucissant l'incarnat de ses joues, elle portait la tête un peu renversée en arrière, comme une reine qui regarde de loin et de haut la foule.

Tout à coup, mais lentement, sans déranger la ligne harmonieuse de sa taille, elle se tourna du côté de Jean.

— Monsieur de Lizardière, j'ai grande envie de vous demander des nouvelles de Clodion le chevelu. Il m'intéresse, quoique je ne sois guère dans ses bonnes grâces, je le crains et je vous l'ai dit déjà.

— Mademoiselle, je lui ai fait les plus vifs reproches, et il en a ressenti des remords cuisants.

— Je ne crois ni aux reproches que vous lui avez pu faire, ni aux remords qu'il a pu ressentir. Vous l'aimez trop pour cela, ce me semble : et je gagerais qu'il aura place dans cette belle esquisse de chasse au sanglier qui est là-haut.

— Ceci, mademoiselle, ressemble un peu à une flatterie.

— Je ne flatte jamais personne, monsieur de Lizardière ; ni vous non plus, je crois ?

— En vous, mademoiselle, c'est une qualité sans doute ; moi j'ai eu le tort d'en faire un défaut.

— Les défauts s'attenuent avec le temps, et quelquefois aussi les qualités. Mais, sans flatterie, j'ai remarqué déjà dans cette esquisse beaucoup de relief et de largeur.

Jean s'inclina, non sans une certaine satisfaction, mais avec une sorte de réserve froide que le voisinage de Mlle Désormes lui inspirait invinciblement. Cependant la conversation continua et devint même assez animée. Raymonde, dont l'éducation avait été brillante, parlait des choses de l'art avec modestie, mais avec une grande sûreté de goût et une véritable abondance de souvenirs.

Jean se laissa bientôt aller à répondre moins froidement ; l'artiste qui dormait en lui se réveilla, et il étonna sa voisine, comme elle l'avait étonné, par l'originalité de son esprit et de ses connaissances.

Ce colloque assez animé attira l'attention de M. Frédéric Legrand. Il regarda Jean et mademoiselle Raymonde et fronça légèrement les sourcils. Pourquoi ? Nous n'en savons rien, et Jean, pas plus que Raymonde, ne s'en aperçut.

Jean et Mlle Raymonde causaient donc presque affectueusement, mais elle fit une maladresse.

Au milieu d'une phrase, elle crut habile de glisser un mot dont l'effet, tout au contraire, fut désastreux.

— Voici ce que je ferais, si vous me cédiez la Lizardière...

— Moins que jamais, mademoiselle, répartit Jean avec une vivacité des plus grandes.

Le silence recommença, cette fois plus pénible. Jean songeait peut-être, et non sans amertume, que c'était là le but des petites flatteries dont il avait été l'objet ; quant à Raymonde, reconnaissant tout bas sa maladresse, elle se sentait confuse d'elle-même et irritée contre lui. Cependant, si Jean eût été moins préoccupé, il aurait pu entendre sa belle voisine murmurer entre ses lèvres :

— Alors... tout est bien !

La situation devenait de plus en plus difficile pour Jean et pour Raymonde. Heureusement le dîner finissait ; on quitta la table, et Jean dut offrir son bras à Mlle Raymonde pour la conduire au salon ; mais ils ne s'adressèrent plus un mot et restèrent même éloignés l'un de l'autre jusqu'au moment du départ. M. Désormes demanda la permission, la course étant longue de Marcilly aux Bruyères, de quitter ses hôtes d'assez bonne heure. On se sépara donc, comme on s'était réuni, avec cordialité, mais d'un air cérémonieux encore.

Quand M. de Chazé fut seul avec les siens, il fit un bond prodigieux sur lui-même, étira ses bras, et poussa un large soupir de ces mots lancés d'une voix tonnante :

— Ils sont parfaits, parfaits, mais j'ai besoin de crier !

Après cet élan sauvage, M. de Chazé se calma: ce calme ne fut pas long : une pensée venait de lui traverser l'esprit.

— Et le voyage à Baugé que j'oubliais ! C'est demain la vente de la Lizardière ; François, l'huissier de Noyant, un brave homme, m'a envoyé un express pour me l'apprendre ! Naturel-

lement, mon cousin, j'irai seul ; ta présence ne serait pas convenable. Du reste, simple formalité. Personne ne donnerait dix mille francs de la Lizardière, et j'irais, dans tous les cas, jusqu'à quinze mille.

— Pourvu que les Désormes, qui ont envie de la Lizardière, je le sais, ne vous fassent pas concurrence !

— M. Désormes ne me jouerait pas ce mauvais tour, sois-en sûr.

— Quoi qu'il en soit, mon cher cousin, je vous remercie de tout cœur.

— Je me moque bien de tes remercîments ! Tu ne vois donc pas que je peux arriver trop tard ; il y a dix grandes lieues d'ici à Baugé ! Et la vente est pour midi.

— Mais, mon ami, fit Christiane doucement, en partant à sept heures...

— Eh bien, oui, j'arriverai à dix. Mais je veux déjeuner à mon aise en arrivant ! Et puis, si l'essieu de la voiture se casse, si le cheval s'abat, s'il me jette dans un fossé... Vous ne pensez jamais à rien, Christiane ! C'est moi qui ne vais pas dormir cette nuit ! C'est égal ! voilà un cousin qui m'en donne, de la peine !... Embrasse-moi tout de même, mon garçon, et fais comme moi. Va dormir, si tu peux !

Quant à lui, le comte profita de l'occasion pour passer une nuit blanche et pour réveiller avant l'aube fermiers, domestiques, piqueurs et chiens. Quand il était agité, tout le monde devait l'être.

VIII

UNE SINGULIERE ADJUDICATION

Dans l'après-midi du lendemain, Christiane s'aperçut que Jean était triste et moins actif au travail que les jours précédents ; la vente et l'adjudication de la Lizardière le préoccupaient naturellement. M. de Chazé n'étant plus là pour égayer son jeune cousin par ses boutades bruyantes et affectueuses, Christiane pensa que c'était à elle de distraire et de consoler cette tristesse muette.

Elle était de ces femmes si profondément bonnes que le spectacle du chagrin d'autrui les désespère comme un malheur personnel ; mais, empruntant un peu le procédé de son mari, elle mettait dans ses consolations une petite dose d'ironie et de malice.

Depuis un moment elle suivait les faits et gestes de son cousin terminant l'esquisse de la fameuse chasse au sanglier.

— Je ne suis pas contente de mon peintre aujourd'hui, mon cousin. Je vois là un certain chêne qui a l'air tout fâché de ne pas être un orme ! Vuysdaël n'est pas en verve. Laissez là vos crayons et vos pinceaux et venez avec moi et Madeleine faire une bonne course là-haut dans les Landes ; nous trouverons en route de vrais chênes qui vous inspireront mieux pour demain.

— Vous avez raison, ma cousine ; je ne fais rien qui vaille ; allons voir les vrais chênes.

Ils partirent, tantôt suivis, tantôt précédés de Madeleine, ralentissant ou hâtant leur marche selon les caprices de l'enfant.

A un détour du petit chemin qu'ils avaient pris, dans une sorte de carrefour verdoyant, s'élevait un chêne colossal. deux fois centenaire au moins.

— Tenez, Jean, voilà un vrai chêne. Regardez bien. C'est un aristocrate et un lutteur. En sa qualité d'aristocrate, il est peu commode à ses voisins, et la preuve c'est qu'il n'en a plus : il a tué une douzaine de hêtres ou de châtaigniers qui lui déplaisaient dans ses entours ; il fait même beaucoup de tort au champ de blé d'à côté, où il pousse des racines énormes qui crèvent la terre et en sortent comme des boas monstrueux. Je le blâme d'être aristocrate à ce point, mais je l'admire et je lui pardonne parce qu'il est un lutteur. Il a eu dix de ses branches brisées par le vent, dix autres frappées par la foudre et restées toutes noires, mais il s'est défendu, comme les forts, en montant et en s'élargissant ; il a remplacé chaque branche morte par des branches plus vivaces et qui ajoutent leur jeunesse à sa vieillesse vénérable... car il est vénérable, ce que vous ne serez jamais, mon cousin, si vous continuez à être un aristocrate comme lui, sans être comme lui un lutteur !

Christiane disait cela sans aucune solennité, avec un demi-sourire, mais d'un ton qui avait quelque chose d'imposant dans sa familiarité gracieuse.

— Et pourquoi, ma cousine, suis-je un aristocrate et ne suis-je pas un lutteur ?

— Vous êtes aristocrate évidemment, parce que vous tenez au sol, au passé à vos souvenirs ; vous n'êtes pas un lutteur, parce que vous ne

faites rien pour les défendre, parce que vous ne réparez pas vos brèches, parce que vous pleurez sur les branches mortes au lieu d'en produire de nouvelles. Voilà pourquoi le chêne, que vous commencez à peindre dans cette chasse, ne me plaît pas encore.

— Mais enfin, ma cousine, depuis deux jours je vous obéis, je travaille, je deviens un lutteur moi aussi !

— Oui, et je vous en sais gré ; je vous trouverai même vénérable si cela dure. Vénérable, on peut l'être à vingt-cinq ans comme à soixante, car l'estime que l'on inspire tient à la peine que l'on a. Et voilà mon sermon fini, mon cher enfant.

En ce moment, Madeleine, qui avait pris la main de Jean, leva vers lui sa petite tête et lui dit avec une sorte d'air mystérieux :

— Pourquoi donc, mon cousin, hier, à la fin, avec vous fait les gros yeux à Mlle Raymonde ?

Jean rougit un peu et ne répondit pas, mais Christiane reprit :

— Oh ! les enfants terribles ! J'ai remarqué cela aussi, d'autres ont pu le remarquer comme moi. Qu'avez-vous contre Mlle Désormes ?

— Rien, ma cousine, presque rien, du moins ; seulement, elle m'a demandé de lui vendre la Lizardière, j'ai refusé:: elle a insisté plus que de raison, et cela m'a déplu. Je lui ai laissé voir.

— Son crime n'était pas grand, mon cousin.

— Sans doute, mais il y a en elle je ne sais quoi qui m'irrite. Je me sens quelquefois près de la détester.

— Mon ami, vous auriez tort. Mlle Désormes est peut-être un peu solennelle ; mais je la crois bonne ; oui, elle a l'œil bon. Et puis, croyez-moi,

mon enfant, un jeune homme ne déteste jamais une belle jeune fille.

Christiane ajouta plus bas :

— Et elle est très belle cette blonde !

Comme la femme se retrouve toujours, la brune Christiane avait une façon particulière de dire : " cette blonde ! "

Pourquoi ? Elle avait peut-être souffert à cause de quelque blonde, dans sa vie.

Comme le soleil baissait, empourprant encore à l'horizon les vastes bruyères et la cime des hautes futaies, nos trois promeneurs reprirent la route du château.

Au milieu de la grande allée de la garenne, ils rencontrèrent M. de Chazé qui, contre son habitude, ne s'annonça point par le tonnerre de sa voix ; tout au contraire, il s'approcha gravement de Jean,na jusqu'à terre en lui disant du ton le plus respectueux :

— Salut, baron Sina ! Salut, baron de Rothschild !

— Que veut dire ceci, Léopold ?

— Ce que cela signifie ? Ecoutez et admirez la Providence ! J'arrive donc ce matin à Baugé, dix heures sonnant. Je déjeune sans trop de hâte, à l'hôtel du Couesnon. Bonnes carpes de la Loire et bon vin de Saumur. Cela fait, je me dirige vers le tribunal où l'on allait vendre la Lizardière, devant le juge des saisies.

L'opération commence. La mise à prix était minime, vu le chiffre minime de la dette. Je reconnais M. Dubois, notaire de Château-la-Vallière. Il met une enchère. J'en mets une autre, il continue, je continue ; il s'obstine, et de trois cents francs, nous arrivons à quinze mille, chiffre que je m'étais fixé. M. Dubois met seize mille. Je ne réfléchis pas : Je dis dix-sept. Il reprend :

dix-huit ! Le gaillard s'écrie dix-neuf. Je me lance de nouveau : vingt mille ! Ce diable de notaire ne se déferre pas : vingt-un mille ! J'avais réfléchi, me demandant où je prendrais une plus forte somme, et je m'arrête. J'étais désolé à cause de Jean, qui tient à la Lizardière, et je me dis : c'est le client de Dubois qui l'emportera, bien sûr. — Vingt-un mille francs, dit le juge ; est-ce entendu ? Y a-t-il une surenchère ? Vingt-deux mille ! répond une voix dans l'auditoire.

Tous les assistants se retournent et un homme se lève au fond du prétoire. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était un Anglais. D'abord son accent le disait assez, et puis son costume annonçait un ecclésiastique, ce qu'on appelle en Angleterre...

— Un clergyman, dit rapidement Christiane. Et après, mon ami ?

— Après... c'est ici que le drame arrive. Revenu de sa surprise, le notaire Château-la-Vallière accentue de nouveau : vingt-trois mille ! — Vingt-quatre ! reprend le clergyman. — Vingt-cinq ! — Vingt-six ! — Et alors tous les deux, d'un ton rapide et sec, se mirent à défiler leur arithmétique, M. Dubois plus ardent, le clergyman plus calme, mais décidé. Quand les enchères eurent atteint cinquante mille, le juge arrêta du geste les deux combattants, et s'adressant à l'Anglais : — Pardon, monsieur, avant d'aller plus loin, nous désirerions connaître votre nom et votre profession. — Oh ! yes ! je suis M. William Smith, clergyman et précepteur des enfants de lady Yeed, actuellement domiciliée à Tours, hôtel de l' Univers. — C'est bien, monsieur, continuons. — Cinquante-deux ! — Soixante ! — Bref, on arriva rapidement à cent mille. Là le clergyman s'arrêta tout à coup et s'assit.

— Cent un mille ! cria M. Dubois. — Le clergyman, impassible dans sa défaite, ne releva pas le gant, et après un silence: Adjugé, la Lizardière à cent un mille francs ! dit le juge. Et voilà, mon cher cousin, comment tu es devenu riche en cinq minutes.

— Eh ! que m'importe ? La Lizardière est perdue pour moi.

— Mais c'est un miracle, cela, fit Christiane.

— Vous pourriez même dire un mystère, ajouta Jean devenu tout rêveur.

— Pas du tout, mon garçon ; voici, du moins, la clef du mystère. Les enchères terminées, j'ai naturellement demandé à Me Dubois quel était le nom de l'acquéreur, il m'a répondu sans hésitation : Mlle Raymonde Désormes.

— Ah ! c'est elle ! s'écria Jean, devenu plus pâle et frémissant ; c'est elle ! je vous l'avais bien dit ! Je suis vaincu, et par elle !

— Oui, il paraît que Mlle Raymonde avait donné des instructions pour acquérir la Lizardière à tout prix. Peut-être espérait-elle l'avoir à meilleur compte, mais lady Reed, de son côté, avait envie du vieux manoir, et c'est Jean qui profite de cette bataille entre la France et l'Angleterre. Eh bien, Jean, qu'as-tu donc ? Je n'ai jamais vu un homme faire si grise mine à la bonne fortune.

— Vous savez, mon cousin, que je tenais à cette terre de famille comme à ma vie. Entre vos mains, vous me l'avez dit, c'eût été un dépôt ; entre les mains d'un autre, entre les mains de Mlle Désormes, c'est une vente sérieuse et définitive ; je n'ai plus rien à espérer.

— C'est possible, mais avec cent mille francs tu achèteras une autre terre ; tu y bâtiras un château que tu appelleras la Lizardière, si tu y tiens...

— Ce ne sera pas elle ! D'ailleurs ce qui me blesse et m'irrite le plus, c'est le triomphe de cette orgueilleuse, qui me l'avait prédit du reste. Me voilà son obligé, en apparence au moins. J'en ai comme un frisson de honte.

— C'est toi qui es orgueilleux !

— C'est possible, mais je vous en prie, mon cousin, ne parlons plus de cela en ce moment ; je me sens trop nerveux.

Malgré la gaîté plus ou moins naturelle du comte, malgré les paroles affectueuses de la comtesse, malgré les gentillesses de Madeleine, Jean resta sombre et taciturne pendant toute la soirée, et il les quitta de bonne heure.

Quand ils se retrouvèrent seuls, M. de Chazé ne put s'empêcher de dire à Christiane :

— Comprenez-vous, ma chère, un caractère pareil à celui de Jean ?

Christiane ne répondit pas à son mari, mais dans le fond de son cœur elle se répondit à elle-même :

— Oui, je le comprends.

IX

LE SECRET DU CLERGYMAN

Pendant les deux jours qui suivirent, Jean de Lizardière, au grand étonnement du comte et de la comtesse, ne parla plus de cette vente dont le résultat avait été si bizarre. Ses paroles n'étaient plus amères, sa physionomie était calme et presque souriante. Il avait repris son travail et s'y adonnait avec une ardeur fébrile ; la chasse au sanglier était presque terminée, et la comtesse, cette fois, ne trouvât point que le chêne ressemblât à un orme. Elle était toute radieuse du succès de son jeune parent, et le comte restait en extase devant le portrait de Clodion qui " coiffait " le sanglier de l'air le plus farouche qu'ait jamais eu un Mérovingien.

L'étonnement du comte et de la comtesse devait être plus grand encore. Une lettre du notaire Château-la-Vallière vint annoncer au comte que le prix de la Lizardière serait versé le dimanche suivant entre les mains du marquis, et il priait ce dernier de venir en son étude pour signer les actes, en même temps que Mlle Désormes. Christiane et son mari craignaient un nouvel accès de tristesse pour Jean ; tout au contraire, il reçut cette nouvelle presque avec satisfaction, et il demanda à son cousin et sa cousine de l'accompagner pour l'accomplissement de toutes ces formalités.

— Le voilà enfin raisonnable, dit tout bas M. de Chazé à Christiane.

— Attendons ! répondit la comtesse.

Le dimanche, Jean, accompagné de M. et Mme de Chazé, se rendit au rendez-vous que leur avait donné le notaire. Ils y trouvèrent M. Désormes, sa fille et son fils Raoul.

— Nous sommes arrivés avant l'heure, dit M. Désormes, parce que j'ai dû envoyer ma voiture à Saint-Paterne, où elle prendra M. Frédéric Legrand qui revient de Tours et qui doit s'arrêter à cette station ; il viendra nous chercher ici pour retourner avec nous aux Bruyères. En vous attendant, j'ai examiné les actes, qui sont en règle; il n'y manque plus que les signatures.

Les signatures furent échangées ; Jean s'était incliné sans mot dire en prenant la plume des mains de Raymonde, mais, quand M. Désormes eut déposé sur la table, devant le notaire, un portefeuille contenant cent mille francs en bilets de banque, Jean, avec un calme parfait, prit la parole :

— M. Dubois, ayez l'obligeance maintenant de préparer un nouvel acte par lequel je fais don à la ville de Château-la-Vallière d'une somme de 100,000 francs, à la charge par elle de faire bâtir un hospice qui s'appellera l'hospice de la Lizardière.

Ce fut une exclamation générale, dominée par la voix tonitruante de M. de Chazé :

— Il est fou, mon cousin ! il est fou !

— Monsieur le marquis, dit M. Désormes, permettez-moi, en faveur de mon âge, de faire une observation...

— Elle serait inutile, monsieur. Je n'ai pas l'habitude d'accepter 100,000 francs, et plus, pour ce qui n'en vaut pas 10,000.

— Mais, au moins, ces 10,000 francs, gardez-les.

— Non, monsieur, si je les gardais, c'est comme si je vendais la Lizardière de mon plein gré ; j'aime mieux la donner aux pauvres. D'ailleurs, c'est le hasard seul qui en a fait monter le prix si haut, un hasard que je ne m'explique pas bien. Si j'en profitais, ce ne serait pas même ce qu'on appelle une bonne affaire, ce serait une vilenie, devant ma conscience au moins.

— Alors, cria le comte, je t'ai conseillé une vilenie, moi ?

— Non, mon cousin, mais vous m'avez parlé selon la sagesse vulgaire ; pardonnez-moi si j'en ai une autre.

— Jean a raison, mon ami, dit à son tour la comtesse ; si sa conscience lui inspire ce qu'il a fait, ce n'est pas à nous de l'en blâmer. Monsieur Dubois, préparez l'acte de donation.

Pendant ce colloque si animé, Mlle Raymonde n'avait pas prononcé une parole. Seulement, elle était devenue toute pâle.

Quand le nouvel acte fut terminé et signé par Jean, M. Dubois offrit à ses hôtes de passer dans la salle à manger où Mme Dubois avait préparé une collation. Mlle Raymonde et Christiane acceptèrent, mais les hommes préférèrent aller dans le jardin se livrer aux charmes du cigare. Ils étaient assis sous une tonnelle de clématites, fumant et causant, lorsqu'on entendit le bruit d'une voiture, et, peu d'instants après, M. Frédéric Legrand entra dans le jardin. En apercevant le jeune marquis, il eut un singulier sourire que celui-ci remarqua.

— Monsieur Legrand, lui dit-il avec politesse, mais d'un ton ferme, ai-je eu le malheur de vous déplaire, que vous me regardez de la sorte ?

— Au contraire, monsieur, j'admire même en vous un talent que je ne vous connaissais pas : la science des affaires. Elle est bonne, l'histoire du clergyman !

— Que signifie cela, monsieur:

— Cela signifie que j'arrive de Tours et que j'y ai vu lady Reed, avec laquelle nous avons des relations commerciales et industrielles. Je lui ai demandé pourquoi elle avait chargé M. William Smith, le clergyman, de surenchérir à la vente de la Lizardière ; elle m'a répondu de l'air le plus naturel qu'elle n'avait chargé M. William Smith d'aucune mission pareille, et que lui-même me l'affirmerait s'il n'était en ce moment à Nantes avec ses élèves. Alors j'ai compris et j'ai fait l'application de l'axiome de droit : " Is fecit cui prodest ! " Qui avait intérêt à faire monter si haut le prix de cette masure ? Son propriétaire savait que Mlle Désormes avait donné ordre d'acquérir le domaine, si élevées que fussent les enchères. Ce propriétaire avait sans doute quelques relations d'amitié avec le clergyman qui a consenti à lui rendre ce petit service. Bien joué, monsieur le marquis !

A ces paroles pronocées sur un ton de légèreté ironique, un éclair terrible de colère avait passé sur le front de Jean ; il se contint toutefois et il répondit avec un froid dédain :

— Monsieur, vous me prêtez là un calcul et des pensées de laquais ; il n'y a donc que les riches qui prêtent !

M. Legrand, à son tour, bondit sous l'outrage, et il allait s'élancer sur le marquis...

— Arrêtez, monsieur Legrand ! Arrêtez, je vous l'ordonne !

C'était Raymonde qui, précédant Christiane, se tenait debout et frémissante sur la porte de la

maison. Elle fit deux pas, et surmontant son émotion, elle dit à M. Legrand d'une voix ferme :

— Monsieur Frédéric, vous êtes le fils de notre ami, et je ne veux pas mettre entre nous des paroles irréparables ; mais vous me forcez à dire toute la vérité. Ce n'est pas M. de Lizardière, c'est moi qui ai prié M. William Smith de faire ce qu'il a fait. C'est moi seule, à l'insu de mon père, qui me le pardonnera, j'en suis sûre.

— Certainement, ma fille, je te le pardonne.

— Mais moi, mademoiselle, je ne vous le pardonne pas. Vous voyez à quel indigne outrage je viens d'être exposé à cause de vous.

— Legrand, en parlant ainsi, ne savait pas que vous aviez donné aux pauvres cet argent, la somme tout entière, avec une noblesse et une générosité peut-être excessives. L'outrage n'existe donc plus.

— Celui-là peut-être ! Mais il est un outrage qui n'est pas effacé, qui ne s'effacera pas ; c'est celui que vous m'avez fait, mademoiselle, dans le secret de votre âme. Il est possible que, de mon côté, j'exagère mon attachement à de vieilles idées qui font sourire bien des gens, le mépris de la fortune, par exemple. Mais vous-même, mademoiselle, vous avez eu tort de croire que la fortune soit la souveraine maîtresse de tous les cœurs. De quel droit, j'ose vous le demander, avez-vous cherché à me payer indirectement ce que je ne voulais pas vendre, et dix fois plus cher que je ne l'aurais voulu ? Mais vous avez votre orgueil, comme j'ai le mien, et peut-être, au fond de votre âme, vous n'étiez pas fâchée de vous dire : Bah ! ce marquis si dédaigneux, je la lui ai bien payée, sa gentilhommière !

— Ah ! monsieur, vous me connaissez mal, et à votre tour, vous me calomniez.

— Alors, excusez-moi, mademoiselle.

Et Jean reprit avec plus de calme, essayant même de sourire :

— Décidément, mademoiselle, vous faites de moi un homme politique. C'est la seconde fois que je me livre devant vous à cette verve trop oratoire. Ce sera la dernière. Mais j'ai une prière à vous adresser. Daignez venir avec nous choisir la place où s'élèvera " notre " hospice, car il est à vous autant qu'à moi.

Et Jean ajouta, en regardant M. Frédéric Legrand d'une façon particulière :

— M. Legrand, qui est excellent ingénieur, voudra bien peut-être nous aider de ses conseils.

Le jeune ingénieur avait compris sans doute la pantomine discrète de Jean, car il répondit :

— Volontiers, monsieur. Et d'abord je pense que le meilleur emplacement serait l'entrée de la forêt au bout de la ville.

— Parfaitement. Allons donc à la forêt.

Toute la société se mit en marche, traversa la place de la charmante petite ville, s'engagea dans la rue assez étroite qui conduit par une pente douce jusqu'à l'étang situé entre la ville et des massifs d'ormes et de chênes ; on remonta vers la forêt qui est toute voisine, et l'on s'arrêta dans une clairière bien exposée au doux soleil d'automne.

— On ne saurait trouver mieux, ce me semble, dit M. Legrand. Les malades auront ici le soleil, la fraîcheur des bois et la fraîcheur de l'étang, sans que le brouillard monte jusqu'à eux.

— Alors, c'est entendu, répliqua Jean. M. Dubois, ayez l'obligeance de faire les démarches nécessaires auprès des autorités de la ville et du

département. Demain matin, du reste, vers neuf heures, je viendrai en causer de nouveau avec vous.

On remonta bientôt vers la ville. Jean était resté un peu en arrière avec M. Legrand. Quand il crut que le reste de la société se trouvait hors de la portée de la voix, il reprit, en marchant à côté de l'ingénieur :

— Monsieur, nous avons déjà l'emplacement de l'hospice. Vous avez été si complaisant tout à l'heure que j'ai grande envie de vous demander un service encore : c'est d'en faire à nous deux l'inauguration, en présence de quatre amis, demain, par exemple, à neuf heures. Si nos amis apportent avec eux deux épées, nous sommes, vous et moi, gens à les en remercier.

— Certainement, monsieur le marquis.

— D'autant plus, monsieur Legrand, que nous avons eu, tout à l'heure, par-devant notaire, un commencement de conversation qui a besoin d'une fin.

— J'allais vous prier, monsieur le marquis, de la reprendre le plus tôt possible.

— Seulement, ce genre de conversation intéresserait trop vivement ces dames ; nous ne ferons part de notre projet, vous qu'à M. Désormes, moi qu'à M. de Chazé.

— Tout naturellement, monsieur le marquis. A demain !

Les deux jeune gens rejoignirent les autres promeneurs, et, malgré leur réserve mutuelle que tout le monde comprit, personne ne parut soupçonner le sujet de leur petit dialogue.

La voiture de M. Désormes et celle de M. de Chazé les attendaient sur la place de la ville, et un groupe de curieux et d'oisifs s'était formé

pour admirer les harnais brillants des chevaux et la belle livrée des domestiques.

Les deux familles furent ainsi dispensées du cérémonial ordinaire des départs, et quelques rapides poignées de main suffirent. Le hasard voulut que Jean et M. Legrand n'eussent pas le temps d'échanger cette politesse.

X

LA FLANCONNADE

o o o

Le soir, après dîner, Jean suivit le comte dans son cabinet qui était en même temps son fumoir. C'est M. de Chazé qui prit le premier la parole.

— Alors, mon petit Jean, c'est pour demain à neuf heures ?

— Vous avez donc deviné...

— Cette plaisanterie ! Quelle opinion crois-tu donc que j'ai de toi ?

— Mais alors ma cousine peut aussi...

— Elle ne nous en dira pas un mot, sois tranquille ! Mais je suis bien sûr que ce soir elle restera un quart d'heure de plus à son prie-Dieu.

— Il me faut un second témoin.

— Je vais envoyer un exprès à Gaëtan de Cambry.

Le comte écrivit rapidement quelques mots, plia la lettre et sortit pour la recommander au porteur.

Quand le comte rentra, Jean fumait tranquillement une des fines cigarettes que Madeleine et Christiane lui avaient offertes.

— C'est à l'épée, n'est-ce pas ?

— Oui ; au pistolet, j'aurais trop d'avantages.

— Et le marquis Don Quichotte de Lizardière a choisi l'épée, naturellement ? Es-tu au moins d'une force raisonnable à l'épée ?

— Je ne sais pas trop. Depuis la mort de mon père, je n'ai pas fait d'armes.

— Et c'est tant pis pour toi, car c'était un rude maître, et je suis fier d'avoir été son élève. Mais il s'agit d'autre chose. Je te préviens que M. Frédéric Legrand est un des premiers tireurs de Paris.

— Tant pis ! dit Jean sans s'émouvoir.

— De plus, il est très brave.

— Tant mieux !

— Tu n'as, je crois qu'une chance de te tirer d'affaire : c'est la " flanconnade."

— Qu'est-ce que c'est que la " flanconnade " ?

— Va chercher ce livre qui est à gauche, sur le second rang de ma bibliothèque, tu vois bien, un in-4o oblong, relié en veau fauve. C'est cela. Apporte.

Jean apporta le vénérable bouquin et lut ce titre majestueux :

LE MAITRE D'ARMES
ou
L'exercice de l'épée seule dans sa perfection
Dédié à Monseigneur le duc de Bourgogne
par
Le Sr. de Liancour
Paris et Amsterdam. La feuille
1697

Le comte prit le précieux volume, en tourna les pages une à une comme s'il cherchait.

— Du voltement de corps... ce n'est pas cela. Garde allemande pratiquée aussi en Hollande... Garde italienne... Coup d'estramaçon à l'espagnole... Ce n'est pas cela encore !... Ah ! nous y voici : " La Flanconnade " ! Tu vas me faire plaisir de lire et de méditer ce chapitre : " La Flanconnade ! "... autrement dit le coup porté

au flanc ; il y a en face une estampe qui démontre le coup, mieux encore que le texte.

Vois-tu, ami Jean, les maîtres-d'armes contemporains, les Grisier, les Bertrand, les Lozès, les Robert, ont inventé un tas de coups nouveaux ornés de noms à effet, tels que le double dégagement en marchant, par exemple. Pas un ne vaut l'antique et naïve flanconnade... droit à la ceinture, au flanc ! Tu vas donc me faire le plaisir d'étudier ce chapitre du bon sieur de Liancour, et de t'endormir tranquillement après. Je te réveillerai à huit heures, et à neuf tu démontreras au sieur Frédéric Legrand l'excellence de la Flanconnade.

M. de Chassé disait tout cela en riant, avec une gaîté qui n'avait rien de factice; le colonel ne trouvait rien rien que de simple dans une rencontre d'honneur ; et au fond de l'âme, malgré son affection pour son jeune cousin, l'idée de voir deux épés au vent ne lui déplaisait pas ; cela le rajeunissait.

o o o

A l'heure dite, adversaires et témoins étaient en présence, dans la clairière de la forêt. Le comte avait apporté deux épées, M. Désormes en avait fait autant.

Le second témoin de M. Legrand était un officier de hussards, ami de la famille Désormes ; le second témoin de M. de Lizardière était M. Gaëtan de Cambry, ancien officier de marine, blond, froid, silencieux et distingué.

Les témoins choisirent le terrain d'un commun accord ; le sort laissa le choix des armes à Jean qui désigna, par un scrupule de délicatesse, celles que M. Désormes avait apportées.

En remettant l'épée à Jean, le colonel ne put s'empêcher de lui dire tout bas :

— " La Flanconnade ! "

Les deux adversaires jetèrent leur habit, et se saluèrent de l'épée.

Les deux fers croisés, les combattants s'observèrent un moment, essayant des feintes, se tâtant par quelques froissements rapides. M. Legrand était plus habile, M. de Lizardière plus ardent. M. Legrand, affligé d'une corpulence rare dans un jeune homme, regagnait en aplomb et en solidité ce qu'il avait de moins en légèreté. Tranquille, la tête en rrière, bien assis sur ses jambes robustes, le bras légèrement plié, immobile dans sa force, il attendait.

Jean, que l'impatience gagnait, porta un coup droit des plus imprudents ; M. Legrand para sans rien perdre de son calme, et les fausses attaques, les feintes, les battements recommencèrent. Tout à coup, M. Legrand, avec une rapidité que sa stature massive ne faisait pas prévoir, s'élança, et son épée atteignit Jean à la ceinture, mais l'épée trouva une résistance inattendue, et M. Legrand, rompant d'un pas, se remit en garde.

Jean, qui avait senti le coup, chercha vivement dans la poche de son gilet et en retira une pièce de cinq francs. C'est cela qui avait empêché l'épée d'aller plus loin. Jean, très fâché de ce hasard, jeta au loin la pièce d'argent, et, à son tour, se remit en garde.

— Vous placez bien votre argent, monsieur le marquis ; vous auriez été bon banquier ! dit M. Legrand avec un sourire.

— On ne parle pas sous les armes ! fit M. de Chazé de sa voix la plus grave.

Jean, irrité de sa mésaventure, avait peine à se contenir ; cependant il reprit son sang-froid

pour un effort décisif : engageant vivement l'épée en tierce, et la dirigeant droit aux yeux de son adversaire, qui leva légèrement la main pour se garantir, il ramena l'arme en seconde, et, se fendant à fond, porta un coup terrible... C'était la " flanconnade ! " M. Legrand se renversa plus en arrière et Jean retira son épée, dont la pointe était cassée ; mais son adversaire n'était pas blessé.

— Pardieu ! s'écria M. Legrand, nous ne parviendrons pas à nous trouer la peau. C'est ma montre qui a reçu le coup.

— Vous m'avez dit que je serais bon banquier, parce que je plaçais bien mon argent ; je ne vous dirai pas que vous seriez bon horloger, car vous mettez les montres en grand péril !

Les deux jeunes gens et les témoins ne purent s'empêcher de sourire. Alors M. Désormes, s'avançant vers M. de Chazé, lui demanda la permission d'interrompre le combat.

— Monsieur le comte, je n'ai pas cru, avant le combat, devoir faire une tentative de conciliation. Maintenant je le peux et je le dois. M. de Lizardière et M. Legrand se sont conduits en gens de cœur. J'estime qu'au lieu de croiser l'épée, ils sont dignes de se tendre la main. Ne le pensez-vous pas, monsieur de Chazé ? Ne le pensez-vous pas, monsieur de Cambry ?

— Nous sommes de votre avis, monsieur Désormes.

— Je suis de cet avis, dit le second témoin de M. Legrand.

L'ingénieur s'avança vers Jean et lui tendit la main.

— Monsieur de Lizardière, c'est moi qui ai eu le premier tort ; c'est à moi de faire les avances.

Jean ne se fit pas prier, naturellement ; il prit

de très bonne grâce la main qui lui était tendue, et les témoins, comme les adversaires, se saluèrent et se dirent adieu, très satisfaits de l'événement qui aurait pu plus mal tourner.

Dès que le comte fut remonté en voiture avec Jean, il se frotta les mains de l'air le plus satisfait en s'écriant :

— Eh bien ! mon gars, je te l'avais bien dit : " La flanconnade ! " Il n'y a que ça, " la flanconnade ! "

En approchant de Marcilly, à la descente de la côte, ils rencontrèrent Christiane et Madeleine qui venaient au-devant d'eux.

Un reste d'anxiété paraissait encore sur le visage de Christiane, quoiqu'elle eût aperçu de loin son cousin à côté de son mari.

— Vous n'êtes pas blessé, Jean ?

— Non, ma cousine, et mon adversaire ne l'est pas non plus.

— Nous vous raconterons cela, Christiane : la pièce de cinq francs, la montre et la " flanconnade ! " Vous avez donc tout deviné ? Cela ne m'étonne pas, vous pensez bien, et je le disais à Jean hier au soir.

— Etes-vous contente de moi, ma cousine ?

— Oui, méchant enfant, car, cette fois, il n'y avait pas de votre faute.

— C'est donc cela, interrompit Madeleine, que maman m'a fait prier, ce matin, pour qu'il n'arrivât point malheur à mon cousin Jean ?

— Oui, ma fille ; et pourquoi encore t'ai-je fait prier ?

— Pour que mon cousin soit bien sage et fasse de beaux tableaux qui lui produisent beaucoup d'argent.

— Puisque tu as demandé cela au bon Dieu pour moi, ma petite cousine, je suis certain qu'il

te l'accordera, et j'y mettrai du mien. Quand je serai riche, je sais bien ce que je ferai.

— Que ferez-vous, Jean ?

— Ma cousine, c'est mon secret, mais vous serez la première à le connaître, je vous le jure, que ce soit dans un an, dans deux ans ou dans dix !

XI

UNE JEUNE FILLE ET LA CARTE DE L'ETAT-MAJOR

Nous sommes aux Bruyères, dans la maison de M. Désormes. C'est un carré long, sans prétention architecturale, mais vaste, élégant et bien construit.

A l'heure même où se passaient les derniers événements de cette histoire, Mlle Raymonde était seule dans la bibliothèque de son père ; elle avait déplié, puis étalé sur la grande table, un énorme volume in-folio, et, penchée, elle regardait attentivement, s'arrêtant de temps à autre, donnant quelques signes d'impatience, souriant quelquefois, mais de plus en plus absorbée et rêveuse.

M. Désormes entra brusquement, ce qui n'était pas dans ses habitudes régulières et flegmatiques.

— Que fais-tu là, Raymonde ?

— Vous le voyez, mon père, j'étudie la carte de l'état-major.

— Oh ! oh ! mademoiselle, auriez-vous des projets particuliers sur l'armée française ?

— Pas le moins du monde, je vous assure, mon père. Je cherche s'il y a un moyen d'aller d'ici à la Lizardière sans passer par Marcilly.

— Je l'ignore absolument, ma fille.

— Eh bien ! je crains que non. En étudiant la route de Château-la-Vallière au Lude, j'espérais

trouver dans cette carte un embranchement sur la vallée de la Maulne, mais je ne vois que des chemins de traverse où une voiture ne peut pas passer sans doute. Nous irons à cheval, ce qui ne sera pas commode par les mauvais temps.

— Et pourquoi ne veux-tu pas prendre par Marcilly ?

— Parce que nous pourrions rencontrer M. de Lizardière ; il verrait où nous allons, et, comme la Lizardière a été vendue malgré lui, notre rencontre, dans les premiers temps surtout, lui paraîtrait une sorte de bravade.

— Je comprends ton idée, mais tu aurais pu l'avoir plus tôt ; rien n'était plus simple que de ne pas acheter ce vieux donjon.

— J'y tenais, mon père, et j'en ferai une merveille de reconstitution Renaissance.

— Je t'ai passé ce caprice comme beaucoup d'autres, ma chère enfant. Depuis la mort de ta mère, je t'ai laissé te gouverner toi-même, et je ne m'en suis pas repenti. D'ailleurs, tu es majeure, et tu peux faire de ta fortune ce qu'il te plaît. Cette fantaisie te coûtera d'abord cent mille francs, et puis le double au moins en réparations et embellissements. Passe encore. Mais ce qui est fâcheux, c'est que ce dernier caprice a failli occasionner la mort d'un homme, sinon de deux.

— Comment cela, mon père ?

— Oh ! tout s'est terminé heureusement, grâce au hasard.

Et M. Désormes se mit à raconter le duel du matin, sans oublier le double incident de la pièce de cinq francs et de la montre.

Quoique rassurée d'avance sur le résultat de ce duel, Raymonde écoutait son père avec une attention profonde et, à certains moments, avec

une émotion qu'elle avait de la peine à cacher ; mais la jeune fille reprit son calme en voyant entre M. Frédéric Legrand.

Elle lui tendit la main et ne lui parla point de l'aventure du matin. Elle le pria, au contraire, d'écrire à un architecte du Mans, célèbre dans le pays, pour que la restauration de la Lizardière commençât sans retard.

C'était l'heure du déjeuner, et M. Legrand offrit son bras à Raymonde pour passer dans la salle à manger.

Elle accepta, et reprenant son air majestueux, tempéré cette fois par un bizarre sourire, elle lui dit en marchant :

— Et cela va tout à fait bien, horloger ?

— Fort bien, mademoiselle ; mais comme l'esprit de justice est en vous, j'espère que si vous rencontrez M. de Lizardière, vous l'appellerez banquier !

— Non, monsieur Legrand, non, répondit-elle, je ne dirai pas cela.

XII

HEROISME DE CLODION LE CHEVELU

L'automne touchait à sa fin ; les mauvais temps étaient venus, et la pluie empêchait les habitants de Marcilly de faire leurs promenades habituelles dans les bois et les landes. Quand il ne pleuvait pas, M. de Chazé, qui, en sa qualité de capitaine de louveterie, entretenait toute une meute, sortait de bonne heure avec ses chiens, rentrait avec quelques renards malavisés ou quelques chevreuils dont Madeleine déplorait le triste sort.

Jean, quoiqu'il eût un certain goût pour la chasse, ne suivait pas son cousin ; il était absorbé par son travail. Les panneaux de la grande salles furent vite achevés, et le jeune peintre se mit alors à travailler pour lui-même ; il prenait à peine quelques heures de repos, et Christiane admirait à la fois l'ardeur qu'il apportait dans sa tâche et le talent qu'il y montrait déjà.

Les toiles succédaient aux toiles, les paysages s'entassaient rapidement dans l'immense salle devenue atelier. Jean avait le sentiment large et profond de la nature ; la solitude où il avait si longtemps vécu avait développé en lui cette mystérieuse tendresse que tout homme a plus ou moins pour les choses extérieures. On le sentait dans ses moindres tableaux.

Une maisonnette en ruine au bord d'une mare, le blanc miroitement des feuilles du tremble dans

l'eau verte, un rocher rougi par le soleil couchant, là-haut, au-dessus de la forêt déjà tout embrumée, une arche de pont rompu et faisant de l'ombre sur l'eau courante, cela lui suffisait pour rendre visible aux yeux ce que le poète appelle l' " âme immense des choses."

Jean était " animalier " autant que paysagiste. C'est qu'en réalité il aimait les animaux. Il les aimait au point que souvent, à l'affût, au moment de tirer sur un lapin ou un chevreuil il s'était dit : " Ma foi non ! Il est trop joli ! " Une de ses joies, par tous les temps, était de se glisser dans quelque taillis presque inaccessible, dans quelque fourré plein d'épines, de ronces et de plantes grimpantes, et là d'attendre, immobile. Peu à peu, le bois s'animait autour de lui, quelque chose se glissait dans les feuilles ; c'était un animal quelconque qui ne se croyait pas observé, un lièvre qui avait fini sa sieste, un renard qui étudiait le terrain, un cerf, avec sa biche et ses faons, qui venait chercher l'ombre plus épaisse ; une bondrée qui venait se percher sur un arbre voisin et, de son œil rond et stupide, guettait quelque proie au passage. Jean retenait son souffle et regardait ; quelquefois l'œil de la bête rencontrait le sien, et elle s'enfuyait tout éperdue ; quelquefois elle restait immobile aussi, et le regard bestial s'apprivoisait avec le regard humain. Il arriva même que Jean hasarda quelques mots pour savoir si la voix de l'homme effraie toujours les bêtes sauvages ; il échangea des monosyllabes avec des chevreuils qui ont une tendance à se civiliser, il eut même des conférences avec des blaireaux, qui sont peu causeurs et regagnent vite leurs terriers ; enfin, il eut quelque succès dans ses avances diplomatiques, car les animaux sont moins farouches qu'on ne pen-

se, et, à l'inverse des hommes, distinguent vite un ami d'un ennemi.

Il est tout naturel que Jean reproduisît à merveille les mœurs, les attitudes, la physionomie de ses camarades de la forêt : voilà pourquoi ses tableaux étaient si vrais et si vivants.

Chritiane suivait les progrès de son ancien élève avec une joie renouvelée tous les jours ; pendant qu'il travaillait, elle venait s'asseoir près de lui, prenant Madeleine sur ses genoux, et passant de longues heures à causer. De quoi ? De tout et de rien, des choses de la jeunesse et des choses de l'avenir, des vieilles histoires de la famille, de la grand'tante qui gagnait sa vie, pendant l'émigration, à broder des portefeuilles en soutache, et du grand'oncle qui la gagnait aussi à tourner et à vendre des coquetiers — son seul talent utile ! — et d'une autre grand'tante qui avait connu Joséphine de Beauharnais ; et de la bisaïeule qu'on appelait " la diablesse, " qui, ayant tué son beau-frère d'un coup de fusil, avait obtenu grâce en se jetant aux pieds du roi Louis XV.

Christiane racontait tout cela gaiement, d'une bonne voix sonore et franche qui réjouissait le travail du jeune homme. De temps à autre elle touchait à des questions plus hautes, à la religion, à la philosophie et même à la politique. Jean, dont l'éducation avait été interrompue de bonne heure, se plaisait à ces leçons données sans prétention et comme au hasard.

Christiane avait surtout la science de la vie, science complètement inconnue à son étrange cousin, et, peu à peu, elle réussit à lui montrer que la vie réelle diffère beaucoup des romans et des drames. Elle en arriva même à parler de la Lizardière et des

embellissements que Mlle Désormes y faisait faire, sans réveiller les colères de Jean. Cependant, au fond de la pensée du jeune homme, elle sentait bien qu'il restait quelque chose de voilé. C'était ce secret, dont Jean lui avait parlé, ce projet mystérieux que même à elle il ne voulait pas révéler encore. Cela tourmentait un peu Christiane, mais elle était patiente, comme elle était forte et douce, et elle savait attendre en espérant.

Cette vie paisible et charmante durait depuis deux mois, lorsque M. de Chazé reçut de M. Désormes la lettre suivante qu'il lut à Jean et à Christiane, de sa voix la mieux timbrée :

" Monsieur le comte,

" Ce n'est pas seulement au voisin toujours obligeant, c'est aussi au capitaine de louveterie que je viens demander un service.

" Voici de quoi il s'agit :

" Une bande de sangliers, émigrée de la forêt de Chinon, est venue s'installer dans la forêt de Château-la-Vallière. Ce sont des voisins très incommodes pour une ferme modèle ; mes champs de betteraves sont mis à sac par ces malandrins. Vous feriez une bonne action en les rappelant à l'ordre, et je vous en saurais un gré infini.

" Pour le moment, ces désagréables visiteurs ont élu domicile près des ruines de Vaujour. Quand il vous plaira, et le plus tôt sera le mieux, nous irons ensemble les prier de retourner au pays natal, et, s'ils refusent, ils resteront responsables de leur entêtement.

" Depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, nous avons eu le chagrin de nous séparer de M. Legrand, le digne adversaire de M. de Lizardière.

Il est parti pour la Hongrie, où il restera quelques années, occupé à l'établissement de plusieurs chemins de fer.

" Ayez l'obligeance de mettre mes hommages aux pieds de Mme de Chazé, en lui offrant aussi les respectueux souvenirs de ma fille.

" J'ai l'honneur d'être..., etc.

" JACQUES DESORMES."

— Voilà un bonheur ! reprit M. de Chazé ; depuis dix ans il n'y avait plus un sanglier dans nos environs, et cela m'humiliait ! Forcer de pauvres cerfs, de maigres chevreuils, cela se fait faute de mieux, mais c'est une chasse pour les dames ; le sanglier, c'est la guerre ! Viendra-tu, Jean ?

— Non, mon cousin, si vous ne l'exigez pas ; j'ai un tableau à finir.

— A ton aise, mon garçon. Je n'invite pas Christiane qui a l'âme trop sensible. D'ailleurs, il faut être debout à une heure impossible. Sur ce, bonsoir. Vous ne me reverrez que demain fort tard, et avec le cadavre du sanglier d'Erymanthe, j'espère.

M. de Chazé, après ce souvenir mythologique dont il était assez fier, alla donner des ordres aux piqueurs, et Jean rejoignit son domicile particulier du Petit-Château.

Le sommeil de Jean fut interrompu, avant le jour, par le son des trompes de chasse et les aboiements des chiens qui traversaient le village ; quand le bruit se fut éloigné, il se rendormit et ne se réveilla qu'assez tard. En descendant, il aperçut Pieyrard qui semblait inquiet et fort penaud.

— Qu'as-tu donc, maître Pieyrard ?

— J'ai que Clodion est parti avec la meute de

M. le comte ; je le tenais cependant en laisse pendant le passage des autres chiens, et il n'avait pas l'air de méditer un mauvais coup. C'est pourquoi un quart d'heure après je l'ai laissé libre. Alors, il a filé sans tambour ni trompette ; j'ai eu beau crier et courir après, il n'en détalait que plus vite.

— Ah ! mon pauvre chien ! s'il rencontre les sangliers, comme il n'a pas l'habitude de cette sorte de chasse, il est capable de se jeter sur eux au hasard et de se faire découdre. Charge mon fusil à balles, le tien aussi, et partons vite. Le rendez-vous des chasseurs est à Vaujour ; en coupant par la forêt, nous arriverons peut-être à temps, car le sanglier est long à prendre un parti. Cinq minutes après, Jean et Pieyrard arpentaient la route de Marcilly au Gauguier ; arrivés sur la hauteur, ils abandonnèrent la route, traversèrent la lande de droite et entrèrent dans la forêt. Après avoir franchi quelques hectares de haute futaie, ils se trouvèrent devant une nouvelle lande, mais plus vaste que la première, fermée en face d'eux par une autre futaie et à leur droite par un bois taillis des plus épais.

C'était une belle matinée d'hiver, le soleil étincelait dans le ciel sans nuages, et la brise assez vive qui venait du sud-est apportait des rumeurs lointaines. Ces rumeurs devinrent peu à peu plus distinctes ; les trompes de chasse sonnaient au loin la randonnée, et la voix des chiens leur répondait.

Jean et Pieyrard s'arrêtèrent pour écouter.

— Monsieur le marquis, la chasse vient de notre côté. Attention !

Tous les deux armèrent leur fusil, le regard fixé sur la lisière des bois qui leur faisaient face. Evidemment, Pieyrad ne s'était pas trompé ; la

chasse venait sur eux. En effet, ils aperçurent tout à coup, au débouché de la forêt, le sanglier lancé à toute vitesse ; la lande avait bien un kilomètre, mais l'animal l'eut franchie en quelques minutes, et il se trouva brusquement devant Jean et Pieyrard.

Jean épaula son fusil et fit feu à cinquante pas. C'était trop tôt. Heureusement le sanglier ne fut pas atteint ; sans quoi il se fût jeté sur le tireur imprudent. Le sanglier blessé ne songe plus qu'à se venger ; quand on l'a manqué, il se détourne et fuit. Celui-ci ne faillit pas à cette règle ; il tourna brusquement sur sa gauche, et, avant que Jean et Pieyrard eussent le temps de tirer, il s'enfonçait comme un boulet de canon dans les broussailles du taillis.

Cependant toute la chasse sortait des bois à la suite du sanglier, les chiens d'abord, et, à une centaine de mètres après eux, les chevaux lancés à fond de train. Derrière le comte et M. Dé-mes, qui couraient en tête, Jean crut apercevoir l'amazone noire de Mlle Raymonde, flottante au vent. Mais il n'eut pas le temps de s'en assurer, car il courait vers le taillis où avait dispru le sanglier, et il y arrivait en même temps que les chiens.

— Taïaut ! taïaut ! leur cria Jean, leur désignant du geste l'endroit par où le sanglier était entré ; mais les chiens s'arrêtèrent brusquement, leur instinct les avertissait du danger. Et, en effet, dans ce fourré impénétrable, dans cet enchevêtrement profond de ronces, d'épines, de branches serrées entre elles comme des mailles, de plantes hérissant le sol humide de leurs pointes aiguës, il était impossible aux chiens d'aborder le sanglier autrement que de face et un à un. En vain les piqueurs les excitaient, les chiens se con-

tentaient de hurler et d'aboyer autour de cette citadelle inabordable.

— Piquefort lui-même refuse, dit le comte, les autres n'accepteront pas, c'est sûr.

Et M. de Chazé, en stratégiste habile, se mit à faire le tour de ce fourré maudit.

Jean avait distingué Clodion au milieu des autres chiens et l'avait appelé près de lui. Clodion obéit et se mit à côté de son maître, tout en suivant des yeux la manœuvre de ses compagnons, qui tournoyaient toujours en aboyant autour du taillis sombre et silencieux. Clodion semblait indifférent à ce spectacle, et par instants il regardait Jean comme pour lui dire : Sois tranquille, je n'y vais pas ! Jean rassuré se mit à le caresser de la main ; Clodion choisit ce moment pour s'échapper, et d'un bond il était dans le taillis. Deux minutes après, on entendit des aboiements furieux et répétés, puis un hurlement plaintif, et Clodion reparut sur la lisière du taillis, pouvant marcher à peine et couvert de sang.

Jean désespéré se précipita vers le héros vaincu, mais Jean n'arriva pas seul à son secours. Presque en même temps que lui, Mlle Raymonde, qui avait sauté vivement à bas de son cheval, se penchait sur le corps du pauvre Clodion.

— Laissez-moi faire, dit-elle, et qu'un des piqueurs aille chercher de l'eau à cette mare qui est là, vers la gauche.

Raymonde avait apporté avec elle une petite pharmacie de chasse — ce qui justifiait sa présence à ces exploits peu féminins ; — en un instant, elle eut lavé le sang qui couvrait la pauvre bête :

— Trois blessures qui ne sont rien, quoique profondes, au poitrail et à la jambe ; celle du cou est plus grave, par malheur.

Et, agenouillée à demi dans l'herbe, elle se mit à panser Clodion avec l'aide de Jean, moins adroit qu'elle évidemment, car elle lui dit :

— Monsieur de Lizardière, j'ai le ridicule d'être meilleure vétérinaire que vous ; il ne fauhra pas m'en vouloir.

Elle continua le pansement, et, quand il fut terminé, caressa doucement Clodion, qui tourna vers elle son œil triste, reconnaissant et tendre.

Deux coups de feu très rapprochés firent lever la tête aux acteurs et aux témoins de cette scène, et, un moment après, M. de Chazé accourait en criant :

— Il est mort ! Qu'on aille le chercher, là-bas, au coin du taillis, avec le dog-cart.

— Qui est-ce qui est mort ? Le sanglier ? dit M. Désormes, en s'avançant.

— Parfaitement, monsieur, et je vous prie tous de m'écouter, pour l'instruction de vos vieux jours.

Et M. de Chazé, calme, majestueux, mais évidemment heureux de sa supériorité cynégétique, reprit en accentuant tous les détails :

— Je me promenais donc tout le long du taillis, en réfléchissant, et je me disais : Jamais l'animal ne sortira de là, si les chiens ne vont l'y chercher, et ils ne le feront pas probablement ; mais si un seul se hasardait, mon sanglier, qui est un vieux solitaire, car il est tout blanc presque, aura une idée toute naturelle, c'est qu'un autre chien, ou plusieurs, pourraient venir l'attaquer sur ses derrières, et il détalera au plus vite. Or, quel chemin prendra-t-il ? Certainement le plus court, pour gagner les bois de la Bonne-Fontaine, et il aura soin de rester à l'ombre le plus longtemps possible. Donc il débouchera par l'angle du bois, qui fait pointe sur la

lande ; c'est là qu'il faut l'attendre. Je ne croyais pas si bien dire. Précisément, j'entendis dans le taillis la voix de Clodion, que je reconnais, et, à ses aboiements lamentables, je comprends bientôt qu'il a reçu quelques bons coups de défense. Je me hâte vers la pointe du fourré, comme je me l'étais promis ; mais j'étais en retard d'une centaine de pas, et j'aperçois mon solitaire qui dégringole le talus, hume l'air et détale. Je lui adresse mon coup de fusil au défaut de l'épaule, il tourne sur lui-même, m'aperçoit et arrive sur moi, mais pas trop vite ; il ouvrait la gueule en venant, car ma balle lui avait traversé les poumons, ce qui le gênait pour respirer. Je le visais pendant qu'il marchait, ce qui semblait lui déplaire, mais il avançait tout de même, car c'était un brave ! Quand il fut à cinq pas de moi, il ouvrit la gueule plus grande encore, la respiration lui manquant de plus en plus ; je jugeai l'endroit bon pour lui envoyer ma seconde balle, sans endommager sa peau, et le pauvre diable tomba foudroyé.

Respect à lui, et honneur à Clodion !

Pendant que tout le monde félicitait le comte, les piqueurs arrivaient avec le dog-cart, où était étendue la victime. Raymonde demanda que l'on y fit une place pour Clodion, et le vaillant chien fut hissé avec précaution à côté du mort glorieux.

Le jour commençait à baisser, et les chasseurs durent se séparer avec de nouveaux remercîments de M. Désormes à M. Chassé. Mlle Raymonde tenait sans doute à faire des adieux particulier à Clodion, car, avant de remonter à cheval, elle alla passer encore ses doigts dans la crinière du blessé, tout en lui disant avec un demi-sourire :

— Clodion, vous comprenez l'anglais, je crois? Eh bien, écoutez...

" My peace is made with the dog, I hope ? "

— " Oh ! yes, certainly ! " répondit Jean.

— " And with the master ? "

— " Not quite, but it will soon be if you are as kind to the master as you have been to his dog .' (1).

— Oh! oui, certainement.

— Et avec le maître.

— Beaucoup, déjà; un jour, tout à fait, si vous étiez bonne pour le maître comme pour le chien.

Comme le lecteur s'intéresse probablement plus à Clodion le Chevelu qu'aux autres héros de cette histoire, disons tout de suite que, quinze jours après il était complètement guéri de toutes ses blessures.

Ajoutons que, le soir de cette journée épique, quand il se trouva seul avec Clodion, dont il examinait avec soin les plaies saignantes encore, Jean murmura tout bas ces mots mystérieux :

— Oui, elle est bonne... ; elle consentira:

XIII

L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

Quelques jours après, M. Désormes vint faire ses adieux aux habitants de Marcilly ; son fils Raoul l'accompagnait, mais Raymonde était partie la veille pour Paris avec une dame de compagnie, mistress Oppert. Elle allait préparer leur installation d'hiver, car la session des Chambres était prochaine, et ses devoirs de sénateur rappelaient l'agronome des Bruyères.

Les adieux furent pleins de cordialité. Jean voulut présenter à M. Désormes, Clodion plus vaillant que jamais, et il pria d'offrir de nouveau ses remercîments à Mlle Raymonde.

Le reste de l'hiver se passa sans autre incident : Jean travaillant avec une ardeur qui ne se ralentissait pas, Christiane admirant ce changement profond dans la nature de son cousin, Madeleine montrant le même éloignement pour le piano, et M. de Chazé remplissant les fonctions de maire, à la satisfaction de tous, même du grand Pitois, qui avait renoncé à l'opposition.

Pendant ces mois d'hiver, les travaux de restauration au manoir de la Lizardière avançaient rapidement ; l'architecte, stimulé par les lettres de Mlle Gaymonde, n'y épargnait point sa peine, non plus qu'à l'hospice de Château-la-Vallière, dont Jean l'avait également chargé.

Dans le courant du mois de mars, le comte et la comtesse de Chazé eurent l'explication du zèle

Université CANADIANA

inouï que Jean avait apporté à ses travaux de peinture. Il les conduisit dans son atelier, à l'heure où la lumière du jour est le plus favorable pour bien juger un tableau, leur montra une douzaine de grands paysages et leur dit :

— Déclarez-moi franchement quels sont les deux que vous préférez.

Le comte, dont l'impatience habituelle ne se prêtait pas à un long examen, s'écria bientôt :

— C'est cette " Chasse au renard " et cette " Chasse au sanglier."

Christiane, plus réfléchie et plus instruite en peinture, ne se décida pas si vite.

— Oui, dit-elle, je pense comme Léopold sur la " Chasse au sanglier " : cette jeune femme, dont on aperçoit vaguement les traits, penchée sur ce brave Clodion ; vous même Léopold, dont Jean a reproduit, non le visage, mais la forte stature, l'énergie et l'entrain ; le paysage où l'air vif semble vibrer dans les dernières feuilles épargnées par l'hiver ; ce sanglier étendu sur l'herbe et qui fait peur encore; ces chiens à peine enhardis; ces chevaux palpitants de leur course furieuse ; tout cela est admirable. J'aime moins la " Chasse au renard," le ton en est un peu rougeâtre et semble trop chercher à se confondre avec la robe de la bête. Je préfère le " Coucher du soleil sur les landes," où il n'y a d'être animé que cet oiseau de proie qui se balance dans les nuages rouges comme du sang. C'est simple et grand. Voilà mes deux préférés.

Le comte soutint son opinion, car, en sa qualité de chasseur, " une chasse " lui semblait au-dessus de tous les " couchers de soleil " possibles.

— Allons, dit Jean, rapportons-nous-en à Madeleine.

Madeleine, très flattée, s'avança gravement, et prit son air le plus sérieux pour adresser cette question :

— D'abord, mon cousin Jean, qu'est-ce que vous voulez faire de ces deux tableaux ?

— Tu as raison, ma petite cousine, et j'aurais dû commencer par dire cela. Eh bien, je veux envoyer deux de mes tableaux à l'Exposition des beaux-arts, à Paris.

— Bravo ! s'écria le comte.

— J'y avais déjà pensé, dit Christiane.

— Alors, reprit Madeleine, il vaut mieux, ce me semble, ne pas envoyer deux " chasses," les méchants diraient que Jean ne sait faire que cela.

— Oh ! oh ! cria de plus belle le comte ravi, oh ! oh ! Mais elle a de l'esprit comme sa mère, ma fille !

Christiane, remerciant son mari du regard, prit Madeleine dans ses bras et couvrit son front de baisers. " Le Coucher du soleil " l'emportait décidément.

o o o

Un mois après, Jean de Lizardière était célèbre ; son succès fut comme un coup de foudre. Il fut d'autant plus acclamé, choyé, fêté, qu'il n'était connu de personne. Tout ce qu'on savait de lui, c'était son nom et son adresse par le livret du Salon. De temps à autre le public a de ces enthousiasmes soudains ; cela tient à deux causes: d'abord, un besoin généreux d'admiration ; ensuite le besoin, moins généreux, du changement. Quoi qu'on en dise, la foule ne se fait pas une joie mauvaise de briser ses idoles, mais elle se fait un plaisir de les remplacer.

Du reste, les peintres et les sculpteurs ont un

public si nombreux que la consommation de tableaux, de marbres et de bronze d'art est, pour ainsi dire, illimitée.. Les peintres se prêtent plutôt un appui mutuel qu'ils ne se font concurrence, et chaque exposition annuelle peut avoir son " lion," sans décourager, au contraire, les lionceaux qui aiguisent leurs dents.

Notre ami, Jean de Lizardière, fut donc le " lion " de l'année 1869. Les maîtres de la critique le placèrent à côté de Corot, de Français, de Courbet, et même au-dessus. Les reporters des journaux, avides de paraître bien informés, se mirent en quête de renseignements sur l'heureux triomphateur. Comme on ne savait rien, on était libre de tout inventer. On répandit le bruit que Jean de Lizardière était un pseudonyme ; alors, les uns affirmèrent que le véritable auteur de la " Chasse au sanglier " était un moine bénédictin à qui ses supérieurs avaient défendu de se faire connaître ; les autres donnèrent pour certain que c'était une jeune institutrice anglaise ; un troisième raconta que la " Chasse au sanglier " était un tableau flamand, retrouvé dans un vieux château et rajeuni par un professeur de dessin au lycée de La Flèche.

De tous ces historiographes improvisés, celui qui approcha le plus de la vérité, grâce peut-être à quelque indiscrétion de M. Désormes, fit un récit très dramatique d'un duel où Jean de Lizardière avait tué deux ingénieurs hongrois. Il donnait leurs noms.

Jean apprit tout cela par une lettre d'un marchand de tableaux qui le pressait de partir pour Paris. Il lui écrivait au nom d'un riche Américain et un prince russe qui se disputaient le "Coucher de soleil dans les landes" et la "Chasse au sanglier." Le marchand suppliait M. de Li-

zardière de venir les mettre d'accord.

Ce fut une joie à Marcilly, comme on pense, joie douce et recueillie chez Christiane, exubérante chez le comte.

— Tu vas me faire le plaisir de partir demain matin, cria-t-il ; ne faisons pas attendre les Américains et les Russes.

— Non, mon cousin, si vous le permettez ; c'est samedi, et je tiens à ne partir que lundi.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'est demain dimanche, monsieur le comte, répondit une voix.

C'était M. le curé de Marcilly qui entrait.

— Ah ! ah ! voilà M. le curé qui me donne une petite leçon, du premier mot, comme ça ! Eh ! oui, il est vrai que j'arrive quelquefois à la messe juste avant l'Evangile. J'ai tort, mais j'ai aussi des reproches à vous faire, monsieur le curé. Depuis un mois, vous accaparez mon cousin ; depuis que ses deux tableaux sont partis, il ne quitte plus le presbytère ; je me le demande, quel peut être votre noir projet ? J'ai lu, dans un extrait du journal " le Siècle," que les envahissements du clergé devenaient chaque jour plus intolérables ; il doit y avoir quelque chose de pareil ici.

— Eh bien, monsieur le comte... vous devinez juste, et avant peu, demain peut-être, vous saurez mon secret.

— Alors, monsieur le curé, faites-moi l'honneur de répondre à ma question, sans restriction mentale. Préférez-vous que nous vous gardions à dîner aujourd'hui, ou que je prenne deux abonnements au " Siècle," l'un pour vous, l'autre pour moi ?

— Monsieur le comte, ceci demande de mûres

réflexions. Je ne refuse pas l'abonnement au " Siècle " d'une façon absolue, mais j'accepte le dîner. Souvenez-vous toutefois que, en ce qui touche l'abonnement, j'ai pris mes réserves.

— Il y a un piège là-dessous, monsieur le curé ! Allons, à table.

Le vieux curé avait une raison toute particulière pour désirer la présence de Jean à la messe du lendemain ; on va le voir.

Devant la porte de l'église, le comte et la comtesse le remarquèrent, l'affluence était plus considérable encore que d'habitude. Madeleine, dont les yeux toujours en mouvement ne laissaient rien perdre, à peine agenouillée dans le banc de famille, fit signe à sa mère, d'un geste discret, de regarder vers le maître-autel. Christiane fut surprise comme sa fille. Un large rideau bleu couvrait les pierres blanches et nues habituellement du chevet de la petite église romane, et cette innovation inexpliquée détourna un peu Christiane de son livre d'heures.

L'explication ne se fit pas attendre. Après l'Evangile, M. le curé monta en chaire et, à la fin du prône, il annonça d'une voix émue à ses fidèles paroissiens qu'un de leurs pieux désirs était rempli ; l'église de Marcilly avait un tableau digne d'elle ! A ces mots, le rideau bleu tiré par la main invisible d'un enfant de chœur, s'écarta, et une Adoration des Mages apparut aux yeux émerveillés de la foule.

Quand l'émition se fut un peu calmée, le bon curé reprit d'une voix plus émue encore :

— A qui devons-nous ce don magnifique ? A un fils de notre pays, à un peintre dont le nom retentit en ce moment dans tous les échos de la publicité parisienne, à M. le marquis de Lizardière. Avant de répandre parmi les hommes les

œuvres de son talent, il a voulu que la première fût consacrée à Dieu. Cela doit lui porter bonheur, et le vieux prêtre remercie devant vous et bénit ce jeune homme.

Le curé quitta la chaire et reprit l'office divin; mais son auditoire, je dois l'avouer, resta quelque peu distrait jusqu'à la fin par la vue du cadre d'or étincelant et des couleurs éclatantes du tableau. Je crains même que le cadre d'or n'ait partagé avec le tableau l'admiration de quelques-uns.

Le comte et la comtesse, un peu embarrassés dans leur surprise joyeuse, furent les derniers à tourner leurs yeux vers le nouveau chef-d'œuvre; mais Madeleine n'y mit point tant de façons et, comme elle était assise entre son père et sa mère, elle leur dit en se penchant tour à tour de chaque côté.

— Regarde, père ; le roi Mage qui est le premier, celui qui offre de l'or, ce doit être le roi Gaspard, te ressemble tout à fait ; et le roi Melchior, celui qui offre l'encens, ressemble au portrait de grand-père, et le roi Balthasar, qui offre la myrrhe, ressemble au portrait du grand-oncle l'amiral... Regarde, mère : la Vierge-Marie, qui tient l'Enfant Jésus... c'est toi... je te reconnais. Et cette petite fille à genoux devant la crèche .. à qui ressemble-t-elle ?

— A toi, ma fille.

— Oh ! que je suis contente !

— Maintenant, tais-toi, et suis la messe dans ton livre.

Le comte, très fier de ressembler au roi Gaspard, avait une folle envie d'aller admirer de plus près les trois Mages : il s'agitait dans son banc, piétinait sur place, et ne parvint à tromper son impatience qu'en entonnant le " Domine

salvum " d'une voix qui fit trembler les voûtes et les vitraux de l'église.

Quant à Christiane, immobile, agenouillée, le visage à demi caché par son livre d'heures entr'-ouvert, elle priait doucement.

La messe terminée, le comte se précipita vers les rois Mages, et là, entouré de ses adjoints et de tout le conseil municipal, il se mit à leur expliquer les beautés de l'œuvre.

Jean, modestement, pour échapper à son triomphe, suivait sa cousine et Madeleine, et tous trois prirent la route du château.

Tandis que l'enfant courait devant eux en cueillant les premières fleurs printanières dans les haies, Christiane prit le bras de Jean, et tout émue encore, comme se parlant à elle-même autant qu'à lui, elle dit de sa belle voix grave :

— Vous avez bien fait, mon enfant, de faire cela ; il faut aimer ceux qui vous aiment, c'est la loi douce et simple. Il n'y a que trois grandes choses dans le monde : Dieu, la famille et la patrie. Vous venez de réunir les deux premières dans un hommage de religion et de tendresse ; vous servirez la troisième, s'il est nécessaire, aux heures terribles qui peuvent venir ; honorez-la d'abord par votre travail et votre attitude dans la vie. Vous allez nous quitter pour un temps. Prenez garde à Paris, défiez-vous des ivresses de la gloire et des pièges de la fortune. Vous serez riche maintenant; tâchez que la richesse vous soit d'un bon profit, et pardonnez-moi, mon illustre cousin, d'avoir mis cette péroraison au prône de mon curé.

— Merci, ma cousine, et rassurez-vous : si je tiens à être riche, vous saurez bientôt pourquoi.

— Ah ! oui, je sais... encore un petit secret comme celui de l' " Adoration des Mages "...

Et, à ce propos, vous êtes donc de l'école espagnole, pour avoir donné à votre Vierge des cheveux noirs ?

— Non, ma cousine ; mais puisque j'ai donné à ma Vierge tous vos traits, puisque vous êtes brune, je ne pouvais lui donner des cheveux blonds.

— Pourquoi donc pas ! ce serait plus piquant et plus rare.

— Et puis, ma cousine, je n'aime pas les cheveux blonds.

— Ah ! vous n'aimez pas les cheveux blonds ? cela m'étonne.

— Le roi Balthasar te salue, signor Rafaëlo !

C'était M. de Chazé qui arrivait derrière eux comme une trombe : il saisit Jean au passage, l'enleva comme une plume et, le tenant à bras tendus, lui marbra les deux joues de ses grosses moustaches hérissées. C'était sa manière de cacher ses émotions et de témoigner sa reconnaissance.

XIV

LE SECRET DE JEAN

Jean de Lizardière trouva Paris plein de son nom. Les salons et les cercles artistiques se le disputèrent dès le premier jour ; il y réussit complètement par la simplicité de ses manières, sa modestie naturelle et sa bienveillance innée. Les marchands eux-mêmes ne lui trouvèrent qu'un défaut, c'est de ne pas donner ses tableaux pour rien. Il en avait apporté de Marcilly une douzaine et il les vendit ce qu'il voulut. Un mois après son arrivée, grâce à toutes ces ventes et aux commandes payées d'avance, il avait placé trois cent mille francs à la Banque et au Crédit foncier.

Vint la distribution des prix du Salon. Jean eut la médaille d'honneur. Le ministre voulut y ajouter la croix, et, comme il était galant homme et homme d'esprit, il lui dit en la lui remettant :

— Monsieur de Lizardière, je sais que vous êtes royaliste. Recevez cependant la croix de chevalier de la main d'un ministre bonapartiste, ce sera peut-être un ministre royaliste qui vous donnera la croix d'officier.

Bien entendu le ministre ne le croyait pas, et on ne le croyait pas autour de lui, ce qui lui permettait de le dire.

Notre héros resta quatre mois à Paris. Chaque semaine, il écrivait à Christiane qui lui répon-

dait assidûment. Nous ne donnerons que deux extraits de cette volumineuse correspondance.

" Marcilly, 15 juin 1868.

" Je suis fâchée contre vous, mon cher enfant ; votre dernière lettre n'avait que sept pages, et de votre plus grosse écriture encore ; l'avant-dernière avait les huit bien pleines. Votre cousin prétend que c'est là un symptôme, et je vous fais grâce des suppositions bizarres auxquelles il se livre. Moi qui vous connais mieux, je pense que vous songez à nous revenir bientôt et que vous réservez quelque chose pour les longues conversations du soir et nos bonnes promenades dans les landes.

" C'est égal, pour vous punir à tout hasard, vous n'aurez aujourd'hui qu'un petit billet de moi, une lettre d'affaires.

" Maintenant que vous voilà riche, il faut songer à bien placer votre argent. Nous n'aimons pas beaucoup, mon mari et moi, ces placements en actions et en obligations. Ces chiffons de papier s'envolent à tous les vents. Léopold a donc pensé à ceci : La Mairie (vous savez bien, cette ferme qui est située à côté du village de Braye, juste sur le coteau qui fait face à Marcilly) est à vendre. On en demande quatre-vingt-mille francs, elle en rapporte deux mille. C'est un beau placement pour notre pays. De plus, cette Mairie a été autrefois un vrai château. Vous seriez là merveilleusement pour vous, et j'ajoute pour nous. Madeleine prétend que, pour éviter les courses inutiles, nous n'aurions, quand nous sortirions, qu'à hisser un drapeau sur la tourelle de la mairie et sur le donjon de Marcilly. Cette fillette est pleine d'esprit. Votre cousin,

plus sérieux, pense que si la Mairie était à vous, elle serait à lui comme chasseur, et vous savez que son rêve est d'être le Nemrod unique de la contrée. Nos onze cents hectares ne lui suffisent pas.

" Répondez-moi vite à ce sujet, mon cher enfant. Une chose m'a frappée dans vos lettres, c'est que vous ne m'avez jamais parlé de Mlle Désormes. Il est probable cependant que vous l'avez rencontrée dans le monde parisien où elle est, dit-on, très répandue.

" Sur ce, mon cher Jean, nous saluons tous le grand homme, et nous embrassons le bon et cher parent."

La réponse de Jean ne se fit pas attendre.

" Paris, 17 juin 1868.

" Ma chère et excellente cousine.

" Votre cœur a deviné juste. Si ma dernière lettre était plus courte que les autres, c'est que dans deux jours je serai au milieu de vous tous, les tendres et bien-aimés amis de ma jeunesse. Quelle joie de vous revoir maintenant ! Et comme je suis fier de tout ce qui m'est arrivé, en pensant que je verrai cette bonne joie dans vos yeux !

" Oui, certes, j'achèterai la Mairie, puisque cela vous plaît à tous, mais j'ai aussi un projet — c'est le secret que je tardais à vous dire, parce que l'événement pouvait tromper mon espoir, — ce projet, c'est de racheter la Lizardière. C'est pour cela que vous m'avez vu travailler avec cet acharnement, c'est pour cela que je suis devenu riche. Je la veux, je l'aurai ! C'est ma devise, et

je l'ajouterai aux armes de Lizardière, quand j'aurai reconquis leur vieux nid.

" Ceci m'amène à vous répondre au sujet de Mlle Désormes. Je ne l'avais pas rencontrée encore, et, à vrai dire, je ne la cherchais pas ; mais il y a trois jours, depuis ma dernière lettre, à une soirée chez le duc de M..., je me suis trouvé en face d'elle tout à coup. Elle était entourée d'un escadron volant d'écuyers de l'empreur, de chambellans, d'auditeurs au conseil d'Etat, d'officiers des guides ; et elle semblait leur commander, avec son grand air de Calypso avant l'arrivée d'Ulysse. Elle est vraiment belle ainsi, mais elle a toujours je ne sais quoi d'impérieux et de dédaigneux qui n'est pas d'une jeune fille ; on dirait qu'elle porte toujours en un diadème invisible tous les millions de son père. Un brin de fleur vaudrait mieux.

" Je suis un ingrat, car elle a été charmante pour moi ; elle s'est humanisée en me demandant de vos nouvelles à tous ; elle m'a félicité de mes succès avec une grâce parfaite, et enfin, pour mettre le comble à sa grandeur d'âme, elle m'a dit brusquement et gaîment : " Et Clodion ? Comment va Clodion ? Vous savez que je l'ai reconnu dans cette belle " Chasse au sanglier ! " Elle n'a pas ajouté si elle s'y était reconnue elle-même. Bref, je vous le répète, elle a été charmante, quoique manquant encore de simplicité.

" De mon côté, comme j'avais mon projet, j'ai été d'une diplomatie transcendante. Savez-vous qui j'ai pris pour modèle en cette occasion solennelle ? Notre beau cousin Gaëtan de Cambry. Vous l'avez vu, je crois, faire le siège des jolies femmes de Tours et du Mans. C'est quelque chose de respectueux, de calme, de voilé, avec des abandons contenus, des admirations indiquées à

peine, un oubli apparent des attraits de la femme pour ne s'occuper que de son mérite et de son esprit, en lui parlant uniquement des choses les plus élevées et les plus sérieuses.

" Ainsi j'ai fait. N'allez pas croire cependant que je suis sorti de la réserve qui est dans mes habitudes et mon caractère ; non, certes ; j'ai peu parlé, j'ai beaucoup écouté. On m'a exposé toute une théorie sur la politique et, en particulier, sur l'Empire libéral, devant laquelle je me suis incliné avec une sorte de surprise flatteuse. Enfin, j'ai compris que je n'étais point devant une ennemie tout à fait irréconciliable. Et c'était le but de ma petite diplomatie. Je suis bien certain maintenant qu'elle ne se refusera pas à me rétrocéder la Lizardière, à condition, bien entendu, que je payerai tous les frais de réparations et embellissements.

" Grondez-moi, je le mérite ; au fond, c'est assez lâche, ce que j'ai fait là, car je lui en veux toujours à Mlle Raymonde ; elle m'a humilié par sa générosité superbe et sa munificence dédaigneuse, sans parler du coup d'épée que j'ai failli recevoir à cause d'elle. Il n'y a que Clodion qui plaide en sa faveur.

" Je suis peut-être sévère ; mais il me semble qu'on l'est encore plus dans les cercles très élégants et très mondains où elle vit ; on l'y appelle l' " inhumaine des bruyères." Cela tient à la hauteur avec laquelle, dit-on, elle a repoussé tous les projets de mariage dont on lui a parlé ; il semble que les humbles mortels lui font injure en osant aspirer à sa main, et les candidats évincés unissent leurs rancunes.

" En ce qui me concerne, quand elle m'aura rendu la Lizardière, j'oublierai de grand cœur les heures désagréables qu'elle m'a fait passer.

" J'oubliais de vous dire que Mlle Raymonde part demain pour la Touraine, et qu'elle ira passer quelques jours en famille, à la Lizardière, dont la restauration est terminée.

" J'espère, ma petite cousine, qu'il me restera bien assez d'argent pour cette double acquisition : j'aurai la Lizardière, parce que je le veux, j'aurai la Mairie parce que vous le voulez. Madeleine a une idée admirable avec ces deux drapeaux ; un blanc et un tricolore, n'est-ce pas ? Je tiens à ce que le blanc soit pour moi, vous savez ; mon cousin, dont la foi est un peu chancelante, arborera le tricolore. C'est joli, pour un décoré de l'Empire, ce que je dis là ! A ce propos, priez mon cousin de préparer quelques bouteilles de vieux vin " blanc " de Saumur pour arroser mon ruban rouge.

" Adieu, ma chère cousine, et au revoir, je bavarde parce que je vous aime et parce que je suis heureux.

"JEAN DE LIZARDIERE."

Avec quelle joie Jean fut reçu à son retour, on le devine. C'est dans le malheur que nous connaissons nos amis, dit la vieille sagesse des nations ; c'est aussi dans le bonheur.

Un moraliste misanthrope a écrit : " Il y a dans le malheur qui arrive à nos meilleurs amis quelque chose qui ne nous déplaît pas ! " Pensée qui semble avoir pour corrollaire la pensée correspondante : " Il y a, dans le bonheur qui leur arrive quelque chose qui nous déplaît ! "

La Rochefoucauld n'eût pas écrit cela s'il eût été le témoin de ce retour de Jean. Ce fut une gaieté douce, des sourires qui en disent plus que les paroles, des silences que l'on prolonge pour

mieux entendre le dialogue mystérieux des cœurs, des questions ingénues et des récits qu'il fallait recommencer.

Madeleine surtout ne tarissait pas, elle avait dénoué et renoué vingt fois le ruban rouge de Jean, elle voulait tout savoir et demandait l'explication de tout. Brusquement elle appliqua son petit doigt sur le front de son cousin.

— Où est donc votre étoile, mon cousin Jean ?

— Que veux-tu dire, ma petite cousine ?

— Dame ! nous avons lu dans un grand journal : M. Jean de Lizardière va, nous assure-t-on, repartir pour la Touraine ; il rentre chez lui avec une étoile au front ! Où est-elle, cette étoile ?

— Enfant que tu es ! une étoile au front, cela veut dire : une réputation brillante ; c'est une sorte de métaphore.

— Et qu'est-ce qu'une métaphore ?

— C'est une manière de ne pas appeler les choses par leur nom.

— Alors, je n'aime pas les métaphores ; elles servent à tromper les enfants.

— C'est égal ! fit M. de Chazé, arrosons l'étoile avec le ruban.

On était au dessert de ce premier dîner de retour, qui a toujours une sorte d'allégresse vibrante. Le vin de Saumur fut apporté solennellement ; le comte remplit trois coupes de la blanche liqueur écumeuse, en disant avec une emphase qui cherchait à cacher son émotion :

— A la gloire de notre cher cousin, haut et puissant seigneur marquis de Lizardière !

Le comte et le marquis vidèrent leur coupe et même la remplirent de nouveau. Christiane, qui ne buvait jamais d'aucun vin, trempa les lèvres dans la sienne, et Madeleine, par une faveur spé-

ciale, obtint une gorgée du nectar angevin.

Selon son habitude, le comte s'endormit après le dîner ; seulement, cette fois, en fermant les yeux, il dit à Jean :

— Il a raison, le journal de Madeleine ; tu as une étoile au front !

Jean, avant de se retirer, prit la comtesse à part :

— Ma bonne cousine, rendez-moi un service encore. Accompagnez-moi demain à la Lizardière.

— Demain ? Déjà ?

— Oui, Mlle Raymonde est arrivée depuis hier, et, d'après ce que je vous ai écrit, vous comprenez bien que j'ai hâte...

— Oui, mon cousin, oui ; alors, à demain.

Jean partit donc tout joyeux ; mais Christiane resta pensive et presque inquiète.

XV

LE SECRET DE MADEMOISELLE RAYMONDE

M. Désormes étant sorti avec son fils pour courir dans les bois, la dame de compagnie faisant la sieste, Mlle Raymonde était seule dans le grand salon de la Lizardière.

Ce n'était plus le manoir délabré que nous avons vu au commencement de ce récit.

Les vieux bâtiments de la ferme avaient disparu, et une vaste cour entourée de grands arbres s'étendait, avec ses gazons et ses massifs de fleurs, devant la façade principale. Le rez-de-chaussée, relevé de trois mètres au-dessus du sol, était précédé d'un perron divisé en deux degrés latéralemeat, avec quelques marches en avant. Les paliers des deux degrés arrivaient reliés à un portique construit en retraite, de manière à laisser une terrasse entre ces deux pavillons. Au-dessus de ce portique s'élevait le premier étage, orné de magnifiques cariatides aux angles et sur les trumeaux. Les façades latérales, ainsi que la façade postérieure, étaient fort simples. La toiture en ardoises était percée de grandes lucarnes de pierre et d'autres plus petites couvertes en plomb. C'était une œuvre d'art, une véritable " restitution," comme on dit dans le style à la mode.

L'intérieur n'était ni moins élégant, ni moins riche. Un goût très artistique avait procédé au

choix du mobilier. C'était une profusion, trop grande peut-être, de bahuts, de crédences, de cabinets florentins, d'armoires en bois sculpté, de tapisseries flamandes, d'aiguières en émail par Raymond, de verres de Venise, de chandeliers en cuivre repoussé, de chenêts de bronze dans le goût du XVIe siècle. Enfin un petit musée de Cluny.

Mlle Désormes avait interrompu sa lecture et vaguement tenait ses regards fixés sur les armoiries des Lizardière, qui étaient restées encastrées dans le mur au-dessus de la cheminée monumentale.

La porte s'ouvrit et un domestique annonça :

— Madame la comtesse de Chazé... Monsieur le marquis de Lizardière.

Mlle Raymonde eut un léger tressaillement, mais elle se remit vite, se leva d'un air calme et alla souriante vers la comtesse qui entrait suivie de son cousin.

— Mademoiselle, quoique j'aie quelque vingt ans de plus que vous, c'est moi qui, la première, vous fais la visite de retour. Mais nous ne venons pas seulement en visiteurs, mon cousin et moi : nous venons en suppliants, pour ainsi parler : mon cousin a une prière à vous adresser, et, s'il en est besoin, je lui donne mon appui le plus sérieux.

— Si ce n'est pas absolument impossible, c'est fait, madame. Les hommes célèbres ont des privilèges, dont le moindre est de faire un honneur en demandant un service.

— C'est un service, en effet, que je vous demande, mademoiselle.

— Parlez vite alors, monsieur de Lizardière, dit Raymonde, évidemment très intriguée.

— Vous savez, mademoiselle, après quelles ré-

sistances, et vous pouvez comprendre avec quelle douleur, j'ai vu la maison et le domaine de ma famille sortir de mes mains. Heureusement, c'est dans les vôtres que maison et domaine sont tombés ; et je vous demande de me les rendre, de me les revendre, au prix que vous jugerez convenable.

Raymonde pâlit, regarda Jean longuement, et répondit enfin d'une voix presque dure :

— Cela ne se peut pas, monsieur.

— Pourquoi donc, mademoiselle ? Pouvez-vous tenir à cette maison où aucun de vos souvenirs n'est lié ?

— Vous le croyez; monsieur ! Vous avez raison sans doute ; mais on n'a pas que des souvenirs dans le cœur, on a aussi des préférences, des goûts, des habitudes que l'on prend vite. J'aime cette vieille maison, qui sans moi, serait encore une ruine ; permettez que j'y reste. Quand elle était à vous, vous avez refusé de me la vendre ; elle est à moi, je la garde.

— Elle est à vous légalement ; mais, moralement, mademoiselle, j'ose dire qu'elle est encore à moi. C'est pour la racheter que j'ai travaillé, que j'ai passé des jours et des nuits dans l'espérance et la crainte. Rendez-la moi, si vous êtes juste et bonne. Qu'y perdrez-vous ? Ces pierres, ces murs où est le blason de mes ancêtres, ces tombes où sont leurs restes, n'ont rien qui puisse vous tenir au cœur ; elles tiennent au mien comme si elles étaient ma vie. Voilà plus d'un an que la tombe de ma mère n'a plus son bouquet de bruyères et de fleurs sauvages. Rendez-moi cette tombe, mademoiselle.

Raymonde sembla hésiter, mais elle regarda Jean de nouveau, et répondit d'une voix sourde :

— Non, monsieur !

— Je n'insiste plus, mademoiselle ; aussi bien, c'était déjà trop pour ma dignité. Je vous laisse avec ma cousine ; il y a des tristesses qui veulent être solitaires. Je m'en retournerai par le chemin des hauteurs ; de là je verrai pour la dernière fois la maison qui m'est chère, et je respirerai l'air de ma petite patrie ; à moins qu'il n'y ait là-haut un huissier pour me dire de passer plus vite mon chemin.

Jean sortit en saluant Mlle Désormes avec une politesse glaciale. Raymonde le suivit quelque temps des yeux ; quand elle fut sûre qu'il était bien réellement parti, elle alla vers la comtesse de Chazé, lui prit la main sans mot dire, l'entraîna presque avec une sorte de violence, descendit du salon au rez-de-chaussée, ouvrit la porte de la petite chapelle et lui montra d'un geste muet le tombeau de la marquise, de la mère de Jean.

Sur les dalles de cette tombe, au-dessous d'une petite lampe d'or, dont la lumière tremblait doucement, un bouquet de fleurs des champs et une couronne de bruyères fraîchement cueillis étaient posés.

Raymonde, sans quitter la main de la comtesse, resta quelque temps les yeux attachés sur la tombe et sur les fleurs ; puis penchant légèrement la tête et l'appuyant sur le sein de Christiane, elle éclata en sanglots.

Christiane réunit ses deux bras autour de la tête et des blonds cheveux de la jeune fille, se baissa un peu pour la baiser au front, leva ses yeux humides eux-mêmes vers le ciel, et lorsque les sanglots de Raymonde ne furent plus que des larmes, elle lui dit bien bas :

— Vous l'aimez donc ?

— Oui, madame.

— Et depuis quand ?

— Depuis le premier jour. Mais lui, oh lui, je le sens bien, il me hait !

— Non, mon enfant, non ; seulement, vous n'en êtes pas encore à vous comprendre l'un l'autre.

— Et cela ne sera jamais, jamais !

Les pleurs de la jeune fille recommencèrent. Christiane la regardait et l'écoutait en silence, et, en même temps, elle semblait écouter ses propres pensées : sa tête s'était inclinée comme sous le poids de sa rêverie, et ses cheveux noirs s'étaient mêlés aux cheveux d'or de Raymonde.

— Allons, reprit-elle en la pressant de nouveau sur sa poitrine, allons... ne pleurez plus, ma belle blonde ! Ecoutez-moi. Je ne suis pas assez vieille encore pour être votre mère, mais je serai votre sœur aînée, s'il vous convient, et je deviendrai votre bonne conseillère.

— Je le veux bien et je l'espère, mais cela ne changera rien aux choses.

— Vous vous trompez, mon enfant, il n'y a rien d'irréparable entre Jean et vous, et il vaut mieux que le choc de sa nature et de la vôtre ait eu lieu aujourd'hui que plus tard. Jean a ses défauts, dont le plus grave est un orgueil excessif de race et de caste ; j'ai travaillé, je travaillerai encore à l'en guérir. Vous avez peut-être aussi vos défauts, ma mignonne, et les guérir ne sera qu'un jeu, si vous le voulez.

— Dites-moi comment il faut s'y prendre, madame, et vous verrez quelle bonne écolière je suis.

— Je le crois, Raymonde, et avant un an je veux avoir fait de vous une perfection.

— Pour commencer, madame, l'œuvre de mon perfectionnement, répondit Raymonde qui se reprenait à sourire, voici un projet que je sou-

mets à votre sagesse. Ce n'est point du tout par une fantaisie puérile que j'ai acheté cette ruine et que j'en ai fait ce qu'elle est maintenant. Comme je vous l'ai dit, j'ai aimé Jean dès le premier jour, à cause de sa fierté dans la misère, de son orgueil même, de ses colères, de ces éclairs étranges qu'il a dans les yeux ; il ne ressemble à aucun des hommes que j'ai rencontrés dans le monde, c'est pour cela qu'il m'a plu. Je résolus alors de lui rendre un jour cette maison, qui est la sienne — car, il a raison, elle est la sienne moralement. — Je la lui aurais rendue dès qu'il me l'aurait demandée, à son premier mot, à son premier regard, mais je pensais, au fond du cœur, que peut-être, en rentrant dans sa maison, il ne me dirait pas d'en sortir, j'espérais que mon âme attirerait la sienne, et aussi... car enfin, n'est-ce pas, on prétend que je suis belle!

— Oui, très belle, Raymonde.

— Eh bien ! sans m'arrêter à ce rêve de mon cœur, j'aurais fait ce qu'il m'a demandé, s'il me l'avait demandé autrement. Mais si vous aviez senti comme moi quel dédain secret il y avait dans ses paroles et quelle dureté, comprimée, à peine, dans ses regards ? Alors je me suis révoltée, c'est vrai. Je ne suis pas fille noble, je n'ai pas de sang bleu de patricien dans les veines, mais j'ai du sang rouge de bourgeois, qui en vaut un autre, je suppose. J'ai donc crié sous l'insulte muette, j'ai dit : Non ! avec une sorte de rage. J'ai eu tort. Avertissez-le, ce soir, oui, ce soir, que j'ai changé d'avis, que je ne tiens plus à cette maison et qu'il peut y rentrer quand il voudra.

— Non, mon enfant, il ne vous en saurait aucun gré.

— Qu'importe, pourvu qu'il ne souffre plus et ne me maudisse plus.

— Vous en aimera-t-il davantage ?

— Non, mais je mériterai mieux d'être aimée.

— Ce n'est point assez ; il faut que Jean vous aime. Laissez-moi faire. Vous m'avez gagné le cœur, ce qui n'est pas toujours facile. Je veux votre bonheur et celui de Jean, et je les veux l'un par l'autre. Dès demain, nous nous mettrons à l'œuvre. Vous viendrez chaque jour à Marcilly, et quelquefois c'est moi qui viendrai chez vous. Nous mêlerons nos pensées et nos âmes ; si j'ai quelque chose de bon en moi, je vous le donnerai pour qu'il le retrouve en vous.

— Oui, mais en attendant, il me faudra, chez vous rencontrer Jean, le voir, lui parler, et ce serait pour moi une torture trop grande.

— Soyez tranquille, Raymonde : vous ne le rencontrerez pas de longtemps.

— De longtemps ?

— Oui, j'ai mes raisons, et croyez-moi, il faut que cela soit ainsi. Aimeriez-vous mieux souffrir à le voir ?

— Hélas ! peut-être ?

— C'est ce qu'il ne faut pas. Allons, adieu, Raymonde ; adieu, ma belle écolière. Personne que moi ne connaîtra votre secret.

— Oui, je sais qu'il sera bien gardé, madame.

— J'en ai peut-être gardé d'autres, et j'ai fait mes preuves devant Dieu !

Le visage de Christiane, quand elle prononça ces derniers mots, prit une certaine teinte de mélancolie, mais la sérénité de son âme y remonta bientôt. Elle embrassa de nouveau Vaymonde, sortit lentement avec elle, et, en regagnant sa voiture, lui dit encore tout bas :

— Courage ! courage, “ la belle blonde ! ”

Pendant que Raymonde la regardait s'éloigner en la saluant d'un geste amical, Christiane, l'œil noyé dans sa rêverie profonde, se disait à elle-même :

— C'est grand et c'est doux, le devoir !

XVI

JAMES ABBOTT

Jean était revenu depuis une heure au Petit Château ; seul dans le salon du rez-de-chaussée, il semblait plus triste que jamais ; un flot de pensées amères passait et repassait sur son front, et il repoussait même les caresses de Clodion, en disant à la pauvre bête étonnée :

" Elle guérit les blessures du chien, mais elle rouvre celles du maître ! "

En ce moment il entendit la voix de Christiane qui l'appelait.

Elle entra souriante comme toujours, s'assit près de son cousin, et lui montrant un livre qu'elle avait apporté :

" Jean, avez-vous lu les " Lettres sur l'Amérique, " par M. Xavier Marmier ?

— Non, ma cousine.

— Vous avez eu tort. C'est une de mes lectures favorites et une des meilleures que l'on puisse faire. Rendez-moi le service de lire cette page à haute voix.

— Hélas ! ma cousine, j'ai trop de chagrin en ce moment. Au lieu de lire des lettres sur l'Amérique, si vous n'étiez ici, je voudrais y être, en Amérique, au milieu des Peaux-Rouges et des bateliers de l'Ottawa et le plus loin qu'elle puisse aller.

— Je vois que nous pourrons nous entendre. Lisez.

— Vous le voulez donc ?

— Je vous en prie.

Christiane lui tendit le livre, lui indiqua la page et Jean commença, non sans un certain étonnement de l'étrange prière qui lui était faite :

" En 1829, un jeune étranger arriva au village de Niagara dans l'intention d'y passer quelques jours. Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent ; il s'en allait chque matin s'asseoir en face des cascades, dans une muette contemplation ; il y retournait le soir, et de plus en plus se plongeait dans sa solitaire rêverie, dans la fascination de ces lieux.

" James Abbott, tel était son nom. Du reste on ne savait ni d'où il venait, ni qui il était. Cependant on ne pouvait le voir sans être frappé de sa distinction, de sa physionomie, de la grâce de ses manières, et ceux qui avaient pu s'entretenir un instant avec lui disaient qu'il avait beaucoup voyagé et beaucoup étudié ; mais ce n'était pas chose facile d'entrer en relations avec lui. Il n'avait point le sombre abord du misanthrope, mais il fuyait toutes les réunions, s'écartait des chemins fréquentés et restait seul dans sa demeure, seul sur la crête du coteau, seul sur la lisière du bois.

" Il avait demandé l'autorisation de se construire une petite île inhabitée qu'on appelait l'île des Trois-Sœurs. Elle lui a été refusée, je ne sais pour quelle raison. Il s'établit alors sur l'île d'Iris, et nul domestique ne le servait. Il préparait lui-même ses repas, vrais repas d'anachorète si jamais il en fût ; un peu de farine bouillie et de l'eau, tel était son régime. Il était, d'ailleurs, d'une moralité extrême. Pas un regard de jeune

fille ne faisait scintiller ses yeux, pas un chant, pas une fête n'attirait son attention. Avait-il trouvé au fond de la coupe des joies de la vie une telle amertume qu'il ne voulait plus y porter ses lèvres ? Etait-il possédé par un regret qui lui rendait insipides les légers plaisirs du monde, ou par une passion qui fermait l'entrée de son cœur à tout penchant vulgaire ? C'est ce que l'on n'a pas su.

" Au mois de juin 1831, il sortit un matin pour aller se baigner dans la rivière, selon sa coutume, et le lendemain des pêcheurs ramenaient sur le rivage son corps inanimé qui avait été emporté par le courant, à quinze milles de distance. Des Anglais, qui en ce temps-là se trouvaient au Niagara, se réunirent pour lui rendre les derniers devoirs,, pour lui ouvrir une tombe sur le plateau qu'il aimait, en face de la cascade qu'il avait tant de fois contemplée. On apprit alors qu'il était Anglais, fils d'un honorable recteur de paroisse. Quant au secret qu'il gardait dans son âme, quant à la cause de sa profonde tristesse et de son isolement, personne n'a pu le dire.

" Pauvre James Abbott ! lorsqu'il mourut, il avait vingt-huit ans."

La page terminée, Jean regarda Christiane comme pour lui demander l'explication de sa fantaisie.

— Mon cousin, il doit vous plaire, ce James James Abbott, car vous lui ressemblez un peu ; c'était comme vous un blessé de la vie, et sa blessure devait être plus profonde que la vôtre, je n'en doute pas. Il me plaît aussi, et je voudrais... Comment vous dire cela ?

— Dites toujours.

— Je voudrais avoir une fleur cueillie sur sa tombe.

— Rien n'est plus facile, répondit Jean qui ne pouvait s'empêcher de sourire ; précisément, ce riche Américain, à qui j'ai vendu ma " Chasse au sanglier," possède une grande ferme sur les bords du lac Erié, non loin du Niagara. Je vais lui écrire, et certainement...

— Non, ce n'est point cela que je veux. Votre Américain pourrait nous tromper ou être trompé, je veux une fleur bien authentique, et pour cela...

— Pour cela, ma cousine ?

— Je n'ose plus vous le dire, vous allez me croire folle.

— Vous savez bien que non.

— C'est qu'en effet je le suis, peut-être un peu en cette occasion.

— Eh bien, je le serai aussi, pour vous ressembler une fois au moins.

— Alors... je me décide. Cette fleur... Voilà que j'hésite encore.

— Allons, allons, du courage ! Cette fleur...

— Comment ! Que je parte pour l'Amérique ?

— Certainement, vous aviez envie d'y être, disiez-vous tout à l'heure.

— En vérité, ma cousine, voilà une idée par trop originale, et elle doit en cacher une autre.

— Vous avez deviné. Elle en cache même deux autres. La première, c'est de vous faire étudier, et d'étudier moi-même, par contre-coup, les mœurs américaines. Cela ne peut vous nuire, marquis de Lizardière ! La seconde... Mais ici promettez-moi de me croire sur parole.

— Je vous crois toujours.

— La seconde, c'est que s'il y a pour vous un moyen de rebtrer en possession de cette Lizardiè-

re qui vous tient si justement au cœur, c'est d'aller me chercher cette fleur sur la tombe de James Abbott.

— Je vous avoue, ma cousine, que, malgré ma confiance en vous, je voudrais bien avoir le mot de l'énigme.

— Vous l'aurez à votre retour.

— C'est donc très sérieux ?

— Très sérieux, et la preuve, c'est que vous partirez demain matin.

— Demain ?

— Oui, après avoir donné à votre notaire des ordres pour acheter la Mairie. C'est une bonne affaire, et Léopold en sera tout à fait enchanté, comme il vous l'a expliqué dans son petit égoïsme de chasseur.

— Quant à cela, ma chère cousine, c'est entendu. Quant aux fleurs, vous les aurez, et je vous en apporterai moi-même tout un bouquet, dans six semaines au plus tard.

— Six semaines... c'est trop tôt, mon cousin. Je vous donne dix mois, au moins.

— Mais, en dix mois, on fait aujourd'hui le tour du monde, presque.

— Eh bien, faites-le. Mais je ne veux vous revoir qu'au mois de mai de l'année prochaine ; j'ai mes raisons pour cela.

— Encore une énigme !

— Oui.

— Et vous pensez que la Lizardière pourra...

— Je pense que voilà bien assez de questions. Je ne vous répondrai plus.

— Décidément, ma cousine, toutes les femmes sont méchantes aujourd'hui, même vous !

— Vous vous trompez, ami Jean : pas même Elle !

— De grâce, ma cousine Christiane, expliquez-moi...

— A votre retour du Niagara ; pas avant !

XVII

PENDANT QUE JEAN EST EN AMERIQUE

Il partit le lendemain comme il l'avait promis. Laissons-le prendre le chemin de fer jusqu'au Havre, le paquebot jusqu'à New-York, courir de New-York à Albany, d'Albany à Montréal, de Montréal au Niagara, et voyons ce qui se passe pendant son absence à Marcilly, sur les bords de la Maulne, qui n'a pas l'ambition d'emprunter les eaux d'un lac Erié pour en former un lac Ontario.

Mlle Raymonde fut, comme on pense, très fidèle au rendez-vous que lui avait donné la comtesse. Dès le lendemain elle lui rendait visite, rougit un peu quand on lui apprit le départ précipité de Jean, mais se trouva vite en confiance avec sa nouvelle amie.

Rien n'est plus intéressant à observer que deux femmes dont l'une a le secret de l'autre ; l'héroïne d'un roman est toujours un peu inquiète et troublée ; elle craint de rencontrer le blâme ou l'inattention, elle ne veut pas tout dire et vou-

drait que tout fût deviné ; il lui est doux d'être consolé, il lui est pénible d'être plainte, et son orgueil souffre encore quand son cœur commence à moins souffrir.

La confidente a le meilleur rôle. D'abord, elle est fière, en guérissant les blessures d'une autre, de se montrer invulnérable. Supériorité passagère du médecin sur le malade. Ensuite, elle n'est point fâchée de toucher le fond douloureux des sentiments qu'elle n'éprouve pas, mais qu'elle regrette peut-être de ne pas éprouver ; car on n'est pas seulement jalouse de celles qui sont aimées, on est jalouse de celles qui aiment.

Christiane n'était pas de ces confidentes à l'affection douteuse, et plus habiles à découvrir le mal qu'à le guérir. Une fois sa résolution prise et la ligne du devoir bien tracée devant elle, rien au monde ne l'en aurait fait dévier ni sortir ; généreuse, intelligente et ferme, elle avait pardessus tout ce génie de l'abnégation et du dévouement, que l'on devine dans une femme à ses longs regards mystérieux.

Christiane se prit d'une affection rapide pour Naymonde, parce que Vaymonde aimait Jean. bonheur. Pour une honnête femme, toute femme qui aime honnêtement est sacrée. Elle résolut donc, sans la heurter, sans la blesser, sans l'attrister jamais, sans l'humilier par des reproches maladroits, d'en faire, comme elle l'avait dit, " une perfection." La tâche n'était point difficile, mais elle pouvait être longue. C'est pour cela que Christiane avait envoyé Jean aux Etats-Unis, d'où elle espérait bien qu'il reviendrait modifié lui-même dans son caractère et ses idées. C'est pour cela qu'elle attira Raymonde auprès d'elle, la traitant comme la sœur aînée de sa fille.

Education charmante d'une femme par une autre femme, loyal enseignement donné à un cœur tendre par une âme loyale et un esprit éclairé ! Ce fut l'œuvre de la comtesse de Chazé pendant les mois qui suivirent le départ du jeune marquis de Lizardière.

Raymonde, élevée sous les yeux d'un père intelligent, mais n'ayant pas connu la douce influence d'une mère, habituée aux succès du monde comme à un hommage naturel, adulée pour sa fortune et sa beauté, indépendante et ingénument altière, avait, dans le caractère comme dans les idées, quelque chose d'indécis, d'irrégulier et de fantasque. C'était la sauvage de la civilisation comme Jean était le sauvage de la solitude.

Dans son intimité nouvelle avec la comtesse, Raymonde fut d'abord un peu dépaysée. Cette simplicité constante, cette ponctualité à remplir sans effort tous les devoirs de la vie, la surprirent comme les premières leçons d'une langue étrangère. C'est le comte de Chazé surtout qui l'étonna. D'après les romans et le théâtre, d'après cette gentilhommerie d'apparât qu'elle avait vu s'étaler dans quelques salons parisiens, elle s'était fait de l'aristocratie l'idée la plus fausse : elle se figurait qu'un gentilhomme est un être absolument entiché de sa noblesse, dédaignant tous ceux qui n'ont pas leur nom dans la salle des Croisades, fermant l'histoire à 1789, tenant en mépris " vassaux, vavassaux et vilains," un gentillâtre à la Béranger, enfin.

Elle trouva, dans le comte de Chazé, un gentilhomme chasseur, sans la moindre morgue, ne parlant presque jamais de ses aïeux, gai, bruyant, bon voisin ; maire à la poigne un peu rude, comme on l'a vu, mais cela parce qu'il avait été

colonel, et non parce qu'il est noble et comte.

Cette découverte ravit Mlle Raymonde, qui, au bout de quelques jours, n'avait pas de plus grande joie que d'entendre le comte entonner de sa plus belle voix sa fameuse chanson de chasse:

Vénus nous défend de boire,
Bacchus nous défend d'aimer...

Mme de Chazé, en riant, coupait la chanson à l'endroit périlleux, et Mlle Raymonde riait aussi.

De son côté, le comte avait pris tout à fait en gré la jeune fille. C'était sans doute un peu parce qu'elle était belle, et qu'à soixante ans, peut-être plus qu'à vingt ans, un charmant visage réjouit les yeux ; mais c'était surtout parce que cette nature singulière et franche lui plaisait. Il était très perspicace, du reste, M. de Chazé, avec son air de ne toucher à rien, et on était quelquefois surpris de la rapidité, comme de la sûreté de ses jugements.

C'est ainsi qu'un soir, Raymonde partie, le comte dit tout à coup à la comtesse :

— Alors, ma chère amie, vous avez l'idée de marier Jean à Mlle Désormes ?

— Comment, Léopold, vous avez deviné...

— Je devine toujours ce qu'il est bon que je sache.

— Eh bien ! que pensez-vous de mon projet, Léopold ?

— Je pense que tu as raison, Christiane, et je te reconnais là !

Ainsi autorisée dans son dessein par l'autorité compétente, Mme de Chazé s'attacha à le faire réussir. Elle voyait donc Raymonde chaque jour. Quand le temps était beau, toutes les trois

(car Madeleine ne manquait jamais de les suivre), s'en allaient de ferme en ferme, par les sentiers perdus dans les bois, visiter les malades et les pauvres. Raymonde était charitable, mais sa charité avait été jusque-là " officielle," pour ainsi dire : tous les ans elle envoyait une somme considérable au bureau de bienfaisance et au curé de sa paroisse, à Paris comme en Touraine.

Cela fait, et sa conscience tranquille, elle n'y songeait plus. Christiane entendait autrement la charité ; il ne suffit pas d'être aumonière, disait-elle, il faut être infirmière. Elle avait installé au château une pharmacie qu'elle utilisait avec intelligence pour les besoins de ses pauvres clientes ; sans être " doctoresse," elle avait acquis quelques notions suffisantes de médecine pratique dont elle fit part à Raymonde. Celle-ci, très adroite de ses mains, la surpassa bientôt dans cet humble et noble travail. Quand une fille de ferme, en faisant la récolte des noix ou des châtaignes, était tombée de l'arbre et s'était fracturé le bras ou la jambe, Raymonde n'avait pas sa pareille pour poser les éclisses et les assujettir par des bandages bien blancs et bien solides. Elle y mettait un certain amour-propre, qui n'a rien que de louable. Cela vaut mieux que de tourner la tête aux chambellans des empereurs et aux auditeurs au Conseil d'Etat.

Faire la charité n'est pas seulement apporter un bonheur à autrui, c'est se donner une joie à soi-même : quand nos trois infirmières étaient revenues, quelquefois sous la pluie et l'orage, d'une de ces courses lointaines, après avoir jeté leurs vêtements trempés et couverts de la boue tenace des mauvais chemins, comme elles s'asseyaient gaiement devant le repas du soir ! Que de commentaires et d'explications sur la maladie

de la vieille mère Martin et le rétablissement du père Guignard ! On en oubliait de lire le "Journal d'Indre-et-Loire."

Raymonde avait ses malades favoris. Par exemple, un gars de quinze ans, qui s'appelait Jean le Chalonnais, eut la chance de se casser un bras en luttant contre un taureau échappé. Raymonde le soigna si bien, avec une attention si persévérante et si douce, que, le jour de sa guérison constatée, mon gars, des larmes plein ses yeux, lui dit avec une naïveté touchante :

— Vrai, mademoiselle, je vous aime comme une cousine !

Raymonde ne se contenta pas d'avoir guéri Jean le Chalonnais. Comme il était intelligent et n'avait pas négligé l'école, elle le plaça au collège de Saumur, donna au père de quoi payer la pension. Jean fit de brillantes études, alla étudier le droit à Paris, débuta au barreau avec grand succès, et s'il n'est pas député aujourd'hui, cela nous étonne.

Mlle Désormes, grâce à Christiane, était bien loin maintenant et bien au-dessus de cette charité officielle, répétons le mot, qui lui semblait suffisante, comme à tant d'autres. Mais elle avait un défaut à peu près pareil et qu'il fallait guérir.

Sa religion était aussi une religion officielle. Certes, elle ne se refusait à aucun des devoirs imposés. A Paris, pour rien au monde elle n'eût manqué la messe d'une heure à la Madeleine ; quand un prédicateur célèbre attirait la foule à Notre-Dame, Raymonde avait sa place marquée derrière le banc-d'œuvre, et pour ces occasions solennelles Worth lui avait composé une toilette dont on parla dans le " Figaro."

Christiane entendait la religion d'une façon

toute différente, et, sans entreprendre de controverse avec sa jeune amie, elle résolut — c'était le cas ou jamais — de prêcher d'exemple.

A la messe du dimanche, où assistaient plusieurs familles des châteaux voisins, Raymonde, dès le premier jour, avait arboré la fameuse robe de Worth, un chef-d'œuvre. Christiane s'habilla, et habilla sa fille, d'une modeste robe de laine, qui n'avait rien de disgracieux, mais qui ne revenait pas à cinq francs le mètre, prix inconnu à l'illustre couturier parisien. — Raymonde, ou Worth, eut, paraît-il, beaucoup de succès devant les jeunes châtelains placés en face d'elle, de l'autre côté du chœur, et les regards trop curieux et peu édifiants de ses admirateurs l'embarrassèrent plus qu'ils ne la flattèrent. Son embarras ne fit qu'augmenter quand, au sortir de l'église, Christiane lui dit de son air naïf :

— Décidément, je suis fagotée avec cette robe-là, nous nous ferons plus belles dimanche prochain, Madeleine et moi.

Le dimanche suivant, Raymonde portait une robe de surah, que sa femme de chambre avait confectionnée dans la semaine.

La comtesse s'était aperçue que Raymonde avait un certain goût pour la médisance ; initiée, autant qu'il est permis à une jeune fille bien élevée, aux chroniques des salons, elle se montrait d'une sévérité bruyante pour les fautes des autres femmes, que ces fautes fussent prouvées ou non. Elle exerçait sa malice et son esprit sur ces sujets délicats avec une verve intarissable.

Un jour que Raymonde s'était livrée à un de ces accès de sévérité cruelle, la comtesse lui dit :

— A propos, ma chère enfant, j'ai un service à vous demander. Puisque votre père veut bien vous confier à moi, ayez la bonne grâce de m'ac-

compagner, jeudi prochain, à Tours, à la soirée que donne la femme du général de division. J'ai un acte héroïque et difficile à y accomplir, et vous me soutiendrez.

— Un acte héroïque, madame ? Dans le salon d'un général, c'est assez naturel.

— Oui, très héroïque, et vous le comprendrez peut-être mieux que personne.

— Vous m'intriguez beaucoup, mais beaucoup.

— Voici l'histoire. Vous avez entendu parler sans doute de Mme Louise Nystem, qui habite Tours.

— Je crois bien : Mme Nystem et le capitaine de hussards ! On ne parlait que de cela l'an dernier.

— C'était là, mon enfant, une épouvantable calomnie. J'en ai eu la preuve certaine depuis peu. Mais j'ai eu le tort de croire et de propager cette calomnie. Louise est mon amie d'enfance, et, par un de ces calculs involontaires ou non qui nous font craindre l'approche de ceux que l'on attaque, j'ai été d'autant plus sévère pour elle. J'ai quelque autorité dans le monde, et, voyant que je n'allais plus chez Mme Nystem, on ne l'a plus invitée nulle part. J'ai donc commis là une de ces lâchetés de femme qui ne valent pas mieux qu'une lâcheté d'homme. Il faut que je répare ma faute, il le faut absolument, si je veux vivre en paix avec ma conscience. S'accuser de ces fautes devant le prêtre, c'est bien, mais cela ne suffit point. Voici ce que je veux faire : j'écrirai à la femme du général que je lui présenterai une ancienne amie à moi, et à Louise que j'irai la prendre chez elle pour la conduire à ce bal, et là je dirai tout haut ce que je jugerai utile de dire.

— C'est, en effet, très héroïque, ce que vous voulez faire, madame, et je vous admire d'avance.

— Il n'y a rien là d'admirable ; il n'y a qu'une réparation que la religion bien comprise m'ordonne de faire. Du reste, je manque quelquefois d'indulgence pour les autres femmes, ma chère Raymonde ; le serpent de l'orgueil est là-dessous ; car, je l'oublie trop, nos fautes sont à nous seules, et nos mérites ne sont qu'à Dieu.

Christiane fit ce qu'elle avait annoncé. Elle alla au bal de Tours, suivie de Vaymonde ; et, tenant Mme Nystem par la main, sous le feu croisé des regards curieux, elle la présenta ainsi à la femme du général :

— Mme Nystem, une de mes amies les meilleures, pour laquelle j'ai autant d'affection que d'estime.

Tous les assistants s'inclinèrent, car Mme de Chazé avait dans toute la Touraine une réputation et une autorité inattaquables. Le général, voulant ne le céder en rien à cette bravoure féminine, offrit son bras pour le prochain quadrille à Mme Nystem, et la pauvre calomniée, rougissante encore mais la tête haute, entendit en passant au milieu des groupes le président du tribunal dire au préfet :

— Evidemment... évidemment... c'était inepte !

Depuis cette soirée, Christiane, avec un vif plaisir, remarqua que Raymonde mettait plus de douceur et de perspicacité indulgente dans ses jugements sur les autres femmes.

Elle avait encore un défaut, "cette belle blonde," comme l'appelait Christiane : elle lisait beaucoup, mais sans choix, au hasard, à tort et à travers, mêlant les livres d'histoire, les récits de voyages, les œuvres de critique, aux poésies

et aux romans du jour. Elle se composait ainsi une érudition assez étendue, mais confuse et incohérente.

C'est surtout le goût de Raymonde pour les romans qui alarmait Christiane.

Le roman est chose terrible. Nous ne parlons même pas de ces œuvres honteuses qui calomnient leur siècle et leur pays. Nous parlons de ces romans où, sous prétexte de nous conduire à une moralité finale, l'auteur nous fait passer par les chemins scabreux et les sentiers obscurs, où sous prétexte de condamner le mal on l'enseigne à ceux qui l'ignorent, et où certaines pensées, certaines phrases, certains mots, innocents en apparence, font monter au front du lecteur des rougeurs subites. Le vrai danger du roman, c'est qu'il est lu dans la solitude, dans le demi-jour propice aux mauvais rêves et aux tentations de l'esprit. Le théâtre n'offre pas, du moins, ce genre de péril ; l'auditeur, le spectateur est en pleine lumière ; il regarde, mais il est regardé ; il sent autour de lui la probité générale qui le surveille, et, sauf aux heures du vertige, il n'applaudit jamais le vice éclatant ou voilé. La preuve, c'est que nous voyons des romanciers, quand ils mettent leurs romans sur la scène, en retrancher ce que le spectateur ne supporterait pas, ce que pourtant le lecteur a dévoré.

Le remède, l'antidote à ces romans brûlés des fièvres secrètes, c'est de les lire à haute voix ; Christiane, sous prétexte que la faiblesse de ses yeux l'empêchait de le faire ellemême, pria Raymonde de lui lire les romans nouveaux qui arrivaient de Paris. Quelques-une de ces lectures n'allèrent pas loin. Brusquement Raymonde s'arrêtait, toute troublée et mécontente.

— Décidément, c'est impossible, disait-elle.

— Gous avez raison, Raymonde ; prenez un autre livre.

On était plus heureux alors, car Mme de Chazé choisissait. On en revenait aux mâles poètes, aux éducateurs d'âmes, aux écrivains respectueux de la pensée et de la dignité humaines ; on s'arrêtait, non de honte, mais d'admiration ; on faisait le commentaire des génies hauts et calmes ; et l'esprit de Raymonde se rassérénait en montant avec eux.

XVIII

ECHANGE DE FLEURS

Jean à Christiane.

"Niagara, 15 juin 1869.

" Ma chère cousine,

Voici la fleur que vous m'avez demandée : je l'ai cueillie ce matin même sur la tombe de James Abbott, votre héros mystérieux.

" Je n'ai pas bien compris pourquoi vous m'avez envoyé, comme cela en Amérique ; je comprends encore moins, plus j'y songe, en quoi ce voyage peut m'aider à reconquérir ma chère Lizardière — le dernier conquérant a des griffes trop tenaces, quoique blanches — mais je vous obéis comme toujours, et, comme toujours, je n'en suis point fâché.

" J'avais contre les Américains des préventions dont il faut rabattre. Certes, on ne trouve ici ni l'élégance, ni la vivacité d'esprit, ni les mœurs douces et polies de nos vieux peuples d'Europe, mais on sent que l'on est au milieu d'un grand peuple. Ce que j'en aime surtout, c'est précisément le défaut dont on l'accuse : l'indépendance du caractère poussée jusqu'à une sorte de sauvagerie ; probablement, j'ai en moi le germe très développé de ce défaut, et je vous avoue que si je n'étais un royaliste de la vieille France, je voudrais être un républicain de la

jeune Amérique. Les extrêmes se touchent, en politique comme en bien des choses. Je vous expliquerai tout cela quand nous nous reverrons, en vous lisant les ouvrages de Gustave de Beaumont et d'Alexis de Tocqueville sur l'Amérique.

" En attendant que je devienne républicain, j'ai de plus en plus la rancune féodale que vous savez contre l'opulente et nouvelle propriétaire des pauvres vieux murs qui m'ont vu naître. Plus j'y songe, moins je m'explique la tenacité de Mlle Désormes. Ou plutôt je me l'explique bien : évidemment, je lui ai déplu, et je ne comprends pas que j'aie pu me faire illusion un seul instant. Si elle m'a refusé ce qu'elle accorderait à tout autre en pareil cas, c'est qu'elle me déteste. Je ne lui en veux pas d'ailleurs : cette jolie mondaine dédaigne tout naturellement l'homme des bois que je suis et que je resterai. Ceci me servira de transition pour vous dire que je suis installé en pleine forêt canadienne, non loin du Niagara. J'ai retrouvé ici ce riche Américain, M. Jonathan Muller, vous savez, qui a payé à si haut prix ma " Chasse au sanglier." Il a fait construire une magnifique ferme, que l'on pourrait sans flatterie appeler château, et il me prie d'en décorer la salle à manger, le salon et la bibliothèque. Je lui ai donc promis une douzaine de fresques représentant les plus beaux points de vue du pays : la Chute américaine, le Fer à cheval, la Table de roc, l'île d'Iris avec la tombe de votre ami Abbott, l'île des Trois-Sœurs, et autres merveilles.

" Ce sera un travail de trois ou quatre mois, et, puisque je suis dans le grand pays du commerce, j'ajoute sans fausse honte que les républi-

cains d'Amérique payent les œuvres d'art avec une générosité toute royale.

" Ne croyez pas, ma chère cousine, que l'esprit mercantile m'ait envahi. Si plus que jamais je tiens à gagner beaucoup d'argent, voici pourquoi.

" J'ai donné, en partant, l'ordre à mon notaire d'acheter pour moi cette ferme de la Mairie, sur laquelle mon cousin tient à exercer ses formidables talents de chasseur. Sur l'emplacement de cette ferme je bâtirai une nouvelle Lizardière d'après les plans de l'ancienne que j'ai conservés. C'est celle-là qui sera la vraie et la bonne ; j'y ferai transporter les tombes de mes parents ; Mlle Raymonde ne me refusera pas, cette fois ; en douter serait calomnier son cœur. — De plus, j'achèterai tout ce que je trouverai à vendre dans les environs, la forêt du Château-la-Vallière, s'il est possible, et j'aurai ainsi rétabli et augmenté l'héritage de mes pères. Voilà le nouveau plan de ma vie, ma chère cousine ; ne le communiquez pas à Mlle Raymonde : elle serait capable d'acheter toutes les forêts de Touraine pour le faire manquer.

" Adieu, ma chère cousine, n'oublié pas l'exilé qui vous aime tous.

" JEAN DE LIZARDIERE.

" Chez M. Jonathan Muller, à Niagara."

A l'arrivée de cette lettre, Raymonde était là précisément ; d'un coup d'œil elle aperçut le timbre étranger et reconnut l'écriture de Jean qu'elle avait vue déjà chez le notaire, mais elle ne dit mot, se contentant de suivre, à la dérobée, l'im-

pression que faisait la lecture de la lettre sur le visage de son amie.

Cette impression ne fut pas mauvaise sans doute, Raymonde mit dans ses yeux une muette prière qui signifiait :

— Je voudrais bien lire, moi aussi !

Christiane, après un moment de réflexion, lui tendit la lettre, et la jeune fille se mit à lire, en rougissant et en souriant tour à tour. Quand elle eut fini :

— Comme il me connaît bien, n'est-ce pas ? Comme il me devine ! Est-ce que tous les hommes sont aussi perspicaces quand ils jugent les femmes ?

— Oui, tous, ma belle enfant, tous... ou à peu près !

Christiane et Raymonde ne parlèrent pas davantage de Jean, ce jour-là. Christiane, du reste, amenait rarement la conversation sur ce sujet, d'autant plus que Madeleine était là, presque toujours, et faisait, dès que sa mère parlait bas à Raymonde, sa question habituelle :

— Qu'est-ce que vous dites, maman ?

Le lendemain, Christiane répondit à Jean :

La Lizardière, 16 juin 1869.

« Je vous réponds, mon cher cousin, de la Lizardière, où je suis allée rendre visite à Mlle Désormes. Elle est sortie avec son père, et, en l'attendant, nous allons habiller, vous et moi.

« Vous voilà donc à demi citoyen de la libre Amérique, jeune aristocrate ! Vous travaillez donc pour les Yankees républicains, fils des Croisés ! Et tout cela, pour redevenir en France, haut et puissant seigneur de la Mairie, Lizar-

dière, Braye-sur-Maulne, Lublé, Saint-Laurent-du-Pont, et autres lieux ! C'est très bien, et je vous le dis fort sérieusement, de redorer ainsi le blason de vos pères. Moins sérieusement, j'ai quelque idée que vous trouverez là-bas un moyen plus sentimental que de peindre les chutes du Niagara pour M. Jonathan Muller : ce serait de nous ramener une jeune Américaine avec une robe de dollars. Je la vois d'ici : mince, longue ! une taille un peu plate, des cheveux rares et un peu rouges, de grands pieds, comme la reine Berthe, et des mains sanguines et puissantes ! Voilà mon idéal.

" J'entends Mlle Raymonde qui rentre et je ferme ma lettre en vous embrassant.

" CHRISTIANE DE CHAZE.

P. S. — Marcilly, même jour, 5 heures.

" Je rouvre ma lettre, et j'y glisse une fleur pour vous récompenser de la fleur de James Abbott. Je l'ai prise sur une tombe aussi, la tombe de votre mère. Chaque fois que je viens voir Mlle Désormes, je fais une visite à la chapelle, et j'y trouve toujours un bouquet ou une couronne de bruyères saubages. Raymonde l'y apporte elle-même tous les matins. J'ai pris aujourd'hui une de ces fleurs et je vous l'envoie.

" Je vous écrirai toutes les semaines, et j'en exige autant de vous.

" CH. DE C."

Un mois après, Christiane recevait la réponse suivante :

" Niagara, 17 juillet 1869.

" Ma chère cousine,

" Soyez bénie pour la bonne pensée que vous avez eue. Cette fleur, qui a traversé l'océan pour m'apporter le souvenir de ma mère, je l'ai couverte de baisers et de larmes. Je ne croyais pas pouvoir vous aimer davantage, et c'est ce qui est arrivé, cependant, depuis une heure.

" Quant à Mlle Raymonde, je serais ingrat si je ne la remerciais pas de ce qu'elle a fait pour la mémoire de la mère, après avoir été si peu clémente pour le fils.

" Vous me raillez agréablement avec ma longue, longue ! Américaine. Mais vous êtes injuste dans votre patriotisme ; toutes les ladies des Etats-Unis ne sont point laides, loin de là ; seulement, leurs " robes de dollars," comme vous dites, n'ont rien qui m'attire, au contraire. En fait de sentiment et de mariage, j'ai mon patriotisme moins exclusif, mais plus ferme que le vôtre ; si je me marie jamais, j'épouserai une Française noble et pauvre, afin que les dollars républicains fassent œuvre pie et aristocratique.

" A ce propos, je vous apprendrai que mon hôte, M. Jonathan Muller, a trouvé un singulier emploi de mes dollars. Tout l'argent que je gagne avec mes pinceaux — et j'en gagne beaucoup — il le place en mon nom dans une entreprise de fonderie d'armes, dont il est le principal actionnaire. C'est, paraît-il, une affaire excellente. Me voilà donc armurier, pour le moment ; mais c'est un métier où l'on ne forligne pas : il y a, dans les " Chansons de geste," un armurier nommé Calan, si j'ai bonne mémoire, et que Roland et Olivier devaient tenir en haute estime. Admettons que les Lizardière descendent de cet armu-

rier-là, — " tout droit," comme dit leur devise.

Ecrivez-moi souvent, ma chère cousine, et parlez souvent de moi en famille, avec mon rude et tendre cousin et la gracieuse Madeleine ; les Américains sont des inventeurs si ingénieux qu'ils fabriqueront un instrument spécial qui me permettra de vous entendre. Mais non, le cœur suffit.

" Je vous embrasse tous et je vous aime.

" JEAN DE LIZARDIERE."

Christiane ne montra point cette lettre à Vaymonde, craignant l'effet douloureux qu'une certaine phrase sur le mariage pourrait produire.

Les jours, les semaines, les mois passèrent ainsi, Mlle Désormes et Mme de Chazé ne cessant de se voir, de se mieux comprendre et de s'aimer davantage. Raymonde, avec la permission de son père, resta tout l'hiver à Marcilly ; cette vie simple et douce lui plaisait bien mieux à présent que le tourbillon parisien. Elle ne quittait Christiane que pour aller à la Lizardière renouveler les fleurs sur les tombes aimées. Les seuls incidents de cette existence, cloîtrée par les brouillards et les neiges, étaient les lettres de Jean qui arrivaient toujours à l'heure promise, les courses de charité aux fermes voisines, le retard du comte après une journée de chasse et les questions de Madeleine qui devenait la plus curieuse des petites filles.

La comtesse avait imaginé, cependant, pour Raymonde, une occupation plus active : elle avait installé, au Petit Château, devenu libre par l'absence de Jean, une sorte de classe où les jeunes filles du village se réunissaient sous la présidence de Raymonde, qui se plut très vite à

ce rôle d'institutrice. C'était une joie pour elle d'apprendre à son petit auditoire ce que la maîtresse d'école ordinaire n'avait point pour mission d'enseigner. Elle leur montrait les éléments du dessin, leur faisait des lectures morales, leur apprenait à lire elles-mêmes les grands écrivains, les grands poètes qui sont plus facilement compris qu'on ne le pense des petits et des humbles, et elle se sentait toute heureuse et toute fière de semer ainsi le bon grain dans des âmes simples et neuves.

Un dimanche du mois de mai, dans l'après-midi, Raymonde faisait " sa conférence," comme elle disait orgueilleusement ; elle finissait de lire et d'expliquer les stances de "Polyeucte" lorsque son ami Clodion, qui, d'ordinaire, dormait tranquillement à ses pieds, dressa les oreilles, jeta un aboiement inattendu et se précipita vers la porte qui s'ouvrit en même temps, et une voix formidable fit bondir en sursaut le jeune auditoire de Raymonde.

— Voici le citoyen américain !

C'était M. de Chazé qui annonçait Jean, comme un coup de canon annonce le commencement d'une bataille.

Jean parut en effet, en même temps que Christiane et Madeleine.

Raymonde, que ce retour surprenait ainsi que tout le monde, se leva, devint toute pâle, resta un moment interdite, mais, surmontant son émotion, elle alla vers Jean, et lui tendant la main avec un mouvement de cordialité et de franchise, puis, avec une sorte de tristesse :

— Je n'ai pas de bonheur, monsieur le marquis ; vous me trouvez encore à envahir vos domaines.

Jean se rapprocha d'elle, et, prenant un mé-

daillon qu'il portait attaché à la chaîne de sa montre, lui dit :

— Regardez, mademoiselle, et demandez-vous si je puis vous en vouloir encore.

Raymonde prit le médaillon et, sous le verre de cristal, elle vit une fleur de bruyère et elle sourit doucement. Cependant elle remarqua que si les paroles de Jean étaient courtoises, presque cordiales, sa physionomie et le son de sa voix avaient quelque chose de froid et de réservé.

Cette petite scène était restée inaperçue, du reste, au milieu du brouhaha des écolières qui s'empressèrent de quitter leurs bancs et de s'éparpiller en retournant au village.

— Maintenant, cria M. de Chazé, remontons au château, où le veau gras attend l'enfant prodigue.

On se mit en marche, et, comme les allées n'étaient pas assez larges, Jean resta près du comte et de la comtesse, tandis que Raymonde passait devant, tenant Madeleine par la main, et suivie de près par Clodion, qui, avouons-le, après avoir fêté le retour de son maître, semblait préférer la compagnie de sa nouvelle maîtresse ; les chiens même ont leurs jours d'infidélité.

Jean ne put s'empêcher de remarquer la simplicité du costume de Raymonde ; elle avait une robe blanche avec une ceinture bleue, un chapeau de paille d'Italie à larges bords, avec un ruban du même bleu, dont les plis flottants retombaient jusqu'à sa taille. C'était tout.

— Elle est mieux ainsi, pensa-t-il, qu'avec ses magnifiques robes parisiennes de l'an dernier.

Pendant le dîner, ce fut pour Jean une autre surprise. Raymonde parla très peu, mais avec une réserve, une modestie, une douceur, qu'il fal-

lait bien reconnaître : Jean retrouvait en elle les sentiments, les pensées, les tournures de phrases, l'esprit calme de la comtesse, et, en même temps, la vivacité de Madeleine ; elle leur ressemblait à toutes deux, à la première comme une sœur cadette, à la seconde comme une sœur aînée. Jean sentait cela, sans bien se le dire et sans bien se l'expliquer. Ce fut Madeleine qui, par son bavardage naïf, lui donna l'explication.

— Vous ne savez pas, mon cousin Jean ? Nous avons été bien contentes, cet hiver, maman et moi, parce que Mlle Raymonde ne nous a pas quittées, et elle me racontait des histoires, de belles histoires qu'elle apprenait dans des livres, et puis elle a soigné le bon vieux Pieyrard, qui était bien malade, et elle l'a guéri, et puis nous devons jouer la comédie avec elle, papa, maman et vous. On vous attendait, et nous nous amuserons bien, n'est-ce pas ?

—Comment, petite cousine, tu dois jouer la comédie ?

Oui, j'aurai un joli rôle même.

— Oui, Jean, interrompit la comtesse, je vous expliquerai cela tout à l'heure, au salon.

— Vous ne savez pas, mon cousin, poursuivit la fillette implacable, un jour qu'elles causaient tout bas, j'ai entendu Mlle Raymonde qui disait à maman : " Ah ! il me déteste, votre cousin Jean, il me déteste, j'en suis sûre ! " Maman lui a répondu que non, mais elle n'a pas voulu croire maman. Pourquoi donc est-ce que vous détestez Raymonde ? Ce n'est pas juste, et moi je ne veux pas !

Jean rougit jusqu'au blanc des yeux, et ne trouva rien à répondre ; le visage de Raymonde devint écarlate, et la situation eût été vite très

embarrassante sans l'intervention de M. de Chazé, qui s'écria tout à coup :

— Oh ! oh ! maître Jean, viens te regarder dans la glace du salon, tu ressembles à un homard ! N'est-ce pas Christiane, qu'il ressemble à un homard ? J'ai connu un adjudant-major à qui tu ressembles en ce moment. Allons ! viens te voir dans la glace.

Christiane profita de l'invitation pour lever aussitôt la séance, et l'on regagna le salon.

Raymonde et Madeleine servaient le café, selon l'habitude des jeunes filles, ce qui est le devoir et le charmant reste de l'esclavage des femmes. Pendant que Raymonde offrait à Jean le moka fumant dans la tasse de Sévres aux armes des Chazé, Madeleine, qui portait triomphalement le sucrier d'argent ciselé, saisit le bon moment pour faire un petit discours.

Oh ! mon cousin Jean, je ne veux plus parler du tout, mais du tout ! Imaginez que maman m'a grondée tout bas, en montant l'escalier.

— Et pourquoi cela, Madeleine ?

— Parce que j'ai été bavarde à la fin du dîner, paraît-il, et que j'ai dit une bêtise.

Jean et Raymonde ne purent s'empêcher de rire, mais Raymonde, prenant son air grave et attirant à elle la tête mutine de l'enfant :

— Mademoiselle Madeleine, il ne faut pas dire: " une bêtise," c'est un vilain mot ; il faut dire: " une sottise."

Le café pris, la comtesse appela Jean, ainsi que Madeleine et Raymonde, autour de la grande table, pendant que le comte, assis dans son vaste fauteuil, luttait avec courage, mais sans succès, comme d'habitude, contre les papillons noirs du sommeil.

Et Christiane commença ainsi :

— Voici donc, mon cousin Jean, pourquoi nous allons jouer la comédie. Nous avons promis aux jeunes filles du village, en récompense de leurs progrès, de leur donner une représentation cette année. C'est, du reste, une vieille habitude de la famille, et Léopold y tient attendu qu'il est un acteur très distingué. Ce sera une solennité. Tout le village d'abord, et puis tous nos voisins et nos parents du Maine, de la Touraine et de l'Anjou. Trois cents spectateurs au moins ; vous voyez que la chose est sérieuse. Le plus difficile était de trouver la pièce, une pièce morale, amusante, gaie, littéraire et même poétique, s'il est possible. C'est moi qui ai trouvé l'oiseau rare, et j'en suis fière.

— Est-ce d'Alfred de Musset ?

— Non, mais c'est un petit chef-d'œuvre tout de même.

— Et ce chef-d'œuvre se nomme ?

— " La Fée," par M. Octave Feuillet, l'auteur du " Roman d'un jeune homme pauvre," un autre chef-d'œuvre, que, mieux que personne, mon cher cousin, vous devez comprendre et apprécier.

Il y a cinq rôles dans " la Fée," un seul rôle de femme et quatre d'hommes. Léopold jouera le rôle de François, un vieux domestique moitié comique, moitié sérieux, il y sera excellent. Pour le rôle du vicomte Hector de Mauléon, nous ferons appel à notre cousin Gaëtan de Cambry, qui semble fait pour cela : le rôle d'Yvonnet, petit paysan breton un peu bavard, est destiné à Madeleine qui sera très jolie dans ce costume. Reste le rôle principal, le comte Henri de Comminges, pour lequel, mon cousin Jean, le suffrage universel vous désigne ; c'est un " beau ténébreux," comme on dit, et vous semblez fait pour représenter ces héros du désespoir.

— Mais, ma cousine, je n'ai jamais joué la comédie.

— Tant mieux ; vous n'avez pas pris de mauvaises habitudes.

— Mais je suis d'une timidité...

— Tant mieux : c'est dans l'esprit même de votre rôle. D'ailleurs, on ne vous consulte pas. " Je parle, obéissez ! "

— Alors, je m'incline. Et vous dites, ma cousine, qu'il n'y a qu'un rôle de femme ?

— Oui, un seul, mais il est charmant. Imaginez une vieille qui n'est pas vieille, une jeune fille avec de beaux cheveux blancs d'abord, et une toilette noire très soignée, puis avec d'admirables cheveux blonds et un diadème de fleurs sauvages, une robe blanche et une baguette de fée. Elle se nomme, quand elle est vieille, au commencement, Aurore de Kerdic, et à la fin, quand elle est jeune, Jeanne d'Athol. J'aime passionnément ce rôle-là, mon cousin.

— Alors, vous le jouerez à merveille, ma cousine.

— Mais non, ce ne sera pas moi, et cela pour plusieurs raisons : la première, c'est que je ne suis pas assez jeune pour jouer la fin ; la seconde c'est que je ne suis pas encore assez vieille pour jouer le commencement ; j'ai ma coquetterie, mon cousin, et je ne veux pas faire dire que je ne ressemble pas assez à Jeanne d'Athol et que je ressemble presque à Aurore de Kerdic. De plus, Jeanne d'Athol doit être blonde, et je suis brune.

— Ah ! Jeanne d'Athol est blonde, ma cousine ?

— Eh ! oui, mon cousin, puisqu'elle est bretonne et druidesse de la forêt de Brocelande,

— Alors, ma cousine, vous avez cherché une actrice blonde ?

— Non, je ne l'ai pas cherchée, puisque je l'avais tout près de moi. C'est Mlle Raymonde, naturellement.

— Ah ! c'est Mlle Raymonde...

— Eh ! oui, mon gars, cria M. de Chazé en se réveillant, c'est Mlle Raymonde ! Qu'est-ce que tu as à dire là contre ? Est-ce que tu ne la trouves pas assez blonde, par hasard ?

— Mais si, mon cousin, mais si !

— Alors, va te promener, et emporte ton rôle pour l'étudier avant de t'endormir.

Christiane offrit la brochure à Jean, et, comme dix heures allaient sonner, on se sépara. Raymonde partageait la chambre de Madeleine, située de l'autre côté du grand salon, qu'il fallait traverser. Elle passa donc la première, tenant à la main le flambeau où brûlait une fine bougie rose, et ouvrit la porte du grand salon.

— Viens voir, mon gars, dit le comte, si tes peintures n'ont pas souffert.

Jean entra dans le salon, ainsi que Christiane et son mari, s'assura du bon état de ses tableaux, et, en promenant ses yeux tout autour, aperçut une grande niche à côté de la porte de Madeleine et de Raymonde.

— Qu'est-ce que cette niche ? dit-il.

— Va voir, mon gars, va voir ! répondit le comte d'un ton un peu goguenard.

Jean s'approcha de la niche et aperçu la grosse tête de Clodion le chevelu qui le regardait avec une sorte d'inquiétude et d'indécision.

— Pardon, monsieur le marquis ; en votre absence, j'ai gardé Clodion, ou plutôt c'est Clodion qui m'a gardée, mais je vais vous le rendre,

et vous allez voir qu'il n'a pas oublié l'anglais : — Clodion, " follow the young master V1).

Mais Clodion ne bougea pas ; il se contenta de regarder en soupirant du côté de la chambre de Raymonde.

— Vous voyez, mademoiselle, que Clodion ne veut plus de moi ; eh bien, gardez-le, je vous le donne.

— Et j'accepte, monsieur le marquis, mais je vous le prêterai quelquefois. Clodion, " keep the young mistress (1).

Clodion la regarda de son grand œil intelligent, et allongea la tête sur le rebord de la niche. Raymonde et Madeleine entrèrent dans leur chambre, après un dernier salut ou un dernier baiser distribué aux amis et parents, et Jean, prenant congé aussi du comte et de la comtesse, descendit tout rêveur l'avenue qui le conduisit au Petit-Château.

— Allons, pensait-il, voilà qu'elle me prend mon chien comme elle m'a pris ma maison. Elle finira par me prendre l'amitié de mon cousin et de mes cousines : il semble maintenant qu'elle soit de la famille plus que moi ! C'est vraiment singulier tout cela. Elle s'est aperçue de mon antipathie pour elle, d'après ce qu'a dit Madeleine... Après tout, je n'en suis point fâché, elle serait trop superbe et triomphante si personne ne lui résistait ! Cependant, j'ai bien fait de lui dire que je ne lui en voulais plus, et de le lui prouver en lui montrant cette fleur de bruyère dans ce médaillon, car je ne veux être injuste pour personne.

---

(1) Clodion, suivez le jeune maître.

(1) Clodion, gardez la jeune maîtresse.

Jean trouva devant le Petit-Château son vieux domestique Pieyrard qui l'attendait.

— Eh bien, mon bon Pieyrard, tu as donc été malade en mon absence ?

— Oui bien, monsieur le marquis, et très malade ! mais je me porte mieux que jamais, grâce à Mlle Raymonde.

— On m'a dit, en effet, qu'elle t'avait bien soigné.

— Comme une sœur de charité, monsieur le marquis ! Vrai comme je suis un vieux soldat, c'est un ange du bon Dieu !

— Décidément, murmura Jean, c'est une épidémie d'admiration.

Et il entra dans sa chambre, où il commença la lecture de " la Fée. "

XIX

UNE COMEDIE DE M. OCTAVE FEUILLET

Deux jours après, les répétitions de la " Fée " commencèrent.

Rien de plus intéressant, dans la vie mondaine, que les répétitions d'une pièce de théâtre par une compagnie d'amateurs. Au bout d'un peu de temps, ces acteurs improvisés sont saisis par le " démon de la scène," selon l'expression consacrée et qui est d'une justesse terrible ; ils prennent bientôt les passions, les petites jalousies, les calculs habiles, l'amour-propre ingénieux, et jusqu'au langage technique des acteurs véritables. J'ai entendu, un jour, une femme du monde dire à une de ses amies intimes qui répétait une scène avec elle : " Ne vous regardez pas ainsi dans la glace, ma chère, vous attirez l'attention du public et " vous me coupez mon effet ! "

Les acteurs du théâtre de Marcilly n'avaient pas des inquiétudes aussi féroces ; ils péchèrent même par l'excès contraire, car l'émulation leur manquait. Heureusement, l'excitant indispensable leur vint du côté où ils ne l'attendaient pas. On avait choisi, pour remplir le rôle important du souffleur, une sœur de M. Désormes, Mme de Barrois, veuve d'un général de division. Mme de Barrois avait soixante ans, l'œil vif et intelligent, une bonhomie railleuse et un franc parler qui ne ménageait personne.

Comme elle était affligée d'un embonpoint re-

marquable, on avait installé pour elle, devant le théâtre élevé dans la grande salle, un immense fauteuil où elle s'établissait au premier appel de la cloche des répétitions. Elle dépliait la brochure, mettait ses larges lunettes et remplissait imperturbablement son office de souffleur, et, la répétition achevée, elle se levait solennellement en disant d'un ton qui ne souffrait pas de réplique :

— Vous êtes tous également mauvais !

C'était sa manière d'inciter et d'encourager le talent.

La manière a du bon, comme on va voir. Peu à peu nos apprentis comédiens s'efforcèrent de désarmer une sévérité peut-être excessive, si bien qu'à la quatrième répétition Mme de Barrois laissa tomber cet arrêt flatteur :

— Madeleine est moins mauvaise que les autres !

A la cinquième elle ajouta :

— Monsieur de Chazé se forme !

— En attendant que je me déforme ? riposta le comte, de sa voix la plus tonnante et un peu narquoise, en courbant sa haute taille non sans complaisance.

Le lendemain, Mme de Barrois prononça ce nouveau verdict :

— M. de Cambry sera parfait dans le rôle du vicomte de Mauléon : seulement il est froid comme glace. Quant à toi, ma belle Raymonde, je dois être juste : tu dis bien, mais tu ne sais ni marcher, ni t'asseoir, ni te lever. Quant à vous, monsieur de Lizardière, je ne vous adresserai aucune critique : il n'y a rien à faire de vous.

Jean, quoique habitué comme les autres aux critiques par trop franches de Mme de Barrois,

rougit de dépit. Il avait une raison particulière d'être blessé, c'est que Mme de Barrois, avant cette condamnation brutale contre lui, avait prononcé un demi-acquittement en faveur de M. de Cambry. Or, M. de Cambry agaçait Jean, et volontairement peut-être.

Le vicomte Gaëtan de Cambry, que nous avons déjà présenté au lecteur, avait, comme toujours, l'attitude la plus correcte et la plus distinguée ; pas un mot ne lui échappait qui ne fût d'une politesse et d'une réserve absolues ; mais dans son attitude auprès des femmes se trouvait quelque chose de mystérieux en lui, et son respect même semblait dire : Je ne veux pas essayer !

Jean connaissait la célébrité que son cousin s'était faite dans ce genre de demi-succès mondains ; comme on l'a vu par une de ses lettres à Christiane, Jean, un jour, à Paris, s'était donné le plaisir de prendre son cousin pour modèle en causant avec Vaymonde. Mais maintenent, il trouvait peu convenable que Gaëtan, en personne, prît la même attitude.

M. de Cambry, en effet, dans la jolie scène où son rôle consiste à s'incliner devant l'héroïne de la pièce, sans mot dire, mais avec les marques du plus profond respect, M. de Cambry mêlait à ce respect une sorte d'admiration qui semblait s'adresser autant à la personne physique qu'à la personne morale. C'est cela qui agaçait Jean, non point parce qu'il s'agissait de Raymonde, car son impression eût été la même à propos de Christiane ou de toute autre femme, mais parce qu'un homme n'aime pas à sentir autour des femmes qu'il respecte un autre homme sans cesse en quête et en éveil.

De plus, Gaëtan de Cambry était taquin, spiri-

tuellement et sournoisement taquin. Il se mit à taquiner Jean de cette façon.

Par exemple, " la Fée " a une scène particulièrement poétique, celle où Aurore de Kerdic chante une sorte de cantilène devant Henri de Comminges endormi ; Aaymonde venait de Comminges endormi ; Raymonde veanit de

Dans la brume du soir
Qui dort sous le vieux chêne
C'est Roger Beaumanoir,
Le jeune capitaine.....
Tandis qu'au fond des bois
Courent ses chiens danois,

Il effeuille en rêvant,
Dans la verte fontaine,
Il effeuille en rêvant,
Des fleurs de marjolaine...
Tandis qu'au fond des bois
Courent ses chiens danois.

Raymonde s'arrêta là.

— Il y a un troisième couplet, fit observer M. de Sambry en prenant la brochure, et le voici :

O mon jeune amoureux !
Des fleurs que ta main sème,
Dit la fée aux yeux bleus,
Je tresse un diadème.....
Tandis qu'au fond des bois
Courent tes chiens danois.

Christiane, qui assistait à la répétition, se hâta de prendre la parole :

— C'est moi qui ai conseillé de retrancher ce couplet, parce que c'est assez de deux au théâtre pour produire l'effet nécessaire.

— La raison est excellente, et je m'incline.

Mais M. de Cambry, tout en s'inclinant, regardait Jean et caressait sa fine moustache d'un air qui voulait dire :

— On aurait maintenu le couplet pour moi !

Autre exemple du système de taquinerie employé par Gaëtan : à la fin de la pièce, Aurore de Kerdic reparaît en costume de fée ; ce n'est plus la vieille magicienne de Brocelyande, ce n'est plus Aurore de Kerdic, c'est Jeanne d'Athol, la fiancée que Mme de Comminges a choisie dans son cœur pour la donner à son fils et la sauver. Jeanne, avec la complicité de son frère, a pris ce déguisement pour tendre cet heureux piège au jeune insensé qui cherchait la mort, et quand elle apparaît ainsi, resplendissante de grâce et de beauté, Henri tombe à ses pieds pour demander et obtenir son pardon. Jean se contentait de toucher du bout du doigt la main de Raymonde. Gaëtan crut devoir lancer cette observation perfide :

— L'auteur, dans la brochure, indique ici un jeu de scène : " Henri pose son front, comme pour cacher son émotion sur la main de la jeune fille." Pourquoi supprimer ce jeu de scène indispensable ?

— J'ai pensé, interrompit Christiane, que ce jeu de scène était inutile pour les répétitions ; le jour de la représentation publique, on le rétablira.

Gaëtan s'inclina de nouveau, mais son regard, cette fois encore, semblait dire à Jean :

— Ce n'est pas moi qui attendrais jusqu'à la première représentation ! Ah ! mais non !

Jean se sentait donc très agacé à la suite de cette répétition, quand il descendit dans le parc avec Raymonde et Christiane.

— Décidément, leur dit-il en marchant, Mme de Barrois a raison, je ne serai jamais qu'un mauvais acteur, et j'ai envie de renoncer à mon rôle.

— N'en faites rien, s'écria Christiane, tâchez plutôt de bien le comprendre ; tenez, si vous le voulez, Raymonde et moi, nous allons vous le faire répéter, mais à part, ici, à nous trois, loin des petits yeux moqueurs. Essayons, mon ami ; Raymonde qui doit être pénétrée de l'esprit des deux rôles, va étudier le vôtre en vous le lisant.

Raymonde se fit prier un peu, par un sentiment de modestie, légèrement feinte peut-être, mais elle prit le livre.

" La Fée," comme toutes les œuvres de M. Octave Feuillet, est écrite d'un style particulier: sans que les sentiments y éclatent en phrases ardentes, il y court ce qu'on pourrait appeler " la vibration passionnée " ; les mots sont délicats et fins, mais la pensée n'en est que plus tumultueuse, sous cette surface élégante. Il y a des tubéreuses, dont le parfum monte lentement à la tête et au cœur dans ce jardin de roses et de violettes.

Raymonde avait à lire ce passage, dans le rôle de Jean :

" Aussi bien cet étrange aveu brûle mes lèvres... Qui que vous soyez, Mademoiselle, et il y a des instants où ma tête s'égare à sonder ce mystère..., qui que vous soyez, je n'ose dire que je vous aime ;... c'est un mot que j'ai trop profané ;... mais jamais femme ne m'inspira rien qui approche du respect profond et passionné dont votre présence, dont votre langage, dont votre regard me pénètrent ! Je ne vous aime pas... je suis près de vous adorer... Oui, pour cette seule soirée de simplicité, de calme, de vérité que je vous ai due, pour ce doux attendrissement dont vous avez rafraîchi mes yeux..., je voudrais vous dévouer toute mon âme retrouvée... je voudrais...

si ce n'était pas de l'égoïsme encore..., enchaîner à jamais ma vie à vos côtés... non..., à vos pieds ! ”

La jeune fille hésita plus d'une fois en lisant cette tirade ; elle s'arrêta souvent, plus souvent que ne l'exigent les temps d'arrêt indiqués par l'auteur.

— Ce n'est pas cela, dit-elle.

— Non, ajouta Christiane ; vous allez trop lentement. Je veux essayer à mon tour.

Et Christiane se mit à lire la page de cette voix chaude et doucement émue qu'elle avait.

— A votre tour, maintenant, monsieur de Comminges !

Jean récita la tirade difficile, mais cette fois il était visiblement en progrès ; il eut même une manière de prononcer ces mots : Je n'ose “ dire que je vous aime,” que ni Raymonde ni Christiane n'avaient trouvée.

La leçon continua ainsi et recommença les jours suivants.

C'est charmant, ce mode d'enseignement mutuel. Les femmes comprennent mieux que nous les écrivains, parce qu'elles ont le secret et comme la clé de ces âmes voilées et tendres. Si vous voulez aussi bien qu'elles comprendre le poète, regardez-les.

Très peu de jours après, Jean récitait et jouait son rôle à merveille.

Il eut même le plaisir d'entendre Mme de Barrois s'écrier après la dernière représentation :

— Voilà une surprise ! C'est M. de Lizardière qui est le moins mauvais.

Le jour de la représentation solennelle arriva. On en parlera longtemps dans tous les châteaux, du Mans à Tours et de Tours à Angers. Les parents et les amis intimes du comte et de la com-

tesse de Chazé avaient tenu à concourir au succès de cette belle soirée ; on avait résolu d'illuminer le château, le parc et les avenues ; M. Désormes avait apporté de Paris toute une cargaison de lanternes vénitiennes, de transparents, de feux de Bengale et tout l'attirail d'un feu d'artifice. Dès la nuit tombante, on s'était mis à l'œuvre, et, à neuf heures, l'immense château tout entier flamboyait ; des guirlandes de lanternes et de verres de toutes couleurs dessinaient le donjon, les ailes massives, le dôme de la chapelle, et lançaient des jets de lumière sur les massifs d'arbres et les larges pelouses du parc. De loin les invités, qui accouraient en descendant et remontant les collines, admiraient cet incendie féérique de tout le paysage.

Ils étaient nombreux ces invités, et la salle de spectacle, quoique vaste, avait peine à les contenir ; mais chacun y mit de la bonne volonté ; les braves villageois s'entassèrent au fond, debout pour mieux voir, et les belles châtelaines de Tours, du Mans, de Noyant, de Saumur, de Rillé, du Lude, purent étaler à l'aise leurs toilettes merveilleuses, ce qui les disposa sans doute à l'indulgence pour les acteurs. Indulgence problématique et incertaine, car c'est au théâtre surtout qu'il est juste de dire : O mes amis, il n'y a pas d'amis ! De même que des acteurs de société se changent bientôt en acteurs véritables, de même un public d'invités devient très vite un véritable public ; il n'y a pas d'indulgence ni de politesse qui tienne ; on n'applaudit que ce qui plaît, et il s'établit entre les acteurs et le public le plus bienveillant une lutte nerveuse, celle qui donne du reste aux premières représentations un intérêt si palpitant et quelquefois si terrible.

Les comédiens de " la Fée " n'échappèrent pas

à ces émotions, mais la bonne chance tourna bientôt de leur côté. Le premier applaudissement fut pour M. de Chazé dont le rôle ouvre la pièce ; il gagna tout de suite son auditoire par la rondeur et la franchise de son jeu ; on aimait cette nature puissante et simple. M. de Cambry, rien qu'à paraître, eut pour lui toutes les femmes séduites par son élégance irréprochable. Madeleine en son costume breton, fut applaudie à tout rompre par le double public du village et des châteaux. Jean et Raymonde n'emportèrent pas si facilement la victoire ; c'est contre eux que l'opposition, invisible et muette, mais réelle, réunit ses forces. Raymonde était trop belle et trop riche pour n'avoir pas quelques petites ennemies ici ou là ; on se répétait donc tout bas le mot que la vieille et imposante duchesse de Sablé avait prononcé en arrivant :

— Mlle Désormes a donc la bonté de jouer la comédie pour nous ; c'est très aimable, mais un peu hardi : il ne faut pas qu'une jeune fille donne sa mesure !

Jean, de son côté, avait des adversaires secrets, ceux de ses amis et de ses voisins que sa réputation subite et sa rapide fortune offusquaient un peu.

Raymonde et Jean comprirent d'instinct que leur public se défendait, mais c'étaient deux natures d'artiste, et l'ivresse de la lutte les saisit. Raymonde, dans la grande scène du repas, fut charmante ; on sentit bien vite la modestie de la jeune fille dans le jeu spirituel et piquant de l'actrice ; on l'applaudit alors sans réserve, et la duchesse de Sablé ne put s'empêcher de dire à haute voix : Elle est ravissante !

Ravissante, c'était le mot, si bien que Jean oublia le public qui le regardait et l'écoutait,

pour ne regarder qu'elle ; il se laissa emporter par la situation ; la fameuse tirade qu'il disait si mal à la première répétition, il la lança cette fois avec une émotion, une passion concentrée qui étonnèrent et enlevèrent les récalcitrants. Au dénouement, comme l'auteur l'indique, il posa son front brûlant sur la main de la jeune fille. Quand il releva la tête, au milieu des applaudissements enthousiastes, son regard rencontra celui de Raymonde, et il sentit tout son sang qui lui refluait au cœur... le double éclair avait jailli, le rayon mystérieux qui, dans ce monde, ne passe qu'une fois d'une âme à une autre âme!

Comme disent les comptes rendus du théâtre, ce fut donc un succès d'auteur et d'acteurs. Mais si l'auteur de la pièce applaudie était M. Octave Feuillet, l'auteur de la soirée, de la pièce ignorée de ce public, c'était Christiane. Placée sur le premier rang, et attentive à tout, elle seule avait saisi, comme au vol, ce rapide échange de regards entre Jean et Raymonde, et lorsque tous deux en descendant de la scène, s'approchèrent pour lui demander :

— Franchement, êtes-vous contente de nous ?

Ce fut avec son meilleur et son plus profond sourire que Christiane leur répondit :

— Oui, mes enfants, je suis contente.

Cependant, les invités se dispersèrent dans les salons, sur le perron et la terrasse du château, pour admirer le feu d'artifice, puis, l'on dansa et l'on servit un souper qui dura jusqu'au matin, M. de Chazé réunit tous les amateurs et chasseurs sur le perron, les piqueurs embouchèrent les trompes et les cors, et à deux kilomètres de là, sur les collines d'en face, on entendit la voix du comte qui entonnait son air favori :

Vénus nous défend de boire,
Bacchus nous défend d'aimer...

Après, on se dit adieu au moment où le soleil se levait sur les coteaux embrumés, et le château, comme le village de Marcilly, rentrèrent dans le silence.

Sur la prière de Christiane, M. Désormes avait consenti à lui laisser Raymonde, qui devait être fatiguée de son triomphe ; mais il fut convenu qu'on lui ramènerait sa fille aux Bruyères, et à cette occasion il invita tous les acteurs de " la Fée," à venir passer la journée chez lui, ce qui fut accepté naturellement.

Quand il ne resta plus au château que ses hôtes habituels, M. de Chazé, fatigué lui-même malgré son énergie physique, leur donna ce conseil paternel :

— Mes bons amis, allons dormir jusqu'au déjeuner !

Jean, avant de descendre dans son petit pavillon, se mit à errer de salle en salle dans le grand château, comme ces généraux qui, après la victoire, se plaisent à visiter le champ de bataille ; il s'en allait ainsi, rêvant, d'une pièce à l'autre, et il monta au second étage où est la chapelle. La porte en était entr'ouverte ; il entra doucement, mais s'arrêta sur le seuil : c'est qu'il avait aperçu Raymonde, ayant encore son costume de fée, agenouillée et le front incliné sur le prie-Dieu des grand'mères, devant le petit autel. Jean, lentement, sans mot dire, retenant son souffle pour ne pas la troubler dans sa prière, plia le genoux en regardant tour à tour la Vierge céleste peinte sur l'autel et la jeune fille parlant dans l'ombre à la consolatrice de ceux qui aiment comme de ceux qui souffrent : puis il se

retira, dans le même silence, en amortissant le bruit de ses pas sur les dalles.

Raymonde l'avait-elle aperçu ? l'avait-elle entendu ? On ne sait pas.

XX

MONOLOGUES D'AMOUR ET DISCOURS POLITIQUE

On pourrait diviser les amoureux en deux classes : les expansifs et les concentrés ; les expansifs qui ne peuvent rien cacher et rien garder, qui prendraient l'univers pour confident et pour complice, et portent haut leur sentiment comme un tambour-major son panache ; les concentrés, qui ont l'austère pudeur de leurs pensées et de leurs rêves, et ne voudraient pas les confier même à l'ami le plus tendre.

Jean de Lizardière était de la race des concentrés. Christiane, avec sa finesse de femme et sa tendresse de parente, eut beau le mettre sur le chemin des confidences, le jeune homme reculait avec une sorte d'effroi devant l'aveu d'un amour qu'il ne s'avouait pas à lui-même. Mais il avait au front cette pâleur et ce trouble anxieux auxquels l'œil d'une femme ne se trompe pas, et Christiane se disait :

— Certainement, il aime Raymonde comme elle mérite d'être aimée, mais il se défend et se défendra longtemps encore peut-être.

Jean se défendait, comme Christiane le supposait avec raison ; il se défendait d'autant mieux qu'étranger jusque-là aux orages des passions, il ignorait à quels signes on peut reconnaître que l'on aime, et il cherchait de bonne foi si ce trouble de son cœur était bien de l'amour.

" Est-ce que j'aime ? se disait-il. Et pourquoi

l'aimerais-je ? N'ai-je pas, au contraire, cent raisons de ne pas l'aimer ? Est-ce que l'on peut aimer une femme qui ne vous aime pas... ? Pourquoi m'aimerait-elle ? qu'ai-je fait pour lui plaire ? N'ai-je pas été cruel et presque brutal envers elle, autrefois ? Comme elle est changée depuis lors ! Quand je me rappelle l'air hautain qu'elle avait la première fois que je l'ai vue à la Lizardière ! C'est Christiane, qui a fait ce miracle... O ma bonne et aimée Christiane, chère cousine, ou plutôt chère sœur, vous avez fait cela pour moi, je le devine bien... mais ce que vous n'avez pas pu faire sans doute, c'est que Raymonde m'aimât... Non, elle ne m'aime pas, mais je sens bien qu'elle ne me déteste plus... Ce n'est pas assez de ne plus détester les gens, pour les épouser... M'épouser !... Elle ! non, non... je ne le voudrais pas... jamais... Elle est trop riche ! Elle a plus de millions que je n'ai de fois cent mille francs... cinq millions au moins, à ce qu'on affirme !...

" On dirait qu'elle achète mon nom, comme elle a d'abord acheté mon château et mon domaine... Il y a un proverbe et des mots particuliers pour qualifier ces sortes d'alliances... Monsieur le marquis " fume ses terre ! " C'est le mot consacré.

" Et elle-même... si elle allait croire à un vil calcul de ma part !... Ce serait pour en mourir de honte ! "

Jean se disait tout cela, mais il n'allait pas, il n'osait pas aller jusqu'au fond de sa pensée ; dans le fond de son âme, l'orgueil de caste enraciné luttait contre l'amour naissant. O mystérieuse lâcheté de nos cœurs et des tendresses humaines, où nos vanités puériles se glissent encore !

" Je serais le premier marquis de Lizardière qui eût épousé une bourgeoise... Cela me serait parfaitement égal à moi, mais elle en souffrirait; il se trouverait bien quelque bonne amie stupide pour le lui faire remarquer de temps à autre. Querelle des blasons et des millions, dont Gaymonde serait la victime !

" Les Américains sont heureux d'ignorer ces préjugés... mais nous sommes en France ! Cependant, il ne faut rien exagérer... Ces préjugés ont bien perdu de leur force : le vrai titre d'un homme éminent ou illustre, c'est le nom qu'il s'est fait. M. Désormes est un homme supérieur ; il serait bientôt baron ou comte, s'il y tenait beaucoup... Baron de l'Empire, ferait Mme de Lublé avec cette moue dédaigneuse qu'on lui connaît... Après tout, que m'importent Mme de Lublé et les autres ? Si Raymonde m'aimait... Mais c'est impossible ! Elle était bien belle dans sa robe de fée... Comme sa voix est devenue douce dans ces derniers temps ! C'est une vraie musique que cette voix d'or... Et comme son regard est devenu bon ! Et comme elle a de l'esprit et du jugement, avec un naturel exquis !... Est-ce bien vrai que je l'aime ? Est-ce que c'est cela, aimer ? Oui, sans doute, puisque je n'aime pas Raymonde de la même manière que j'aime Christiane et Madeleine... Quand je pense que je n'aimais pas des cheveux blonds avec des yeux noirs ! J'étais absurde. Décidément, elle est trop riche, et moi... Il y a des moments où je donnerais mon marquisat et tous les marquisats du pour qu'elle n'eût pas ses millions ! "

Jean passait ainsi ses journées dans ce flux et reflux d'idées, de sentiments, d'impressions, de craintes, d'espérances, de désirs contradictoires. Il était donc malheureux, mécontent de lui, in-

certain, presque irrité, d'autant plus que Raymonde avait quitté Marcilly pour se rendre aux Bruyères et préparé la petite fête dont M. Désormes avait parlé.

Au jour dit, M. et Mme Chazé, avec Madeleine et Jean, se rendirent à l'invitation de l'opulent sénateur. Jean s'attendait, et il n'était pas le seul, à une réception magnifique ; Christiane elle-même craignait que M. Désormes n'eût saisi cette occasion pour faire quelque étalage de son immense fortune. Cette crainte fut vite dissipée.

Après le déjeuner, qui fut très simple, M. Désormes conduisit ses hôtes à la ferme-modèle, à la colonie agricole et pénitentiaire placée sous la surveillance immédiate de son fils Raoul. La colonie des Bruyères était constituée d'après le même plan et la même pensée que les colonies de Mettray et de la Briche près de Rillé : l'extinction du vice par le travail. Une discipline, qui n'a rien de sévère, mais qui est exactement observée, règle toutes les heures des colons ; au lieu de la solitude abrutissante et inhumaine de la prison, on impose aux jeunes condamnés le labeur en commun, le labeur fortifiant et moral de la terre ; ces enfants, ces adolescents, dont une législation aveugle ferait des prisonniers, une répression intelligente et paternelle en fait des ouvriers, des artisans, des laboureurs ; les ateliers largement ouverts au vent âpre et sain, les granges où l'on entasse les foins odorants, les étables où le jeune colon rentre en poussant devant lui les petites vaches bretonnes, l'église ornée des fleurs de la campagne, le dortoir où l'on voit suspendu au mur le portrait d'un colon de la Briche, décoré pour son héroïsme devant Sébastopol, tout cela est bon au corps, à l'esprit et à l'âme.

M. Désormes était là dans son élément, dans la pleine possession de ses facultés et de son intelligence ; il montra et il expliqua, avec tout le détail nécessaire, ce village du travail et du repentir, dont il était le créateur et le chef. M. de Chazé, Jean, Christiane, Madeleine même, écoutaient ses théories et ses démonstrations avec un étonnement et un intérêt qui augmentaient à chaque minute ; seulement, quand on fut sorti des murs de la colonie et que l'on eut en perspective l'immense étendue des champs de betteraves et de pommes de terre, Jean ne put s'empêcher de dire à M. Désormes :

— J'admire tout ce que vous avez fait ici, monsieur, cette puissance de l'industrie qui renouvelle et féconde tout ; et cependant je regrette une chose : ce sont les grands bois que vous avez abattus, pour mettre à la place des betteraves et des sainfoins. C'est un symbole : l'avenir, c'est la betterave, le passé, c'était le chêne.

— Voilà une boutade réactionnaire, répliqua en riant M. Désormes, qui vous vaudra un long discours, mon cher marquis. Je n'en fais jamais au Sénat, mais je vais me rattraper sur vous. Raymonde, tu me feras signe quand je deviendrai trop long.

— Soyez tranquille, mon père.

— Eh bien, asseyons-nous, je ne dis pas à l'ombre des arbres, il n'y en a plus guère, mais à l'ombre de ces murs, et faites-moi la grâce de m'écouter.

" Oui, nous abattons les chênes, et je le regrette ; mais avant de donner aux hommes de l'ombre, il faut leur donner du pain. Or, la population, en France comme partout, augmente sans cesse, et si l'on ne coupait les chênes et les

ormes, il n'y aurait bientôt plus un setier de blé pour chaque Français. Ce serait l'émigration de tout un peuple à courte échéance. Plus que jamais il nous faut des hommes pour défendre notre sol. C'est aujourd'hui le 16 juillet 1870 ; eh bien, souvenez-vous de cette date ! Demain peut-être nous aurons la guerre ; si ce n'est demain, ce sera au premier jour et à quelque heure inattendue.

— Alors, interrompit M. de Chazé, nous irons en Allemagne comme nos pères.

— Si les Allemands ne viennent pas en France comme leurs pères ! reprit avec tristesse M. Désormes. La France, fatalement, est destinée à devenir le champ des batailles modernes.

— Et pourquoi donc, monsieur le sénateur ?

— Ma réponse vous fera sourire sans doute, car j'ai été quelque peu saint-simonien dans ma jeunesse, et si, au point de vue religieux, je me sépare de mes anciens amis, au point de vue philosophique et politique, je suis resté avec eux. Au fond du cœur, je ne suis ni royaliste, ni impérialiste, ni républicain, je suis progressiste. Je crois au progrès indéfini de l'humanité, c'est-à-dire à l'expansion de plus en plus complète de Dieu dans le cœur des hommes. Ce progrès, je bénis ceux qui travaillent à le conquérir par le travail et dans la paix, je maudis ceux qui veulent y arriver par la force. Malheureusement, ceux-ci ont des jours, des années, quelquefois des siècles où ils triomphent. Eh bien, la civilisation, comme les grandes villes, du reste, avance de l'Est à l'Ouest, d'Orient à l'Occident. A chaque pays où elle s'arrête, elle modifie ses lois, ses mœurs, ses croyances, sa vie politique, et puis elle passe, elle va chercher une autre station plus loin, vers l'Occident toujours.

" La France est la dernière station de la civilisation en Europe ; la civilisation y est agglomérée depuis longtemps déjà, et les peuples en marche qui viennent de l'Est et du Nord augmentent cet encombrement sans issue. Cette fois la civilisation se trompe de route, l'Est et le Nord ont tort de venir vers le Midi et de nous acculer à l'Océan Atlantique, cette impasse. C'est vers l'extrême Orient, vers l'Amérique, qu'ils devraient aller et qu'ils iront un jour. En attendant, ils vont se jeter sur nous. Il faut nous défendre. Comment ? Par un moyen bien simple, mais d'une application très difficile, malheureusement : l'union de toutes les classes. Cela est facile dans les sociétés nouvelles, comme les Etats-Unis d'Amérique. En Europe, en France, ce sont des montagnes à soulever. Toute société vieillie, mais cherchant à se renouveler, a un fardeau qui pèse sur elle : le passé ; et une crainte qui la tourmente : l'avenir ; elle a peur des réactions et s'épouvante des révolutions. Elle a raison, mais elle ferait mieux de les rendre impossibles. Nous y arriverons, mais pour cela il faut que l'aristocratie perde ses préjugés, et la démocratie ses préventions. C'est l'œuvre de la bourgeoisie de les y aider ; il faut qu'elle tende une main à droite où elle trouvera la tradition qui conserve, et à gauche, où elle trouvera la puissance qui crée. Je suis un bourgeois, et je fais cette double besogne que je crois bonne. Voilà pourquoi, monsieur de Lizardière, je vous appelle monsieur le marquis à la fin de ce long discours ; voilà pourquoi aussi je sème du blé pour en donner à de pauvres diables qui en ont volé d'abord, et qui en voleraient encore si je ne trouvais un moyen de leur en faire gagner."

M. Désormes s'arrêta, et ses auditeurs, Jean tout particulièrement, le regardèrent avec ce respect que la hauteur de la pensée et l'énergie de la conviction inspirent toujours. Après un moment, toutefois, Jean se permit de hasarder une objection :

— Je crains, monsieur, que la bourgeoisie ne rencontre bien des obstacles à cette grande œuvre de l'union des classes.

— Sans doute, mon cher marquis ; aussi, pour vaincre ces obstacles, je lui conseille de s'emparer d'une force plus puissante encore qu'on ne le croit, car elle est la plus légitime de toutes ; je veux dire la Religion. Puisque je me confesse tout haut, comme aux premiers temps de l'Eglise, je peux bien vous faire un aveu ; j'ai été tout d'abord incrédule en fait de religion, mais après avoir étudié de près cette question redoutable, j'en suis arrivé à la conviction que le Christianisme catholique sera, en France comme dans le monde entier, le grand opérateur des rapprochements sociaux, et je vous engage à méditer, ainsi que moi, cette parole profonde de Chateaubriand dans les " Mémoires d'outre-tombe " : " Loin " d'être à son terme, la Religion du libérateur " entre à peine dans la troisième période, la " période politique."

Jean, très intéressé par cette conversation et tout à fait séduit par l'autorité de M. Désormes, allait, pour le plaisir d'entendre les réponses, lui poser quelques questions nouvelles ; mais un domestique apportait en toute hâte une dépêche télégraphique.

M. Désormes la lut en pâlissant.

— Je ne croyais pas prédire si juste ! Nous avons la guerre avec la Prusse.

— La guerre ! cria M. de Chazé. J'en suis,

et nous les battrons, ces Prussiens ! n'est-ce pas, monsieur Désormes ?

— Espérons-le, mais, s'il en est autrement, si nous perdons les premières batailles, s'il faut que la nation entière se lève, nous ferons ici même la première application de ma théorie sur les rapprochements sociaux ; nous irons à l'ennemi, tous ensemble, nobles, bourgeois et paysans.

— C'est entendu, monsieur Désormes, cria de nouveau M. de Chazé.

— Quant à moi, monsieur le comte, je pars pour Paris où est mon premier devoir, mais je reviendrai à l'heure nécessaire. Permettez-moi, madame la comtesse, de vous confier jusque-là ma fille pour laquelle vous avez été déjà si complètement bonne.

— Monsieur, ajouta Jean, je vous accompagnerai à Paris, si vous y consentez ; je tiens à prendre immédiatement du service.

— Parfaitement, mon cher marquis ; je vous enverrai à un colonel de zouaves qui est de mes amis particuliers.

Pendant que M. Désormes veillait aux préparatifs du départ, Jean prenait congé de sa famille ; aucune objection ne fut faite à son projet, bien entendu. Mlle Raymonde était sans doute pâle et un peu tremblante, quand il s'inclina devant elle : lui-même maîtrisait à grand'peine son émotion, et, pour égayer un peu la scène, il fallut que M. de Chazé lui dit de sa voix la plus retentissante :

— Mais baise-lui donc la main, animal !

Une heure après, Jean, et M. Désormes couraient sur la route de Tours, et Raymonde revenait à Marcilly avec toute la famille de Chazé.

XXI

LES VOLONTAIRES DE L'OUEST

C'était le 2 décembre. Les volontaires de l'Ouest, anciens zouaves pontificaux, avaient pris position au village de Terminiers ; quelques mobiles de différents bataillons s'étaient joints à eux. Ils attendaient, l'arme au pied, écoutant autour d'eux le bruit formidable de la bataille. Les 15e, 16e et 17e corps de l'armée de la Loire étaient aux prises avec l'armée allemende, Bavarois et Prussiens, commandée par le duc de Mecklembourg, et renforcée pendant la bataille par les troupes du prince Frédéric-Charles.

Le général de Sonis commandait le 17e corps, sous les ordres du général Chanzy, et les volontaires de l'Ouest faisaient partie de ce 17e corps.

Parmi les volontaires et les mobiles nous retrouvons quatre de nos amis, M. Désormes, son fils Raoul, Gaétan de Cambry et le comte de Chazé. M. de Chazé portait l'uniforme de sous-lieutenant, — il n'avait pas voulu d'autre grade — les trois autres étaient simples soldats. Tous les quatre, au bruit du canon qui se rapprochait de plus en plus, causaient tranquillement, comme dans le salon des Bruyères ou sur le perron de Marcilly. Seulement M. Désormes, M. de Cambry et Raoul étaient plus graves que d'habitudes; M. de Chazé, au contraire, débordait de gaieté, l'odeur de la poudre grisait le vieux soldat d'Afrique.

— Dites-donc, Désormes...

Il avait supprimé le " monsieur " depuis qu'il était en campagne.

— Dites donc, mon cher Désormes, c'est très bien à vous de prendre l'uniforme de soldat, car, sans compliment vous frisez la soixantaine, cher ami, mais il me vient un regret.

— Et lequel, mon bon Chazé... ?

— C'est que vous n'ayez pas apporté votre ancien costume de saint-simonien ; j'ai idée que ces maudits Prussiens et ces enragés Bavarois reculeraient à cet aspect fantastique.

— Vous riez, mon cher ami, et cependant il y a du bon dans votre idée. La guerre patriotique est, comme je vous l'ai dit souvent, la grande ouvrière de l'unification des opinions et des castes. Il y a ici des représentants de la vieille noblesse de France, des bourgeois et des paysans ; et le plus noble c'est le plus brave.

—Et il n'y a que des nobles ici, mon cher Désormes. Ce que je regrette, c'est que Jean n'y soit pas ; mais le pauvre garçon a été fait prisonnier à Sedan — la ville de Turenne, Dieu puissant ! — et il est interné au fond de l'Allemagne. Sa dernière lettre est datée de Magdebourg.

En ce moment, un officier, suivi d'une ordonnance, arrivait au galop et s'arrêtait devant les volontaires et les mobiles. C'était le capitaine de Pronleroy, le même qui, quelques jours après, au combat de Baulle, se promenant à découvert sous les balles prussiennes, disait aux soldats : " Vous voyez bien, mes gars, que les Prussiens sont de mauvais tireurs."

— Messieurs, vous êtes les zouaves pontificaux ?

— Oui, monsieur, réondit le capitaine Le Gonidec.

— Eh bien ! allez au plus vite attaquer et occuper le village de Gommiers, très menacé par l'ennemi en ce moment. C'est l'ordre du général.

— Ce sera fait, monsieur.

— Maintenant, messieurs, je vous laisse un camarade de plus. C'est le marquis Jean de Lizardière, qui arrive de Prusse, d'où il s'est échappé par le Tyrol et l'Italie ; on lui a dit qu'il trouverait ici des amis, et il m'a prié de le conduire à eux. Adieu, messieurs !

Jean fut bientôt dans les bras de M. de Chazé, de M. Désormes et de Raoul ; mais ils n'eurent pas le temps de causer, car volontaires et mobiles partirent au pas de course vers Gommiers. ne les attendirent pas ; chassés par le feu terrible de trente pièces françaises, canons et mitrailleuses, ils rétrogradèrent vers le Nord (1).

Les Allemands ne les attendirent pas ; chassés par le feu terrible de trente pièces françaises, canons et mitrailleuses, ils rétrogradèrent vers le Nord.

Cependant la bataille n'était point, pour cela, gagnée par les Français. Les Allemands s'étaient facilement retranchés dans le village de Loigny, clé de la position. Il fallait les en chasser, avant la nuit qui approchait. Le général de Sonis se chargea de cette mission redoutable. Il alla trouver les zouaves et les mobiles rangés en ordre de combat près du château de Villepion, en leur criant :

— Vive la France ! Vive Pie IX ! En avant' !

Le colonel de Charette déploya sa troupe, zouaves et mobiles, les zouaves au centre, les mobiles à droite, les francs-tireurs de Blidah et de Tours à gauche, le général et le colonel à cheval derrière la première ligne de tirailleurs. M.

de Verthanon portant le nouveau fanion emprunté aux zouaves par le général ; et ces huit cents hommes avancèrent pour attaquer une division tout entière retranchée dans une position presque inexpugnable et protégée par de nombreuses batteries.

De Villepion à Loigny, quinze cents mètres de plaine nue et légèrement ondulée ; au haut de cette plaine, un petit bois très touffu, long de trois cents mètres et profond de trente. A droite de ce bois, une grosse ferme appelée Villours, sur un chemin qui conduit à Coigny ; derrière ce même bois, un autre espace vide de terrain en pente douce qui remonte jusqu'au village. Dans la ferme de Villours et dans le bois, deux bataillons allemands ; dans le village, le gros de l'ennemi flanqué de batteries établies à droite et à gauche du plateau.

Ces huit cents fantassins français allaient donc renouveler l'héroïque folie de la cavalerie anglaise à Balaklava ; mais non, ce n'était point folie de prouver qu'en se jetant sur l'artillerie, des soldats résolus peuvent en atténuer l'effet ; ce n'est point folie d'enseigner aux autres à bien mourir.

Ils partirent déployés en tirailleurs, calmes, au pas, avec le sang-froid des vieilles troupes, comme sur un champ de manœuvre, dans le silence de tous, le général et le colonel sachant qu'il n'était pas besoin d'encourager de tels hommes.

L'ennemi, apercevant cette ligne de tirailleurs, la couvrit bientôt d'une pluie d'obus, mais peu des nôtres furent atteints ; ils approchèrent ainsi du petit bois, d'où partit une violente fusillade.

Les balles font moins de bruit, mais plus de besogne que les obus. M. de Verthamon tomba

couvrant de son sang la bannière que releva le comte de Bouillé ; le général de Sonis eut le genou brisé, près de lui tombèrent les commandants de Troussure et de Moncuis. Les autres avançaient toujours, l'arme au bras, impassibles, quoique frémissant. Quand ils ne furent plus qu'à quelques pas des arbres : Feu, cria le colonel de Charette. Tous tirèrent en même temps, et d'un bond s'élancèrent dans le bois, bayonnette en avant.

Ce fut terrible et rapide. Une bonne baïonnette dans une main française, c'est Durandal au poing de Roland. Bientôt les Prussiens, ou s'enfuyaient vers leurs retranchements du village, ou se jetaient par terre demandant grâce et jetant leurs armes. Au milieu du bois, M. de Chazé suivi de M. Désormes et de Jean, aperçut un jeune officier qui, caché à demi par le tronc d'un chêne, le visait avec son revolver.

M. de Chazé se précipita sur lui en criant d'une voix plus tonnante que jamais :

— Je parie que tu me manques, animal !

L'officier fit feu, mais la balle passa entre le bras et la poitrine du comte.

— Je te l'avais bien dit, blanc-bec ! C'est égal, tu es un brave.

Et il lui fendit la tête d'un coup de sabre.

Mais la balle, si elle avait manqué le comte, ne fut pas perdue, malheureusement. Elle traversa le bras de Jean, qui le suivait, et alla briser l'épaule de M. Désormes placé à deux pas derrière ses deux amis.

M. Désormes tomba sous le coup, et Jean se précipita sur lui, mêlant le sang qui coulait de sa blessure au sang de son vieux camarade ; M. de Chazé, en se retournant, vit qu'ils étaient blessés tous les deux et voulut les secourir.

— Non, non, lui dit M. Désormes, d'une voix ferme, allez à l'ennemi.

M. de Chazé suivit donc les zouaves, qui après après avoir repoussé les Prussiens loin du bois, enlevèrent avec le même élan la ferme de Villours. Là ils s'arrêtèrent un moment, attendant du renfort, attente inutile, et ils se jetèrent seuls sur les murs des jardins et les premièrs maisons crénélées et regorgeant de Prussiens qui tiraient à l'abri. Le colonel de Charette, dont le cheval avait été tué, conduisait à pied la charge jusqu'aux maisons du village. Malheureusement il fut blessé et tomba ; ses soldats parvinrent cependant à pénétrer dans quelques maisons, mais des masses ennemies les tournèrent, et le colonel fit donner l'ordre de la retraite.

En ce moment, M. de Chazé, ayant à ses côtés M. de Cambry, s'efforçait d'enfoncer la porte d'une maison, tandis que Gaëtan travaillait à se hisser au premier étage, en grimpant par la fenêtre du rez-de-chaussée. Gaëtan, avec son flegme habituel, se livrait à cette opération dangereuse, lorsqu'un soldat prussien, se penchant de l'étage supérieur, lui tira un coup de fusil ; Gaëtan tomba la poitrine traversée.

— Adieu, mon pauvre cousin ; j'ai souvent escaladé les murs pour de moins bons motifs. Que Dieu me le pardonne aujourd'hui !

Gaëtan de Cambry était mort.

Alors, de tous les côtés, les Prussiens sortirent du village, cherchant à entourer la poignée de braves qui s'acharnaient encore ; il fallut reculer cependant. M. de Chazé, le revolver dans la main gauche, le sabre dans la droite, au milieu d'un nuage de poussière, sur la terre labourée par les balles et les éclats d'obus, se retirait lentement, se retournant de temps à autre et faisant tête à

ceux qui le poursuivaient de trop près. Il gagna ainsi le petit bois où gisaient, sur le rebord d'un fossé, le colonel de Charette, son frère, et plusieurs de leurs vaillants compagnons blessés comme eux. M. de Chazé les aperçut, et leur montrant ses bras et ses épaules de géant :

— Colonel, je vous emporterai bien, si vous voulez, et un autre avec vous !

— Non, mon ami, répondit simplement le colonel ; à quoi bon vous faire tuer ? Je suis bien ici ; vous, allez encore vous battre pour la France.

M. de Chazé dut obéir ; il rentra dans le bois où il ne put retrouver M. Désormes et Jean.

La nuit tombait, et il lui fut impossible de regagner le château de Villepion sans être poursuivi. Là, il s'arrêta, regarda le village de Loigny qui brûlait, écouta les dernières rumeurs de la bataille, et, entendant de loin les hourras des vainqueurs, se mit à pleurer comme un enfant.

Le soir, à Patay, lorsqu'on fit l'appel de ce premier bataillon des zouaves, on constata que, sur trois cents hommes qui étaient partis le matin, deux cent sept et onze officiers étaient restés morts ou blessés aux mains de l'ennemi.

L'hécatombe était digne de la cause.

M. de Chazé apprit au bivouac de Patay que Raoul Désormes avait été blessé comme son père et comme Jean, mais vers la fin de la bataille. On ne savait rien de plus sur eux, et le comte, dévoré d'inquiétude, dut partir avec ce qui restait de cet héroïque bataillon, pour suivre la retraite de l'armée dans la vallée de la Loire, vers Poitiers.

Là, mais plusieurs jours après, il reçut des nouvelles de ses amis.

XXII

L'AMBULANCE ET LA LIZARDIERE

Jean, M. Désormes et son fils Raoul, mourant de faim et de froid sur la terre nue, avaient été trouvés par les Prussiens sur le champ de bataille et transportés au presbytère du village, où l'on établit une ambulance confiée aux soins du vénérable abbé Theuré, curé de Loigny.

Les blessures de M. Désormes et de son fils étaient moins graves qu'on ne l'avait cru d'abord et tous deux furent bientôt en voie de guérison ; mais la blessure de Jean était plus sérieuse, l'inflammation s'y était déjà mise, et le malade eut le délire pendant plusieurs jours.

Un matin, sa fièvre était moins ardente, mais il prononçait de temps à autre quelques mots entrecoupés comme dans un rêve.

— Bonne et sainte Christiane ! Il a raison, M. Désormes... Raymonde... Raymonde... Trop riche, trop riche... Elle aime mieux Clodion... Il est heureux, mon chien ! Les fleurs de bruyères... La Fée ! La Fée !

Il ouvrit les yeux lentement, chercha autour de lui, et aperçut dans un coin de la petite salle d'ambulance M. Désormes, le bras en écharpe, qui causait avec Raoul. Au pied de son lit, Christiane et Raymonde le regardaient. Toutes deux portaient le brassard avec la croix rouge de Génève.

— Vous nous avez reconnues, n'est-ce pas, mon

cousin ? C'est moi Christiane... et mademoiselle Raymonde...

Jean rouvrit les yeux de nouveau.

— Oui, toutes les deux, je vous reconnais, et monsieur Désormes aussi, qui est là avec son fils. Je me rappelle maintenant... ce bois où l'on se tuait... les Prussiens !... Où donc est mon cousin M. de Chazé ?

— Il est à Poitiers, bien portant.

— Et Madeleine ?

— Au couvent des Marmoutiers, près de Tours.

— C'est moi qui ai été malade... bien malade, n'est-ce pas ?

— Oui, mais ce n'est plus rien, et nous allons vous ramener à Marcilly... Nous avons la permission, et nos voitures sont ici depuis plusieurs jours.

— Eh bien, alors, partons !

— Dès que vous serez guéri tout à fait...

— Je le serai vite, guéri... je suis très heureux...

Jean guérit vite en effet, comme il avait dit, et, dès qu'il put supporter la voiture, on partit en suivant la route de Châteaudun et les rives du Loir. On gagna le Lude, et de là on se mit en chemin pour Marcilly ; mais la fatigue du voyage avait nui à la convalescence de Jean, et, en approchant de la Lizardière, il fut repris d'un léger frisson.

M. Désormes s'en aperçut et le dit à la comtesse :

— Je crains pour Jean, madame, votre grand château où il n'y a pas de calorifère et où il faut tout un chêne pour réchauffer une chambre. Vous feriez mieux de rester avec nous à la Lizardière, qui est beaucoup plus confortable ; n'est-ce pas ton avis, Raymonde ?

— Oui, mon père, répondit-elle en rougissant un peu.

— C'est aussi mon avis, ajouta Jean avec un certain trouble.

Toutes les choses passées lui étaient revenues sans doute à la mémoire, mais il reprit avec fermeté :

— Oui, mademoiselle, allons à la Lizardière.

Une heure après, Jean était installé dans une chambre bien chaude, et il se disait à part lui :

— Aurais-je pensé, il y a un an, que je rentrerais dans cette maison, sans y apporter la rancune et la colère ?

Non seulement il y rentra, mais il y resta plus de six semaines ; il y vécut dans une intimité douce et toute fraternelle. Entre Raymonde et lui, pas un mot plus tendre ne fut prononcé. D'ailleurs, de trop graves préoccupations pesaient sur eux : les malheurs de la France, les nouvelles du siège de Paris, la grande ville bombardée et luttant contre la faim plus redoutable que le feu de l'ennemi, nos armées en retraite partout, les bandes prussiennes courant la campagne autour d'eux. Dans la vallée même de la Maulne, où les Allemands ne s'établirent pas, on apercevait tout à coup, au détour des chemins, quelques détachements de uhlans marchant en bon ordre, tranquilles comme chez eux, et accoutumant les échos infidèles de nos collines à l'horrible chant de l'étranger.

Quand Christiane, Raymonde, Jean, M. Désormes, faisaient une de ces rencontres sur la route du Lude ou de Château-la-Vallière, ils se regardaient en silence, baissaient les yeux et revenaient avec cette tristesse morne qui ne cherche pas à être consolée.

M. Désormes était le plus triste de tous. Cette

défaite de la France était pour lui la défaite de la civilisation moderne, l'écroulement de ses théories et de ses rêves, la main-mise de la force brutale sur le progrès et l'avenir. Peut-être avait-il d'autres préoccupations plus personnelles, car il recevait quelquefois des lettres qu'il lisait en pâlissant et dont il ne parlait qu'à sa fille. Un jour, Jean, la voyant plus inquiète, lui dit avec quelque hésitation :

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle ? vous semblez plus triste.

— Oui, lui répondit-elle, mais c'est à cause de mon père. Moi... oh ! moi, c'est tout différent.

Elle n'en dit pas davantage, et Jean respecta son silence, mais il se perdit en commentaires sur ces paroles mystérieuses.

Un autre jour, Jean reçut une lettre qu'il lut à haute voix devant M. Désormes, Raymonde et Christiane.

M. Jonathan Muller lui écrivait d'Amérique que les actions de la fonderie d'armes de guerre, où il avait placé la fortune de Jean, avaient quintuplé de valeur, par suite des commandes importantes faites par la France.

— Voilà une fortune bien inattendue et dont l'origine m'attriste, dit Jean d'une voix sincèrement affligée.

— Pourquoi donc ? répliqua M. Désormes ; votre argent ayant été utile à la France, la source de votre fortune est bonne. Ne vous attristez pas de ce bonheur particulier, qui compense d'autres malheurs peut-être.

Enfin, Dieu eut pitié de la France ; la grande et fière vaincue paya la rançon de ses fautes et de ses gloires. La paix était signée.

Notre vieil ami M. de Chazé, quand les mobiles et les volontaires furent licenciés, arriva un ma-

tin à la Lizardière pour chercher Christiane et Jean, complètement rétabli, du reste.

Au moment où ils allaient partir, Raymonde les pria de monter dans le grand salon, et là, en présence de son père, de son frère, du comte et de Christiane, elle alla droit vers Jean et lui dit :

— Mon père ignore la démarche que je fais, mais il m'approuvera, j'en suis sûre. Mon père, sans être ruiné tout à fait, se trouve dans une situation très embarrassante. Ses forges, ses mines de province, ses établissements de Paris, ont été détruits ou ravagés ; il a de lourdes échéances auxquelles son honneur lui ordonne de faire face, et nous devons réunir toutes nos ressources. Monsieur le marquis, j'ai refusé autrefois de vous revendre le domaine de vos pères. J'ai eu tort. Soyez plus généreux que moi, puisque c'est vous qui êtes riche maintenant. Rentrez chez vous, monsieur le marquis.

— A une condition, mademoiselle Raymonde, c'est que vous y resterez.

— Je le veux bien, répondit-elle avec un doux éclair de joie dans les yeux, si mon père y consent.

— Eh ! oui, certes il y consent, se hâta de dire M. de Chazé, reprenant cette voix formidable et gaie dont il avait un peu perdu l'habitude depuis la guerre ; oui, certes, il y consent ! Ah çà ! mes enfants, est-ce que vous croyez que je ne l'avais pas mis au courant de nos projets à Christiane et à moi ? Voilà un an qu'il est de la conspiration ; est-ce que vous croyez, par hasard, que j'aurais permis de manquer, moi le sachant, à l'autorité paternelle ? Ah ! mais non, non et non !

M. Désormes tendit la main au comte et à

Jean. Quant à Raymonde, elle se jeta dans les bras de la comtesse.

— Ah ! bonne Christiane ! c'est à vous que je dois cela.

— Oui, un peu, en effet... Allons, soyez heureuse, " ma belle blonde ! "

Il y a dix ans de cela. Sauf Clodion qui ne marche plus guère et Pieyrard qui ne marche plus du tout, nos braves amis jouissent du bonheur qu'ils ont conquis et mérité. M. Désormes, si c'est là un bonheur, est sénateur inamovible ; son fils Raoul est député ; le comte de Chazé, toujours capitaine de louveterie, est le plus magnifique vieillard qui se puisse rêver. Madeleine vient d'épouser un gentilhomme angevin choisi entre les meilleurs par la prudente et fine Christiane. Christiane a de superbes cheveux blancs dont elle fait quelque peu parade ; c'est la seule coquetterie qu'on lui ait connue.

La marquise Raymonde de Lizardière a six enfants, deux filles et quatre garçons. Le jour où le dernier arriva, M. de Chazé se précipita sur Jean et l'empoignant par les deux bras, lui cria d'une voix dont l'âge semble encore augmenter la puissance :

—Je ne suis pas content! Il m'en faut un septième l'an prochain ; il faut beaucoup de bons gars pour la vieille France !

FIN

FLEUR DE MER

I

C'est une côte tourmentée à ses heures qui s'étend de l'embouchure de la Gironde à celle de l'Adour. Le sable l'a couverte de son rempart de dunes, et contre ce sable envahisseur, avant-coureur de la mer elle-même, un homme de génie, humble et bienfaisant, Brémontier, a dressé la verte digue de pins. L'Atlantique a d'étonnantes colères sur cette rive. Chaque fois qu'il s'y jette, c'est par amoncellements de vagues, comme s'il avait le désir de décharger en une seule fois son ressentiment contre la terre. A certains moments, on croirait que cette riche presqu'île du Médoc, rongée en haut par l'estuaire de la Garonne, en bas par les creux des bassins et des étangs d'eau douce, va s'abîmer dans un engloutissement soudain. Du Verdon à Biscarosse, à travers les mornes solitudes des Carcans, d'Hourtins, de Sanguinet et de Caseaux, pardessus le bassin d'Arcachon, la ligne des sables se prolonge, bordant la mer d'un liséré d'or. Et, en arrière du premier plan, les racines baignant pour ainsi dire dans l'eau salée, surgissent les " pignadas " uniformes, dont les arbres grêles, laissant couler leur sève résineuse par l'entaille qui les blesse au pied, donnent l'idée d'un peuple d'êtres chétifs et malingres, qui, de toutes leurs

faiblesses unies, auraient fait, selon le proverbe, une force invincible. Tels ces pécaris du Nouveau-Monde, isolément sans défense, qui opposent aux tigres et aux panthères l'irrésistible attaque de leurs énergies rassemblées.

Le 25 mars 188..., fête de l'Annonciation, la tempête équinoxiale se déchaînait avec furie sur la côte. Au hameau de M..., situé à égale distance de Soulac et du Verdon, la plus belle maison de l'endroit, sorte de chalet brique et pierre, et placé lui-même à quelque trois cents mètres des feux les plus rapprochés, gardait encore, à dix heures du soir, ses fenêtres éclairées. Au dehors, la rage de l'ouragan était telle que des pins entiers, les plus voisins du rivage, s'abattaient tout d'une pièce sur le sol. De loin, la lueur des vitres de la maison produisait l'effet d'une étincelle intermittente de phare, alternant avec les fugaces éclairs que la tour de Cordouan jetait dans les lourds nuages rasant les flots.

Un homme marchait pourtant sous cette nuit, pressant le pas sur la route vaguement aperçue dans l'ombre, à travers les arbres. " Pressant le pas " peut paraître une expression inexacte, car l'homme ne gagnait guère qu'un pas sur trois, sans cesse ramené par les rafales, obligé d'éviter ou de sauter les énormes flaques dont l'averse diluvienne parsemait le sol battu. Son capuchon relevé au-dessus de sa pèlerine était le seul abri qu'il eût contre la pluie. Aussi était-il grandement alourdi par ses vêtements trempés.

Il atteignait pourtant l'enclos palissadé qui entourait la demeure, et poussa la claire-voie. Celle-ci mit en branle une sonnette, dont le timbre éveilla un chien. Un énorme et rauque aboiement éclata, et, la seconde d'après, un gigantesque terre-neuve se dressa devant le visiteur.

— Paix ! Fox ! dit celui-ci en levant le bras.

Ce fut alors, de la part de l'animal, la plus touchante manifestation de l'attachement. D'un bond, il sauta au visage de l'arrivant pour le lécher, agitant sa queue, fléchissant son vaste corps en courbes démonstratives, proférant ces petits cris de plaisir qui sont l'expression de la plus vive joie en ses pareils.

Le visiteur ne parvenait qu'à peine à modérer ces transports d'allégresse, quand la porte de la maison s'ouvrit, laissant voir une silhouette de femme dans la baie éclairée du dedans. Une voix, douce et jeune, un peu tremblante, demanda :

— Qui va là ?

Au lieu de répondre, l'inconnu entra, précédé par le chien, précédé aussi par un coup de vent qui éteignit net la bougie que tenait celle qui avait ouvert.

Le voyageur repoussa la porte derrière lui, tandis que, dans l'obscurité, la voix, plus tremblante encore, redemandait :

— Mais qui êtes-vous ?

— C'est moi, Vénie, fit l'inconnu avec une certaine gaieté d'expression.

Une exclamation retentit :

— Pierre, c'est toi, Pierre ! Oh ! quel bonheur !

Et on ajouta :

— Attends, que j'aille chercher de la lumière.

— C'est inutile, puisque je connais le chemin.

— Alors, viens.

Pierre sentit qu'une main prenait la sienne dans l'ombre. Mais, en même temps, son introductrice lui disait dans un souffle :

— Chut ! ne faisons pas de bruit. Elle dort.

— Qui ? Mère ?

Elle l'entraîna, poussa une seconde porte, et le

fit entrer dans la cuisine, dont les volets ouverts laissaient la clarté s'épancher au dehors. Une vieille femme qui surveillait un fourneau se retourna.

— Monsieur Pierre ! fit-elle, à son tour, avec stupéfaction.

Elle ajouta immédiatement :

— Eh bien ! vous voyez, mamzelle Vénie, la pauvre mère avait raison quand elle disait qu'elle le voyait venir. Les vieilles ont toujours raison. C'est égal, comment que vous avez fait pour arriver avec un temps pareil ? Pour sûr, on a dû vous faire payer la voiture les yeux de la tête !

Celui que l'on nommait Pierre s'était débarrasser de sa pèlerine et de sa capote ruisselantes. Il apparut alors dans sa petite tenue d'enseigne de vaisseau, et déboutonna sa redingote.

Cela fait, il prit à pleins bras la vieille servante et l'embrassa sur les deux joues. Puis, comme Vénie s'avançait pour en recevoir autant, l'officier recula d'un pas.

— Ho ! ho ! Que te voilà changée depuis trois ans, ma petite Vénie ! Je ne t'aurais pas reconnue, là, sincèrement.

Il disait vrai. Une émotion soudaine s'était emparée de lui.

A son tour, elle devint très rouge, puis, avec un adorable sourire :

— Est-ce que cela va t'empêcher de m'embrasser, Pierre ?

Derechef il lui tendit les mains.

— Oh ! non, puisque tu le permets.

Vénie tendit son front, et Pierre posa un respectueux baiser sur ce front pur, à la naissance des magnifiques cheveux blonds.

La vieille servante battit des mains.

— Là, c'est tout à fait bien comme ça...

La jeune fille se détourna.

Pierre sourit.

— Que veux-tu dire, Mariette ?

— Suffit, je m'entends, monsieur Pierre. Il n'y a pas loin de la mairie à l'église, ici, n'est-ce pas ?

Il se fit un silence, pendant lequel Mariette revint à son fourneau.

— Voilà le bouillon réchauffé. Je pense que la mère pourra le prendre avec plaisir.

Pierre parut brusquement s'éveiller d'un songe.

— Ah çà ! mais elle a donc été bien malade, maman ?

— Dites donc que nous avons manqué la perdre, mon pauvre monsieur Pierre.

— Oh ! mon Dieu ! Est-il possible ? s'exclama le jeune officier.

Il se rapprocha de Vénie.

— Est-ce que je ne peux pas la voir ?

La jeune fille hocha la tête.

— Moi, tu sais, je ne demanderais pas mieux. Mais c'est le médecin qui a conseillé de lui ménager les émotions. Elle n'est pas encore bien, et monsieur le curé est venu lui rendre visite hier. Cependant, il l'a trouvée un peu mieux.

— Je voudrais pourtant bien l'embrasser.

— Attends ! je vais voir comment elle est. Ça pourrait la surprendre de te voir arriver ainsi. Car, enfin, tu es venu sans répondre à ma lettre d'il y a quatre jours.

Mariette éleva la voix. ...

— Il n'y a pas de danger que ça la surprenne, mamzelle Vénie. Quand je vous dis qu'elle l'a vu venir.

La jeune fille ne l'écoutait plus. Elle était entrée dans une pièce attenante.

Et voici qu'elle se mit à appeler joyeusement :

— Tu peux te présenter, Pierre. Maman t'attend.

L'enseigne s'avança sur la pointe des pieds, secoué d'une émotion facile à comprendre.

Sur le seuil, il hésita.

En face de lui, au fond d'une vaste pièce carrée, se dressait un lit à baldaquin, un de ces vieux lits de paysan, en poirier massif et dur, que les collectionneurs de nos jours recherchent avec passion. Du milieu des couvertures émergeait une tête de femme âgée, pâle et amaigrie, mais belle encore des restes de cette beauté magnifique que la nature semble départir, avec une préférence marquée, aux femmes de cette région. En même temps, une voix très faible et très douce murmurait :

— Entre, Piarillou, n'aie pas peur.

L'officier ne fit qu'un bond de la porte au chevet de la malade. Il l'étreignit de ses deux bras, et se mit à pleurer sur son épaule.

— Oh ! maman ! maman ! Dire que tu as été si malade, et que je n'en savais rien !

La mère se mit à caresser les cheveux bouclés du beau marin.

— Malgré tout, tu es venu. Je savais bien que tu viendrais. Je l'avais dit à Vénie. Tu n'as pas voulu laisser mourir ta pauvre vieille mère comme ça toute seule sans revoir son fils, n'est-ce pas ?

— Mourir ! veux-tu te taire, maman ! cria gaiement la jeune fille.

La malade hocha la tête.

— Faudra pourtant bien que j'en vienne là, ma fille. Mais je crois que ce n'est pas encore pour

cette fois. Et puis, voilà Pierre revenu. As-tu remarqué, petite ?

— Quoi donc, mère ?

— Qu'il est revenu le 25 mars, le jour de l'Annonciation de la Bonne-Mère. C'est bon signe, ça.

Elle s'interrompit, puis, avec un soupir :

— Et là, vrai, j'avais besoin de te voir, mon fils. J'ai quelque chose d'important, de très important à te dire. Monsieur le curé me l'a bien recommandé. Seulement, pas aujourd'hui, parce que ça me fatiguerait, mais demain, oh ! oui, demain, pour sûr. Maintenant que je t'ai embrassé, va-t'en souper et te sécher. Moi, je sens que je vais dormir. Cause bien avec Vénie, et envoie Mariette se coucher. Elle a de l'âge, tu sais, puisqu'elle était ma sœur de lait... ainée... Allons, embrasse-moi, et va manger. Tu dois mourir de faim.

Elle prit encore deux ou trois baisers à son fils, puis se retournant sur l'oreiller :

— Vénie, dit-elle, baisse un peu la lampe, Je vais dormir.

— Et le bouillon ? demaanda la voix étonnée de Mariette.

— Merci, donne-le à Pierre. Il en a plus besoin que moi.

Les deux jeunes gens et la servante entrèrent dans la cuisine.

— Tout de même, fit l'officier, ma mère a raison. Si tu pouvais me donner un morceau, Mariette, j'y ferais honneur. Rien ne creuse comme une course sous le mauvais temps.

II

Quand la vieille femme, aidée de Vénie, eut installé sur la table de bois blanc le consommé d'abord, puis une tranche de gigot froid et une aile d'oie confite vivement " revenue " à la poêle, accompagnés d'une bouteille de vin, toutes choses que Pierre fait dispaeaître avec l'appétit de ses robustes vingt-trois ans, la conversation reprit entre lui et ses deux interlocutrices.

C'était une adorable enfant que Vénie. Grande, merveilleusement sculptée par la nature, elle avait le teint éclatant, les cheveux blonds et les lignes pures du profil anglais. Mais bien des choses en elle, outre le hâle de la mer, qui avait réchauffé cette carnation laiteuse dénotaient qu'elle n'appartenait qu'à moitié à la race britannique.

Elle formait avec Pierre le plus frappant contraste. Grand aussi, celui-ci révélait la conservation du type basque dans sa maigre mais herculéenne charpente de méridional brun. Les traits du visage avaient une distinction égale à celle de la jeune fille, mais avec un caractère de fierté un peu sauvage. A vingt-trois ans, il était enseigne de vaisseau. Il avait conquis la croix au Tonkin, et son nom était, dans la marine, le synonyme de vaillance héroïque, en même temps que de sagace promptitude.

Pierre était le fils de Jean Daritz et de Madeleine Etcheberry, — deux pêcheurs fixés sur la côte du Verdon depuis quelque cinquante ans. Le père était mort dix ans plus tôt. La mère avait

élevé son fils avec soin et fait de lui le brave garçon et l'excellent marin qu'il était.

Pierre avait cinq ans, lorsque, un soir, à la suite d'une épouvantable tempête qui avait poussé à la côte un steamer anglais, son père était rentré très ému, tenant entre ses bras un petit paquet blanc qu'il avait remis à sa femme, en lui disant :

— Regarde un peu voir ce que le bon Dieu nous envoie. Est-elle assez mignonne, la chérie ?

Et la femme avait pris des mains de son mari une petite fille de quinze mois environ, toute blanche et rose, que la mer avait jetée sur le sable, épave vivante enveloppée dans ses langes et enfermée, comme Moïse, dans une sorte de berceau de bois.

— Doux Jésus ! s'écria Madeleine. C'est-y Dieu possible qu'elle ait échappé ?

— Il y a un bon Dieu pour ces anges-là, dit le père, un croyant sincère, en se signant avec la petite main du baby.

En cherchant dans les vêtements de l'enfant, on avait trouvé divers papiers, celui-ci entre autres :

" Nous sommes perdus. L'hélice ne fonctionne plus. Le " Kimburn " ne gouverne pas. Les feux sont éteints. Que Dieu sauve mon enfant ! Si je meurs et qu'elle survive, prière à ceux qui la recueilleront de l'élever conformément à sa naissance et aux désirs de sa famille. Les titres que je laisse auprès d'elle en assureront le moyen. L'enfant est catholique, comme sa mère, et Française comme son père ; voici ses noms : Vénie-Jane Bambermont, fille de Jean Dambermont et de Vénie Clamorgan.

" A bord du " Kimburn," prête à paraître devant Dieu.

" La mère de l'enfant,

" VENIE DAMBERMONT,
née CLAMORGAN. "

. . . . . .

Telle était l'origine de l'enfant sauvée des eaux. Elle avait grandi dans l'humble cabane des pêcheurs, devenue peu de temps après le chalet actuel. Jean Daritz et sa femme, honnêtes gens, l'avaient mise, à dix ans, en pension chez des religieuses de Pauillac. La petite fille avait été élevée comme une demoiselle, — mais, par la même occasion, Pierre, lui aussi, avait été élevé comme un monsieur. A dix-sept ans, il était entré au " Borda," et, à cette heure, il ne revoyait sa mère et sa " sœur " qu'après trois ans de séparation.

Les deux jeunes gens avaient donc bien des choses à se dire.

Ils ne s'en firent pas faute.

— Mais alors, demandait Vénie, si tu n'as pas trouvé de voiture à Soulac, comment as-tu fait pour venir ?

— Eh bien ! et mes jambes ?

— Pauvre Pierre ! s'exclama-t-elle en joignant les mains. Tout ce trajet sous la pluie! Huit kilomètres !

Et ses yeux s'allumant d'une flamme d'admiration :

— Quel homme tu es, tout de même ! ajouta-t-elle.

Elle était aussi sincère que naïve, cette admiration. Vénie avait pour son frère d'adoption le

plus vrai des cultes : elle l'aimait, et il le lui rendait bien.

En ce moment, debout, adossée à la grande cheminée de la cuisine, les mains rejointes derrière les hanches, elle le considérait, sans que ses yeux fissent rien pour céler le sentiment de son cœur. Et, distraitement, avec des sourires exquis qu'humectaient des larmes tremblantes au bord des cils. Elle modulait comme un chant ses paroles de caressante flatterie.

— Sais-tu, Pierrot, que tu es très beau, oh ! mais, très beau ! Comme c'est long, trois ans ! Est-ce que nous allons rester encore trois ans sans te voir ? Non, n'êeï-èï pas? C'est trop dur! maintenant surtout que je t'ai revu, je ne pourrai plus supporter une telle absence.

Elle baissa le front ; le sein se gonflait ; les larmes se détachèrent des paupières et tombèrent sur son corsage.

Pierre avait terminé son repas.

Maintenant, il était accoudé, le menton sur ses mains jointes. Il répondit :

— C'est à toi qu'il faut dire cela, Vénie ! C'est toi qui es jolie comme un amour, — plus que jolie, belle, belle, belle.

Elle releva le front avec une coquetterie enfantine.

— Tu trouves ?

Et elle ajouta, poursuivant son idée :

— Dis, Pierre, tu ne vas plus t'en aller, n'est-ce pas ?

Il se mit à la plaisanter :

— Voyons ! Deviens-tu folle, Vénie ? Tu sais bien que je ne suis qu'en passant, que je ne puis pas rester. Un marin ne s'appartient pas, tu le sais bien.

— Aussi, pourquoi es-tu marin ?

— En voilà une question ! Et qu'est-ce que je pourrais bien être si je n'étais pas marin ?

Ils se turent tous deux. La vieille Mariette venait de faire un grand signe de croix. En même temps une immense lueur d'éclair emplissait la pièce de sa blancheur spectracle.

Maintenant le tonnerre éclatait avec un fracas tel que la terre parut s'ouvrir jusqu'en ses entrailles. La mer mugit au dehors ; on entendit les vagues tomber, comme des montagnes qui s'écrouleraient sur le sable de la plage.

— Jésus ! s'écria Mariette en fermant les yeux.

Fox rendit une plainte lugubre.

— Tu vois, murmura Vénie, tu vois, Pierre, si tu étais en mer en ce moment ?

— Eh bien ! je ne serais pas plus mal qu'ici, sauf le plaisir de me trouver avec toi, maman et Mariette.

La maison criait sous les rafales. Chaque poussée du vent arrachait un gémissement aux angles de la toiture. Dans les répits, on entendait grincer la girouette sur le faite. Les éclairs et les roulements se succédaient sans interruption. Ce devait être au dehors, une nuit d'une incomparable horreur.

La tempête a une majesté qui impose le respect à tous les êtres. Les divers spectateurs de ce déchaînement étaient en proie à une superstitieuse admiration.

— C'est égal, dit brusquement Pierre, la mer doit être belle à voir.

Il se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur la campagne, et la ferma ; puis il ouvrit celle qui lui faisait face, prenant jour sur la côte.

— Oh ! que c'est beau ! prononça Vénie, elle-même enthousiasmée.

Vraiment, le tableau était admirable.

L'équinoxe avait coïncidé avec le premier quartier de la lune. Elle était presque pleine, ce soir-là, et la violence de l'ouragan, en déchiquetant les nuages, la voilait et la découvrait par soudaines intermittences.

Lorsque la clarté d'argent s'épandait sur l'Océan, le spectacle devenait sublime. La mer, gonflée, soulevée, lançait son écume à de prodigieuses hauteurs. L'œil voyait surgir à deux cent brasses au large des lames sabitement insurgées ; elles accouraient, se grossissant dans leur course, échevelées, monstrueuses, creusant leurs ventres noirs, où les éclairs mettaient d'effroyables scintillations. Et, d'un seul élan, symétrique, coordonné, elles se ruaient à l'assaut de la plage, faisant reculer le sable sous les coups de leurs catapultes géantes.

— Que c'est beau ! répétait Vénie.

L'officier, debout, saisi par la majesté du spectacle, ne prononçait pas une parole. Vingt fois déjà, il en avait contemplé d'analogues. Aucun encore ne lui avait donné une pareille impression de grandeur et de force.

La mer n'était plus qu'une immense chaudière en bouillonnement, la plus formidable image du chaos préhistorique. D'où lui venaient ces colères prodigieuses, ces élans désordonnés ? Quelle main invisible et toute-puissante la labourait du soc de la tourmente, creusait ces gouffres noirs et ces denses ténèbres, la hérissait d'arêtes formidables ? L'élément avait-il une âme ? Etaient-ce là les convulsions de quelque Encelade emprisonné par l'arrêt divin et secouant les parois de son cachot ?

Or, tandis que les deux jeunes gens s'oubliaient dans la contemplation de la terrible scène, une

voix venue de la chambre de la malade les rappela à d'autres sentiments.

— Le 25 mars, disait la pauvre mère, agitée sur sa couche et privée de sommeil par le fracas de la tempête, le 25 mars, Vénie, le jour où le bon Dieu t'a donnée à nous ! il faisait le même temps qu'aujourd'hui quand le bateau s'échoua.

Pierre saisit la main de sa sœur.

— Tu l'entends ? Elle parle du bateau. Est-ce qu'il est toujours là ?

— Toujours. A moins que...

— A moins que ? demanda l'enseigne.

Vénie montra de la main la mer en fureur.

— Ah ! oui, dit Pierre, à moins que cette tempête ne l'achève. J'irai voir demain matin.

Et tous deux rentrèrent dans la chambre de la mère, qui sourit en les voyant ensemble.

III

C'était fini. La bourrasque avait passé sans laisser d'autre trace que quelques arbres renversés ou brisés. L'Atlantique, hypocrite, allongeait ses grandes vagues calmes, comme un homme fatigué qui détend ses membres après une violente dépense d'énergie. Le soleil se levait, un soleil éclatant, derrière les pins et les dunes, par delà le Médoc, par delà Bordeaux, On voyait son disque rouge incendier la lande, à travers les troncs rigides et la verdure courte des bosquets. Quelques rayons, touchant l'écume des bords, l'emplissaient de paillettes d'or.

Pierre entr'ouvrit la porte du chalet et descendit dans l'enclos. Sa large poitrine but avec délices l'air vif du matin. Il imposa silence aux

aboiements joyeux de Fox et s'avança vers la haie.

En ce moment, une main se posa sur son épaule.

Il se retourna.

Vénie le regardait en riant, adorablement fraîche et rose sous le capulet qui entourait son délicat visage, et ne parvenait pas à contenir les mèches folles de sa chevelure.

— Méchant ! tu n'as pas même pensé à me prévenir, dit-elle sur un ton de reproche amical.

— Je voulais te laisser dormir ; mais puisque te voilà, donne-moi le bras et en route.

— Au "nid," n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Au "nid," répondit Pierre avec émotion.

Ils prirent leur course, dévalant de la dune avec de grands éclats de rire, enfonçant leurs pieds dans le sable, se laissant choir comme des enfants sur un moelleux tapis. Quand ils eurent atteint la plage, très découverte en ce moment par la marée basse, ils remontèrent à droite, longeant la mer.

A un kilomètre environ, la plage s'interrompait à moitié, coupée, pour ainsi dire, en deux par une bosse énorme, une façon de tumulus, que le sable accumulé avait érigé à la manière des dunes.

Vénie battit des mains.

— Dieu est bon, dit-elle. La tempête nous l'a laissé.

Ils s'approchèrent le cœur secoué, inspectant du regard la masse gisante. Ils en firent le tour respectueusement, Pierre tenant sa casquette à la main. Sur la lisière du flot, une rigole où coulait encore l'eau de pluie prouvait qu'un assaut formidable, mais infructueux, avait été donné au monticule.

— Pauvre vieille carcasse ! prononça l'enseigne, elle a tenu bon tout de même.

— Allons voir le "nid," dit Vénie impatiente.

Les deux jeunes gens contournèrent le tas de sable.

Alors ils se trouvèrent en présence de l'entrée.

Ce coin de terre était souverainement poétique dans sa sauvage et agreste situation.

Les pins finissaient brusquement à cent mètres environ du monticule, laissant l'espace découvert de tous côtés. C'était l'un des points les plus resserrés du promontoire médocain qui se termine à la Pointe-de-Grave. De là, l'œil pouvait embrasser l'horizon brumeux de l'embouchure de la Gironde, et tout en face, comme une tache blanche, apparaissait le phare de Cordouan. Au delà se voyaient les lignes indécises du département de la Charente.

Le " nid ", c'était le creux ouvert par la vague et le vent dans les flancs du steamer échoué là seize ans plus tôt. L'énorme masse s'était abattue à babord, dressant au nord son étrave élimée et son bout dehors rompu. Le navire avait reçu à tribord les grandes vagues et les entassements de sable. La mer, qui l'avait cloué sur cette côte, l'y enfonçait progressivement, désireuse, sans doute, d'effacer au plus tôt ce débris, vestige révélateur de ses caprices féroces.

Mais le " Kimburn " ne s'effaçait pas aussi vite que le voulait l'Océan. Le sol faisait obstacle à l'enterrement de cette ruine, et le vent ne l'ensevelissaient qu'à moitié sous le linceuil du sable. Toutes les parties non recouvertes s'en allaient en morceaux, en épaves déchiquetées, tordues, rongées mâchées par la mer impuissante. Des fragments de bois et de fer, arrachés par le choc de la lame, gisaient épars ou se montraient

fichés çà et là comme des pieux gigantesques. Des vergues s'étaient plantées au milieu même des pins, comme si l'Océan eût lancé ces morceaux à la face de la terre, en lui criant les injures de son impuissance.

A l'intérieur, tout s'était effondré. Il y avait là-dedans un fouillis de cloisons et de linteaux, de solives, de plinthes et d'agrès tombés pêle-mêle. Les douaniers et les gens de la côte avaient emporté les meubles et tout ce qui pouvait échoir soit au Domaine, soit aux particuliers. Qaunt à la carcasse, personne n'avait eu l'idée qu'on dût ou qu'on pût la renflouer. Elle n'était plus qu'un ventre vide dont on avait arraché le cœur, c'est-à-dire la machine et les chaudières, et dont les artères figurées par les bois gisants fournissaient encore soit des matériaux de charpenterie élémentaire, soit du combustible gratuit.

Au centre de cet amoncellement, tout au bas de la dunette crevée, une sorte de caverne bâillait à l'œil sous ses planches disloquées. C'était le salon du paquebot, qui avait gardé son revêtement de boiserie et d'étoffes perdues d'eau salée. L'ancien plancher était devenu un mur de fond, derrière lequel se creusaient le faux pont et la cale, et le plancher actuel était fait de la paroi de bâbord. Au moment où le naufrage avait eu lieu, les panneaux amurés avaient préservé quelque temps l'intérieur de l'action corrosive des flots. Mais les divers pilleurs du bâtiment avait eu tôt fait d'enlever et panneaux et verres lenticulaires. L'Etat, cela va sans dire, s'était taillé la meilleure part, puis la coque désemparée était devenue le gîte de quelques pêcheurs moins heureux que les autres. Finalement, la ruine avait été délaissée, et les oiseaux de mer, quelques blaireaux et des renards, échappés à la lande,

hantaient seuls la caverne de bois ensablée.

Or, c'était là ce que Pierre et Vénie appelaient le " nid."

Quand ils y entrèrent, une flaque d'eau de pluie couvrait le centre de la cloison formant plancher, et achevait d'en pourrir le bois. Le jour, venu des sabords dépouillés, rendait la pièce absolument claire, et le soleil, en décrochant obliquement ses premiers rayons,, la poudrait d'or.

Vénie détourna la tête, Pierre baissa les yeux.

Ils ne se communiquèrent pas leurs impressions.

— Retournon à la plage, fit Pierre.

Elle s'accrocha à son bras, et, sans ajouter une parole, ils revinrent de l'autre côté de l'épave, grimpant sur elle avant de s'asseoir sur le sable déjà séché.

Pierre avait pris la main de la jeune fille, et la retenait doucement entre ses doigts.

— C'est ici que tu es née pour nous, d'une voix où grandissait l'émotion.

— Oui, répondit-elle, en levant sur lui ses grands yeux, c'est ici. Et tous les jours je remercie Dieu qui, en m'enlevant mes parents, m'a donné une autre famille, une autre mère, un père que nous n'avons plus, hélas ! et un...

— Frère, n'est-ce pas ?

L'officier prononça ce mot avec une inexprimable douceur.

— Frère, oui, Pierre, car tu n'es pas autre chose pour moi. Et il m'arrive quelquefois de me demander si jamais tu seras pour moi autre chose qu'un frère.

— Vénie... !

— Il faut bien tout te dire, Pierre. Je fais parfois de bien cruelles réflexions. Je pense : "Voilà que Pierre est un homme, un bel officier connu,

admiré, choyé. Ce n'est plus le fils de Jean Daritz, le pêcheur. Il a parcouru le monde, vu d'autres cieux, d'autres villes, d'autres hommes, et aussi d'autres... femmes."

Elle couvrit son visage de ses mains.

Il les écarta doucement, et :

— Continue, méchante, dit-il.

Vénie poursuit :

— Je pense cela, Pierre, et n'ai-je pas un peu le droit de le penser ? Que suis-je, en effet, moi ? Une pauvre petite fille recueillie, élevée par des gens pauvres aussi, mais bons comme les anges de Dieu. En faisant de toi un monsieur, on a voulu faire de moi une demoiselle. Mais que sais-je de la ville, moi ? Quelles habitudes de belle dame ai-je prises ? Je ne suis pas allée plus loin que Lesparre. Bordeaux même, ce grand Bordeaux dont on parle, je ne le connais que par ouï-dire. Toi, tu as vu Paris, tu as vu le monde. En quoi une petite paysanne comme moi pourrait-elle attirer ton attention ? Tu vois bien, Pierre, que tu ne sera jamais que mon frère. Seulement...

Sa voix s'éteignit dans un sanglot. Elle reprit :

— Voilà !... Si tu te maries, eh bien ! ne me le fais pas savoir... ou plutôt, si, fais-le-moi dire longtemps, bien longtemps à l'avance, pour que...

Pour la seconde fois elle se tut.

Pierre ne l'interrogea point.

Il prit seulement entre ses mains la charmante tête, et bien bas, à l'oreille de l'enfant éplorée, il murmura :

— Oui, je comprends, je sais ; pour que tu puisses retourner chez les bonnes sœurs de Pauillac,

afin d'y prendre la cornette, n'est-ce pas ? J'ai deviné, hein ?

Et, riant, pour ne pas pleurer lui-même :

— Allons, petite folle, relève la tête et regarde-moi. Que t'ai-je fait pour te donner le droit de penser toutes ces vilaines choses ? Est-ce que je ne suis plus le Pierre d'autrefois ?

Ce fut d'un mouvement de tête qu'elle répondit. Les larmes déjà rayonnantes ne lui permettaient point encore de parler.

— Et, poursuivit l'enseigne, t'imagines-tu que je consentirais à voir pleurer ces yeux-là comme ils viennent de le faire ; à laisser couper ces beaux cheveux où tant de fois j'ai cru voir le reflet du jour et qui m'appartiennent bien un peu, n'est-ce pas, ma petite Vénie ?

Délicatement, il avait détaché la capeline et, comme sourainte, elle le considérait sans méfiance. Du bout de ses doigts, il retira le peigne qui retenait les cheveux blonds. La splendide parure se déroula en un manteau d'or sur les épaules de la jeune fille, l'enveloppant de toutes parts.

Elle poussa un petit cri de surprise, et se jeta d'un bond en arrière, tandis pue Pierre, riant, lui reprenait les mains avant qu'elle n'eût le temps de rajuster sa coiffure.

— Reste ainsi, reste, supplia-t-il. Enfant, qui ne vois pas que je t'aime, et que chaque pensée de mon esprit, chaque battement de mon cœur t'appartient pour toujours !

C'était lui qui avait les yeux humides.

— Ah ! se récria Vénie, avec cet accent qui ne se traduit pas et auquel l'être aimé ne peut se méprendre ; et elle ajouta, hésitante : C'est vrai, c'est bien vrai, comme dit Mariette ? Tu veux que je sois ta femme ?

— Je ne le " veux " pas, ma Vénie, je l'implore.

— Rentrons, dit-elle. Maman est peut-être éveillée en ce moment, et il me semble que la nouvelle vaut la peine que nous la lui portions tout de suite.

Ils reprirent le chemin du chalet.

Comme ils atteignaient la clôture, quelqu'un qui venait en sens inverse les rejoignit.

— Monsieur le curé, fit joyeusement Vénie en abordant le vieux prêtre.

— Eh bien ! Pierre, dit celui-ci, en donnant une bonne accolade au jeune homme, cjest donc ainsi que nous arrivons sans crier gare !

— Hé ! oui, répondit Pierre sur le même ton. Mais n'ayez crainte, monsieur le curé, j'irai vous voir avant longtemps, et pour plusieurs motifs.

— Alors, conclut le digne pasteur, je crois que Vénie peut faire allonger sa robe de première communion.

IV

Les jeunes gens lui cédèrent le pas, et il entra, comme il entrait toujours dans la maison, porteur de sourires et de bénédictions.

— Ah ! monsieur le curé, lui cria Mariette, vous arrivez à point. Vous êtes attendu.

— Alors, mes enfants, dit le vieillard, je vais vous fausser compagnie une minute. Les vieilles gens et les malades doivent toujours être les premiers servis.

Et il pénétra dans la chambre de la mère Daritz.

Celle-ci, assise dans le lit, adossée à des oreil-

lers accumulés, reçut à son tour le prêtre avec toutes les marques d'une joyeuse ferveur.

— Eh bien ! eh bien ! ma bonne amie, vous devez être contente à cette heure. Le voilà arrivé, ce cher fils. Ah ! le bon Dieu vous a comblée ! C'est un beau gars que Pierre !

— Ah ! oui, bien sûr, monsieur le curé, un beau " drôle " et un bon fils.

— Et vous saviez qu'il était sorti ce matin ?

— Oui, Mariette me l'avait dit.

— Avec la petite ?

— Oui, je savais ça.

Le vieillard posa son chapeau sur une chaise et se rapprocha de la mère Daritz :

— Ma chère fille, le moment approche où nous marierons ces enfants.

— C'est mon vœu le plus cher, monsieur le curé.

Il y eut entre eux un instant de silence.

La vieille femme avait baissé les yeux. Le prêtre tournait ses pouces, paraissant chercher ses mots.

Tout à coup, il releva le front, et dit simplement :

— Eh bien ! est-ce fait ?

La malde poussa un soupir.

— Pas encore, monsieur le curé, je n'ai pas osé, hier soir. Il venait d'arriver, et je lui aurais fait tant de peine !

— Allons, ce sera donc pour aujourd'hui ?

— Oh ! oui, monsieur le curé, pour aujourd'hui, je vous le promets. D'ailleurs, ce secret-là m'étouffe, et j'ai hâte de me mettre en paix avec le bon Dieu.

Elle fondit en larmes.

Le bon prêtre secoua la tête.

— Voyons ! voyons ! ça ne vaut pas la peine

de pleurer ainsi, ma chère fille. Je suis prêtre, moi, et c'est au nom du bon Dieu que je vous dis : " Votre faute vous est remise, du moment que vous vous en repentez et que le bon Dieu vous donne les moyens de la réparer."

Il reprit son chapeau.

— Vous allez très bien maintenant, et le docteur m'a dit que vous serez sur pied avant huit jours. Je n'ai donc pas besoin de revenir. C'est vous qui allez me rendre ma visite au presbytère. J'y compte. Voulez-vous que nous fixions le jour pour que je retarde ma messe ?

— Oh ! Monsieur le curé !...

— C'est dit, n'est-ce pas ? C'est aujourd'hui lundi ; samedi, la messe sera dite à neuf heures expressément pour que vous puissiez y assister. Voilà qui est réglé. Je vous quitte, ma chère fille.

Il sortit.

Dans le vestibule, il retrouva Pierre et Vénie.

— Comment trouvez-vous maman ? demanda la jeune fille.

— Mais très bien, petite ; mais très bien. Et, à ce propos, je lui ai annoncé que samedi, tu entends, je dirai la messe à neuf heures pour qu'elle puisse y assister. Tu y viendras aussi, je pense. Et toi, Pierre ?

— Mais, moi aussi, monsieur le curé, fit l'officier en riant.

— Ta mère a à te parler de quelque chose... aujourd'hui même. Tu feras bien de le lui rappeler.

— Quelque chose à me dire ? Quelque chose d'important ?

— De très important.

— Tiens ! c'est singulier. Merci, monsieur le curé. Je le lui rappellerai.

Il ajouta :

— Et, de ce pas, où allez-vous donc ? Visiter des malades, sans doute ?

— Non, mon ami, je n'en ai pas d'autre que ta mère en ce moment, et j'en bénis la Providence. Je vais aller réciter mon breviaire le long de la plage.

— Est-ce bien pressant, ce bréviaire ?

— Pas plus que ça. Pourquoi, s'il te plaît ?

L'enseigne sourit.

— Dame ! pour vous accompagner quelques pas.

— Ce n'est pas de refus, Pierre. C'est un grand plaisir, au contraire. Et, si tu le veux bien, tu me reconduiras au presbytère. Un couvert de plus est lestement mis. Tu déjeuneras avec moi.

Et se tournant vers la jeune fille :

— Çà, Vénie, mon enfant, tu diras à maman que je l'emmène. Je vous le renverrai à une heure. Allons ! ne fais pas la moue, petite. Je sais bien pourquoi il vient, va !

Vénie, très rouge, s'enfuit pour cacher sa confusion.

Alors le curé donna le bras au jeune homme, et tous deux prirent par la plage pour regagner le village.

— Là, là, disait l'abbé Blanchard, ne te presse pas, mon garçon. Mes vieilles jambes ne sont pas aussi lestes que les tiennes, et nous avons le temps.

Ils cheminaient paisiblement, devisant de mille choses, le vieillard enfonçant sa canne dans le sable, sous le poids de son corps alourdi.

— Si jamais on soupçonnerait qu'il y a eu une tempête la nuit dernière ! Et, pour sûr, elle comptait, celle-là. Je n'en ai vu qu'une autre de cette violence, celle qui jeta à la côte cette grande carcasse anglaise où ton père ramassa Vénie.

Il était aux souvenirs, le vieux curé. Peut-être avait-il ses raisons pour les faire ainsi revivre. Il continua :

— C'était un brave homme que ton père, mon garçon ? Un brave homme, va ! Et ta mère aussi est une digne femme, je t'assure. Je m'y connais. Oh ! vous n'étiez pas riches en ce temps-là. Les vieux venaient d'en bas, près de l'Espagne, de Saint-Jean-de-Luz. Ils n'avaient pu se décider à quitter la France, à s'en aller à la Plata, comme les autres Basques. Alors ils vinrent se fixer ici. Ils se logèrent comme ils purent, et le bateau anglais leur fut, plus tard, une bonne fortune. Le fait est que la petite était assez bien pourvue, puisque avec la rente qu'elle a encore tes parents la firent élever, et toi aussi. Le père eut de la chance. Dieu lui rendait la monnaie de sa bonne action. Il faisait bonne pêche, et, ma foi ! il amassa quelques sous.

Le prêtre parlait avec des saccades.

— Tiens, c'était justement le même jour, le 26 mars ; il faisait le même temps qu'aujourd'hui ; je vis arriver ton père et ta mère. La mère portait une belle petite fille, très éveillée, qui commençait à jaboter. Elle me sourit tout de suite, la mignonne ; et le père m'expliqua ses scrupules. Il avait trouvé des papiers ; mais, dame ! il ne savait lire que les caractères d'affiches, et ta mère n'était pas plus forte que lui là-dessus. Alors le brave homme me demanda en quelle langue c'était écrit, et quand je lui eus dit que c'était en anglais, ta mère, tout de suite, s'écria :

— Doux Jésus ! Elle est peut-être protestante, cette petite chatte !

Heureusement, je sais assez bien l'anglais. On n'a pas été aumônier de la flotte pour rien. Je lus tout ce qu'il fallait lire, mon fils. Je les ras-

surai et je leur indiquai ce qu'ils avaient à faire. Vénie n'avait plus ni père ni mère. J'écrivis à des parents très éloignés qui habitent Dunkerque. Ils me répondirent que je confiasse l'enfant à l'Assistance publique. Lors, ton père et ta mère ne voulurent pas s'en séparer, et voilà comment il se fait que Vénie est devenue ta sœur. Tu n'y as pas perdu.

Il eut un bon rire paternel et caressant.

— Je suis sûr, cependant, que tu viens me parler d'elle à un autre point de vue... C'est bien naturel, mon garçon, et ce n'est pas moi qui te blâmerai.

Petit à petit, sur le même ton, l'homme de Dieu obtint de Pierre une confidence que celui-ci ne demandait qu'à épancher. Il sut tout, jusqu'à l'aveu du marin, jusqu'à l'échange des doux serments. Et, se frottant les mains, il conclut :

— Alors, c'est certain. Vénie t'aime aussi.

— Oui, monsieur le curé.

— Tant mieux ! tant mieux ! Voilà qui arrange tout.

L'officier, surpris, le regarda.

— Tout ? Que voulez-vous dire ?

— Oh ! rien. Je m'entends. Tu comprendras quand tu auras causé avec ta mère.

Midi sonnait comme ils arrivèrent à l'église.

Elle était bien humble, cette église, et pourtant fraîche et blanche dans la robe de pierres neuves que lui avait donnée le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux. Nombre de gens du bourg étaient accourus pour saluer Pierre, et l'enseigne, le sourire et la bonne parole à la bouche, eut à distribuer force poignées de main. En ce moment, les douze coups ayant vibré, les premiers tintements de l'Angélus s'envolèrent au ciel.

L'officier franchit le seuil et, comme l'abbé Blanchard lui faisait admirer les vitraux de verre bleu et les confessionnaux de pitchpin verni, il demanda :

— C'est donc un cadeau qu'on vous a fait là ?

— Oui, répondit modestement le prêtre, un vrai cadeau de Mgr l'archevêque et du conseiller général. Seulement, voilà un an qu'elle est terminée, et le pauvre cardinal n'a pu la voir que du paradis.

— Tout est neuf, ajouta Pierre.

Le curé l'emmena devant l'autel.

— Regarde-le, mon garçon. La dernière fille du pays que j'ai mariée l'a été à l'église provisoire. La plus âgée de celles que je marierai, s'il plaît à Dieu, c'est Vénie. Après elle, je n'ai plus que des gamins de treize à quatorze ans. Tu vois donc qu'elle et toi vous étrennerez le maître-autel,

— Ce sera de grand cœur, monsieur le curé, et le plus tôt ne sera que le mieux.

Ils quittèrent l'église sur ces paroles d'espérance, et par une porte latérale gagnèrent le jardin du presbytère. La servante, une septuagénaire que l'on dénommait communément Gotte, les pressa du geste et de la voix.

— Arrivez donc, monsieur le curé. Ça tombe bien que vous ayez du monde. Mon poulet est superbe !

On se mit à table de bon appétit et de belle humeur.

L'abbé Blanchard était un virtuose dans l'art du découpage. Il en donna quelques leçons à Pierre. Le poulet, planté sur la fourchette, fut dépecé en l'air, sans une faute, sans une hésitation, sans un tremblement de la main. Et comme Pierre, très sincère, admirait :

— Va, va, ce n'est rien, cela, fit complaisamment le pasteur. J'en ferai de plus fortes à la noce, tu peux en être sûr. Je te découperai comme ça un canard en quarante aiguillettes.

V

A l'heure dite, l'officier reprit le chemin du chalet. Derechef, il longea la mer.

Le flot montait.

Il venait en lames courtes lécher le sable, si clair, si transparent, qu'au travers de son cristal épandu on voyait verdoyer les hauts fonds de la plage. Des crabes, tapis sur le bord chauffé par le soleil, se laissaient couler dans la vague, puis couler et entraîner plus loin ; des méduses collées au sol prenaient un regain de vie au contact de l'eau salée. Le varech, entassé sur divers points, refluait sous la poussée de l'onde. Les hirondelles, de retour, volaient haut, striant l'air bleu de leurs courbes capricieuses. Dans les pins, on entendait crier des merles, des geais et des pies. Un renouveau faisait éclater tous les chants du réveil printanier.

Pierre suivait nonchalamment la rive.

La grande voix de l'Océan lui chantait des poèmes inconnus jusqu'à cette heure. Hier, il avait senti, lui aussi, qu'un œil intérieur, un regard de l'âme, s'ouvrait au dedans de lui-même, sur lui-même ; et il se trouvait surpris, émerveillé, charmé de cette éclosion d'une conscience nouvelle.

Il aimait, il était aimé.

Le premier aveu, malgré son ineffable douceur, n'avait fait qu'étourdir le jeune homme. C'était

maintenant, dans la solitude de ses pensées, qu'il en savourait toute l'ivresse.

O terre natale, ce n'est point un mythe qui vante ton influence ! Là, sur ces bords déshérités des splendeurs que la nature prodigue à tant d'autres rivages, à la lisière de ces bois dont l'éternelle verdure masque la pauvreté, l'enfant de la mer trouvait le recueillement désiré pour la fruition de son rêve.

Et, séduit par l'enchantement, incapable d'autres réflexions, Pierre alla s'étendre sur le sable, regardant monter la marée.

La mer est un tableau dont la monotonie est pleine de suaves changements. Ceux qui l'aiment la comprennent et sont compris d'elle ; car c'est à eux, à eux seuls, qu'elle verse amoureusement ses caresses, qu'elle chuchote le refrain de ses grandes harmonies.

Dès son enfance, Pierre la connaissait. Il était né dans une de ses accalmies superbes, dans l'épanouissement de son sourire. Aux heures où elle déchaînait sur la terre ses plus violentes colères, lui n'avait pas craint d'affronter ses rides et les plissements de sa face irritée, comme les enfants qui savent que le courroux de leur mère est tout entier à la surface, et que son cœur demeure plein de la grande mansuétude de l'amour.

Il le connaissait bien, cet Atlantique géant. Il l'avait vu sous d'autres cieux. Mais, partout, il lui avait trouvé le même aspect débonnaire et conciliant. Vingt fois, dans les rudes assauts de la tempête, les camarades l'avaient vu sourire. Là-bas, à Brest, à Lorient, à Cherbourg, c'était une légende sur son nom. On disait de lui qu'il était garanti, qu'étant un fils gâté de l'Atlantique, il n'avait rien à craindre, et lorsqu'on était avec lui on partageait son immunité.

Une fois même, il était arrivé que surpris par un cyclone sur les côtes de Madagascar, à bord d'un aviso, Pierre avait dit en riant :

— Bah ! si nous doublons seulement le cap de Bonne-Espérance, nous n'aurons plus rien à redouter.

Or, cela s'était vérifié à la lettre. En face de la redoutable pointe où Vasco de Gama vis se dresser Adamastor, roi des tempêtes, le calme s'était fait subitement ; le Génie de l'Atlantique avait, pour ainsi dire, arrêté celui de l'océan Indien aux bornes de son empire.

— Quand je vous le disais ! s'était écrié l'aspirant Daritz.

. . . . . .

Couché sur le sable, Pierre rêvait en regardant monter le flot. Des algues ondulaient par plaques épaisses devant lui ; des myriades de fucus remontés des fonds ajoutaient leurs tons polychromes aux scintillations de la vague. Sur le sable doré des fragments de corail piquaient leurs notes rouges ou sombres ; et dans les plis des lames s'épanouissaient les corolles des astéries et des anémones, fleurs vivantes que l'art divin a semées à pleines mains dans l'immensité mouvante.

Peu à peu, l'âme de l'enseigne s'était mise à l'unisson de cette harmonie sans mesure. Il se répétait à lui-même :

— Fleur de mer ! La plus belle et la plus pure, portée dans sa tombe par la mer, arrachée à la mort par la permission de Dieu, elle est venue rayonner sur ce rivage. Et c'est pour moi, pour moi seul, que la destinée a permis ce miracle : c'est à moi qu'elle a accordé de voir s'ouvrir cette corolle et de m'enivrer de son parfum !

Il était tombé la face sur le sable. Des larmes

lui montaient aux paupières, car ces grands bonheurs ne vont pas sans une détente nerveuse. Et tandis qu'il pleurait ainsi ces douces larmes, quelque chose effleura sa bouche, quelque chose de frais et de caressant, qui le fit relever brusquement la tête.

C'était l'eau, l'eau qui l'avait tout doucement gagné, sans qu'il s'en aperçût, et dont le baiser l'avertissait qu'il eût à céder la place.

Il se redressa.

Et, comme s'il n'eût pas suffi de la caresse, le flot lui apportait un symbole.

A dix brasses en arrière, Pierre aperçut un objet qui, tout de suite, attira son attention en provoquant sa surprise.

C'était une fleur, une fleur étrange, inconnue de nos zones, un de ces nélumbiums laiteux sur leurs pétales, orangés à la base de leur calice, qui naissent, vivent et meurent aux embouchures des fleuves américains.

Par quel prodige cette plante exotique avait-elle survécu ? Quel étrange caprice de la mer l'avait arrachée à ces bords lointains pour l'apporter aux rives de France ? Comment cette verdure des eaux douces avait-elle résisté au contact des plaines salées ?

Pierre en eût bientôt l'explication.

Il attendit, résolu à se laisser gagner par la marée, plutôt que de perdre la gracieuse offrande de l'Océan.

Mais le flot, plein de mansuétudes et d'égards, ne voulut pas le mouiller. Il arrondit doucement son étreinte à l'entour des pieds de l'officier, traçant une sorte de promontoire sur la plage, creusant le bord en un cercle qui se resserrait mollement. Et chaque ride nouvelle de la surfa-

ce, comme une ligne brisée çà et là interrompue, rapprochait la fleur flottante.

A la fin, elle vint sur un dernier remous toucher le petit cap de sable aux pieds de l'enseigne et celui-ci n'eut qu'à se pencher pour l'attirer à terre.

Le mystère fut alors éclairci.

D'une souche géante, rompue et divisée par quelque tourmente équatoriale, un fragment d'écorce s'était détaché. Creusé à la façon d'une nef et aux deux tiers vide, il avait reçu de la pluie l'eau nécessaire à sustenter la frêle plante à laquelle il avait fourni un abri. Et, dans l'intérieur de cette coque ambulante, le nélumbium avait jeté ses racines diffuses, épanouissant au-dessus son large feuillage vert et les coupes splendides de sa floraison.

Pierre, émerveillé, considérait ce prodige.

Tout au-dessous du tronc flottant, des milliers de coquillages s'étaient fixés, blindant sa flottaison, la rendant imperméable à l'action du sel. Et c'était sous cette enveloppe tutélaire que le frêle esquif avait traversé l'Océan, ballotté par les lames, épargné par les vagues de fond.

La mer a de ces miséricordes. N'était-ce point ainsi que, seize ans plus tôt, elle avait laissé vivre cette autre fleur de mer, aujourd'hui belle et grande, cette enfant adorable dont la vie allait désormais se mêler à la sienne, "sa" Vénie, la chère créature dont l'image emplissait sa pensée ?

Or, tandis qu'il méditait de la sorte, absorbé par la contemplation, l'heure fuyait. A la maison, on attendait son retour. L'attente devenait peut-être de l'impatience, sinon de l'inquiétude.

Cette réflexion fit tressaillr le jeune homme. Il interrogea sa montre.

— Deux heures ! Ho ! ho ! Je suis un paresseux.

Il prit le bois flottant entre ses mains, à la façon dont on porte une jardinière garnie de ses fleurs.

L'eau n'attendait que son départ. Une longue vague escalada le point de sable qu'il occupait et effaça l'empreinte de ses pas.

Pierre n'avait pas fait cent mètres qu'il vit venir sa sœur.

Elle accourait, rieuse, mais avec une moue de reproche.

— Monsieur le curé t'a donc bien retenu, Pierre ?

— Non pas ; mais j'ai eu une distraction. Vois un peu ce que je t'apporte.

Elle joignit les mains, et, avec un cri d'admiration :

— Mon Dieu ! que c'est joli ! Où as-tu trouvé cela ?

Et elle s'emparait de la fleur.

— Où j'ai trouvé cela ? répondit Pierre.

Et, montrant la mer :

— Là, fit-il, c'est mon Océan qui nous a apporté ce cadeau. C'est ta fleur, Vénie ; elle vient d'Amérique.

— D'Amérique ! se récria la jeune fille incrédule.

— Oui, d'Amérique. Ces plantes-là poussent au bord de l'Amazone et du Mississipi, à la limite des eaux douces et des eaux salées. Regarde. Celle-ci a crû sur une racine, et cette racine elle-même appartenait à quelque arbre géant du Nouveau-Monde.

Vénie soupira.

— Mais alors, Pierre, ça ne pourra pas vivre ici ?

— Qui sait ? En la plaçant dans un endroit propice, bien choisi, sous le soleil, peut-être s'acclimatera-t-elle à notre sol.

La jeune fille poussa une exclamation.

— Ecoute, Pierre. Il me vient une idée. Tu sais que l'église a son chevet sur les bords du petit ruisseau. Nous placerons la souche là. Ce sera la fleur du bon Dieu, et peut-être qu'exposée au soleil et à l'abri du vent, elle continuera à fleurir et à grandir.

— Tu as raison, dit l'officier. Nous irons ensemble, tout à l'heure, la placer nous-mêmes.

Et, tous deux portant l'étrange pot de fleurs, le sourire aux lèvres, ils se dirigèrent vers la maison.

Mariette les attendait sur le seuil.

— Monsieur Pierre, fit-elle, votre mère veut vous parler.

— Oui, je sais, répliqua gaiement le jeune homme, monsieur le curé m'a prévenu.

Il fallut encore quelques minutes pour initier Mariette à l'histoire du nélumbium miraculeux.

Ce fut un concert d'exclamations enthousiastes. Quand on eut épuisé toutes les formules de l'étonnement, Pierre laissa Vénie et Mariette deviser sur l'événement, et alla rejoindre sa mère.

Elle le vit venir avec un certain trouble.

— Ah ! te voilà, mon fils. C'est juste. Il fallait que cela fût révélé.

Il la regarda avec stupéfaction.

— Que dis-tu, maman ? demanda-t-il.

Elle lut dans ses yeux l'inquiétude qui le tourmentait.

— Rassure-toi, Piarrou, j'ai encore ma tête à moi. Si je parle ainsi, je sais bien pourquoi, va !

Puis, lui désignant un siège :

— Viens t'asseoir auprès de moi.

Pierre obéit.

Il se sentait ému, troublé, sans pouvoir s'expliquer son trouble. Il lui semblait que la malade mettait bien de la solennité à cette entrevue.

Comme il reportait ses yeux sur elle avec plus d'attention, il lut sur le visage de la vieille femme une profonde angoisse. On eût dit qu'une crainte l'oppressait. Et, cette crainte, cette angoisse, il ne pouvait les comprendre, les deviner, lui, le fils tendre et soumis qui avait toujours vénéré son père et sa mère.

Alors, avec une touchante piété, il prit la main de la malade et la baisa respectueusement.

— Voyons, mère, est-ce bien important ce que tu veux me communiquer ? Tu n'es pas dans ton assiette, tu as l'air tout... chose.

Elle l'arrêta d'un geste.

— Va ! ce n'est rien. Tout à l'heure tu pourras en juger.

— Juger... de quoi ?

— Attends ! je te le dirai.

Puis, se ravisant, elle attira doucement le jeune homme dont elle prit la belle tête fière entre ses doigts amaigris.

— Pierre, mon enfant, dis-moi, aimes-tu ta mère ?

— Oh ! maman !

— Oui, je sais, je sais que tu m'aimes. Mais je veux dire : comme avant, lorsque tu étais tout petit !

— Comme avant, comme après, comme toujours ! répondit l'officier en serrant étroitement la valétudinaire sur son cœur.

Il y eut une minute de tête-à-tête, pendant laquelle la vieille femme pleura silencieusement, sans détacher ses regards du visage de son fils.

Celui-ci ne put supporter le spectacle de cette douleur muette.

— Voyons, maman, dit-il, avec instance, je t'en conjure, explique-toi. Qu'est-ce donc qui te fait tant de peine ?

Elle murmura avec effort :

— C'est la pensée du chagrin que je vais te causer.

— A moi, maman ?

Le jeune homme pâlit. Une sorte de pressentiment aigu traversa son cœur comme la lame d'un poignard.

Il se fit violence pourtant, et réitéra sa question.

— Comment pourrais-tu me faire du chagrin ?

La malade sourit tristement.

— Parce que, jusqu'ici, tu as respecté et honoré tes parents, et qu'il faut que maintenant tu ailles jusqu'au pardon.

Il se jeta sur elle, et par une douce violence lui ferma la bouche.

— Chut ! Tais-toi ! Je n'en veux pas savoir davantage. Je suis sûr à l'avance que tu es une sainte. Ce n'est pas à un fils de juger sa mère.

Mais alors la malde se redressa.

Le sentiment du devoir à accomplir parut lui donner de nouvelles forces. Elle prit la main de son fils.

— Il faut que tu m'écoutes, Pierre, parce qu'il faut que je répare ma faute, pour ne pas t'en laisser la responsabilité. Tu vas m'entendre et tu décideras.

Effrayé de l'accent avec lequel elle venait de parler, il courba le front.

Et elle, plus calme, mais d'une voix saccadée, commença son récit.

VI

Elle parla lentement, et Pierre put suivre tous les détails de cette confession.

— C'était le soir. Tu sais que ton père, en rentrant, me donna la petite. Il l'avait trouvée. Elle était bien frêle et bien mignonne, et elle était sevrée. Elle ne nous donna pas de mal de ce côté-là.

Il y avait des papiers avec elle. Ton père les porta à monsieur le curé. Quand celui-ci les eût lus, il nous dit que la petite était riche. Alors on fit des démarches auprès de la famille, à Dunkerque ; il fut répondu qu'on ne pouvait s'en occuper. Sur le conseil du maire, nous gardâmes l'enfant, et cet argent servit à la faire élever. Ça lui faisait une rente de quinze cents francs.

Le père acheta un bateau neuf et le bon Dieu nous donna de belles pêches. Cela nous mit tout à fait à l'aise, et tu allas au collège. C'est avec notre argent que tu as été élevé, mon fils.

Ce n'est pas là qu'est ma faute.

Derechef, la pauvre femme s'interrompit. L'aveu qu'elle allait faire devait donc être bien terrible, qu'elle éprouvât tant d'angoisses à le prononcer !

— Non, ce n'est pas là mon péché, Pierre. Je veux pourtant tout te dire. Mais, d'abord, sais-tu si Vénie m'a jamais soupçonnée ?

— Soupçonnée ?... De quoi, maman ?

— De la faute, de lui avoir... retenu... son bien ?

— Je ne te comprends pas.

— C'est vrai. Tu ne peux pas comprendre encore. Mais, enfin, s'est-elle plainte quelquefois,

a-t-elle regretté son sort ? Nous avons été bons pour elle cependant.

— Mère chérie ! dit l'officier, Vénie t'aime comme si tu étais sa vraie mère. Loin de se plaindre, elle s'estime très heureuse. Elle me le disait encore tout à l'heure, et si tu ne m'avais point appelé la première, c'est moi qui serais venu te parler.

— Et qu'est-ce que tu m'aurais dit ?

— Je t'aurais dit que Vénie m'aime, que j'aime Vénie, et qu'avec son consentement et le tien, je veux la prendre pour femme.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la malade.

Et elle se voila la face de ses deux mains.

Pierre l'entendit murmurer entre ses sanglots :

— Voilà la chose qui devrait me combler de joie, pour laquelle j'ai fait tous mes efforts, et qui, aujourd'hui, cause toute ma peine.

Il se méprit au sens qu'elle attachait à ces mots.

— Quoi ! maman, demanda-t-il, sans pouvoir cacher son émotion, tu serais opposée à ce mariage ?

La malade garda quelques instants le silence, puis, vivement, comme pressée d'en finir :

— Il faut tout te dire, tout te dire. Je te le répète, tu jugeras après, tu décideras toi-même ce qu'il y aura à faire.

Quand je vous voyais grandir tous les deux et que je la voyais si jolie et toi si beau garçon, je me disais : " Tout de même, ça fera un gentil ménage." Et, alors, ce que j'avais fait me paraissait tout naturel. Mais, ensuite, les remords sont venus : j'ai consulté monsieur le curé, il m'a ordonné de te raconter tout, et il me disait en finissant : " Ma fille, le bon Dieu

arrange tout en ce monde. Commencez par vous réconcilier avec lui.”

Toutes ces réticences ne faisaient qu'accroître l'anxiété du jeune homme. Son imagination s'abandonnait aux plus noires suppositions. Il éprouvait cette atroce souffrance de soupçonner celle qu'il avait vénérée jusque-là.

Il se maîtrisa pourtant, et réconfortant d'un baiser la pauvre femme, il demanda :

— Mais enfin, maman, qu'est-ce donc que ce gros péché qui te tourmente si fort ?

La malade attira de nouveau son fils, et confessa en une seule fois sa faute.

— Voilà. Il y avait quelque chose que personne ne savait, pas même ton père. Dans les langes de la petite, il y avait des billets de banque de mille francs ; il y en avait six, pliés dans un linge autour de son corps.

Le jeune homme devina.

Un grand frisson le secoua de la tête aux pieds.

— Et cet argent ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Cet argent... dame !... je l'ai gardé, comme si ç'avait été un cadeau à ceux qui garderaient en même temps la petite. Pourquoi la mère l'avait-elle mis là, sur l'enfant ? C'était sans doute pour récompenser les gens qui l'accueilleraient ?

Les sourcils de Pierre, un instant froncés, se relevaient. Des larmes très douces lui venaient aux yeux. L'exorde de sa mère lui avait fait redouter de bien autres révélations. Il se sentait maintenant l'esprit et le cœur soulagés; il exultait au fond de lui-même.

Si la faute dépend du degré de complaisance qu'on y apporte, du jugement que l'on fonde soi-même sur l'acte réputé criminel, assurément

la pauvre femme était coupable. Mais la faute en elle-même en était-elle une ? Y avait-il là matière à péché, par conséquent à responsabilité ?

Pierre se posait cette question en hésitant. Il n'osait se répondre, bien que tout son amour, tout son respect recouvrés plaidassent éloquemment la cause de la pauvre vieille mère.

Il interrogea de nouveau.

— Maman, à quoi donc as-tu employé ce fonds ?

— C'est juste. Je ne te l'ai pas dit.

Eh bien ! j'ai attendu d'abord. Et puis, alors, j'ai acheté ce terrain, en laissant croire à ton père que le poisson rapportait davantage. Avec le terrain, il y a eu le potager et le verger ; avec le poisson, les fruits, les légumes, les œufs. C'est comme ça que tout a fructifié. Je ne mentais pas pour tout, mon Pierre, puisque c'est avec les bénéfices que nous avons payé le mobilier. Mais la terre, mais la maison, tout ça c'est de l'argent de la petite.

Pierre inclina le front.

Il concluait maintenant.

La faute en soi n'était pas grave. On pouvait même l'appeler " heureuse faute ", puisque, par sa réparation même, elle rendait Vénie plus riche. Mais cette réparation s'imposait, et, pour l'accomplir, il fallait restituer à l'enfant ; pour restituer, avouer.

Or, cette pensée de l'aveu arrêtait l'officier. Comment dire la chose à cette pure créature, si loin de soupçonner le mal qu'elle se croyait pauvre elle-même ? Comment lui faire part de cette douleur dont il venait, lui, homme, de souffrir si cruellement ?

Peu à peu la contention de son esprit se fit complète, si profonde, qu'elle l'absorba entière-

ment. Il demeura silencieux, sans s'apercevoir que sa mère le considérait avec angoisse, attendant quelque bonne parole qui fût pour elle l'absolution désirée.

A la fin, comme il ne parlait plus, la vieille femme osa risquer une question. Tout lui paraissait préférable à ce mutisme qui la condamnait.

— Eh bien ! Pierre, demanda-t-elle, tu ne me dis rien ?

Brusquement rappelé au sentiment de la réalité, il se retourna vers elle.

Il l'aperçut si inquiète, si troublée, que le cœur lui bondit dans la poitrine. Une immense pitié le posséda : des larmes coulèrent sur ses joues.

— Pauvre mère ! proféra-t-il. Bonne et chère maman !

Un monde d'idées nouvelles, inattendues, se mouvaient en sa pensée.

Ainsi, c'était donc là ce gros crime que la pauvre femme appréhendait tant d'avouer, et dont lui-même avait tant redouté l'aveu ! Pas même un délit, rien qui, de près ou de loin, ressemblât même à une indélicatesse. Cet argent, découvert dans les langes de l'enfant trouvée, n'était-il pas vraiment la propriété de ceux qui l'avaient recueillie ? Dans l'intention même de la malheureuse mère affolée, n'était-ce point là la destination de ces billets de banque cachés dans le mayeul du petit être ?

En se l'appropriant, Mme Daritz l'avait si bien jugé ainsi qu'elle n'en avait éprouvé aucun remords, conçu aucun doute. Elle n'avait pas hésité un seul instant à le tenir pour une donation véritable. Puis, un jour, peut-être sur une question trop précise du confesseur, l'âme droite de la vieille femme avait pris peur, ressenti des scrupules. Alors des fantômes l'avaient hantée ; elle

s'était reproché, d'abord, une négligence ; plus tard, elle s'était accusée d'une faute. Il n'y avait eu, pourtant, ni faute ni négligence.

Pierre avait pris les mains de sa mère. Il les baisait doucement, et, désormais éclairé, il lui disait :

— Maman, ne t'avais-je pas annoncé que je ne serais pas ton juge ? — Eh bien ! puisque tu m'y as contraint, je prononce. Coupable, toi ? Mais la faute, elle n'existe qu'aux yeux de ta conscience timorée. Il était à toi, bien à toi, cet argent. Tu n'en devais compte à personne, pas même à Vénie, puisque la lettre de sa mère à elle en disposait comme d'un don en faveur de ceux qui garderaient et soigneraient sa fille.

La malade fit un brusque mouvement.

Elle jeta ses bras autour du cou de son fils, et, les yeux brillants d'allégresse, le visage éclairé par un sourire :

— Alors tu crois, Pierre, tu crois que ce n'était pas une faute ?

— Si je le crois, ma mère chérie ? — Dis que j'en suis sûr !

— Alors ce bien est à nous ?

Pierre hocha la tête.

La vieille Landaise parut surprise. Pour cette âme primitive, qui ne se rendait pas compte des nuances, il ne pouvait y avoir de milieu : ou elle était coupable, et elle devait restituer, — ou elle était innocente, et alors le bien était légitimement acquis.

L'officier, lui, distinguait.

— Mère, prononça-t-il en souriant, tu vas me comprendre. La question a changé d'aspect.

Ce qui était hors de doute à l'origine est aujourd'hui soumis à l'incertitude. Puisque tu as eu des scrupules à propos de cette somme trou-

vée, il est nécessaire que tu t'assures à son sujet. Or, la meilleure façon d'obtenir cette assurance, c'est de nous en remettre au jugement de l'intéressée elle-même.

Elle devint très pâle :

— De Vénie, demanda-t-elle.

Elle joignit les mains avec un regard de supplication et de détresse.

— Oui, de Vénie.

Derechef, ses yeux se remplirent de larmes.

— Oh ! Pierre ! Pierre ! implora-t-elle. Pas cela ! pas cela ! Je t'en prie ! Si la petite sait la chose, j'en mourrai.

L'enseigne la couvrit de pieuses caresses.

— Sois tranquille, maman. Je prends tout sur moi. Vénie ne saura rien de ce que tu redoutes. Je ne lui révélerai que ce qu'elle doit savoir, mais cela lui suffira amplement pour lui permettre de prononcer en connaissance de cause. Ne crains rien.

Elle était encore inquiète.

— Comment feras-tu pour ça ?

— Comment je ferai ? Mais c'est bien simple. Je lui dirai sans autre phrase : " Vénie, tout ce qui est ici t'appartient ; rien n'est à nous. Comme tu étais toute petite, mon père et ma mère ont acquis en leur nom personnel. Mais maman va signer une reconnaissance en règle ou une donnation, à ton choix.

— C'est ça, c'est ça ; merci, mon Pierre. Ah ! me voilà soulagée d'un grand poids.

Et, l'instinct de la paysanne se réveillant malgré tout :

— Ah ! s'écria-t-elle, redevenue grave et affligée, j'y pense.

— A quoi penses-tu ?

— Si la petite... ?

Pierre sentit renaître son trouble.

La malde acheva :

— Si la petite n'allait plus vouloir de toi, après ça ?

Il trembla. C'était cependant vrai, et il n'avait pas prévu cette conséquence, pourtant fort naturelle, tout à fait possible.

Un violent retour sur lui-même lui rendit son énergie.

— Eh bien ! mère, si elle ne veut plus de moi, c'est qu'elle aura ses raisons pour cela. Quant à nous, du moins, nous aurons fait notre devoir.

— Bien ! Pierre, très bien ! approuva-t-elle avec un profond soupir.

Elle retomba sur l'oreiller, fatiguée par les émotions qu'elle venait de subir, prise d'un besoin de repos.

Le jeune homme ramena les couvertures autour d'elle, lui versa une tasse de tisanne qu'il lui fit boire, comme à un enfant, puis, tendrement penché sur son front :

—Dors un peu maintenant, murmura-t-il. Monsieur le curé t'a dit que le bon Dieu arrangerait tout. Je crois comme lui.

Il sortit de la chambre sur la pointe du pied et alla retrouver Mariette qui apprêtait le dîner.

— Vénie n'est pas là ? demanda-t-il.

— Non, monsieur Pierre, répondit la servante. La petite est sortie, et je ne sais pas où elle est allée.

Le jeune homme réfléchit quelques secondes.

Une idée lui vint qui, tout de suite, lui fut une intuition.

— Parbleu ! je me doute un peu du chemin qu'elle a pris. Je vais la rejoindre. Mariette, dit-il, maman s'endort en ce moment. Tu feras bien

de ne pas l'approcher avant qu'elle nous appelle. Ce sommeil lui fera grand bien.

Le soleil s'inclinait rapidement au couchant. Pierre regarda dans la direction opposée. Il vit le clocher tout neuf de l'église embrasé par les rayons obliques.

— Par là, pensa-t-il. Je sais où la retrouver

Et il reprit la route du village, et la même voie qu'il avait suivie le matin.

Sa méditation se faisait plus grave à mesure qu'il s'avançait.

Il fallait en finir avec le doute cruel qui maintenant, lui mordait le cœur. Il ne voulait pas différer au lendemain de prévenir la jeune fille, et cela pour plusieurs motifs : d'abord parce qu'en attendant de la sorte, il prolongeait sa torture ; ensuite parce que ce qu'il trouvait de plus douloureux dans cette torture, c'était la pensée même que Vénie pouvait revenir sur les tendres serments échangés.

Pendant qu'il s'en allait, en proie à cette horrible incertitude, un reproche grandissait dans sa pensée.

Ne faisait-il pas injure à Vénie de lui prêter sans raison de pareils sentiments ? Quel prétexte lui avait donc fourni la jeune fille de suspecter sa constance et sa bonne foi ? Et si elle pouvait lire en lui de tels soupçons, n'en ressentirait-elle point une mortelle insulte ?

N'importe ! cette révélation, il la lui devait. Il ne la devait pas seulement à elle, mais encore au sentiment qu'il avait lui-même de la justice, il la devait enfin à sa propre droiture, à sa dignité, à son honneur. Il ne fallait point, même si Vénie lui demeurait fidèle, qu'il pût se reprocher de n'avoir point éclairé la jeune fille sur l'intégralité de ses droits, sur le plein usage qu'elle

pouvait faire de sa liberté. Il adorait Vénie, mais il voulait ne la devoir qu'à elle-même, à son amour. L'idée d'une surprise, d'un malentendu lui était insupportable.

Ah ! la soirée de ce jour ne ressemblait guère à son matin. A l'aurore, c'était l'allégresse, le bonheur, les pures espérances, les joies permises et sacrés. Un nuage avaitp assé sur tout cela, assombrissant ces riantes perspectives. Tout à l'heure encore, c'était ce don miraculeux de l'Océan, cette fleur échappée aux vagues et venue s'échouer sur la plage, comme un cadeau pieux de fiançailles, comme un heureux augure de l'ivresse entrevue. N'avaient-ils pas fait ensemble des projets au sujet de ce nélumbium ? N'avaient-ils pas résolu de le fixer pour toujours sur cette terre, à l'ombre de cette église où ils comptaient recevoir la bénédiction de leur serment nuptial ?

Maintenant, tout était remis en question. L'aveu de sa mère, cet aveu aussi imprévu qu'inutile, lui créait de nouveaux et pénibles devoirs. Vénie pauvre, ou, du moins, se croyant telle, lui avait fait l'aveu de sa chaste affection. Riche, en quelque sorte, n'allait-elle pas essayer de reprendre sa parole ? La reprendre ? Oh ! non ! Pierre n'attendrait pas cela. C'était lui qui allait la lui rendre, lui expliquer comment et pourquoi le pauvre, maintenant, c'était lui. Et après ? Oh ! après ? il verrait bien. Il était officier de marine. Il avait sa solde. Cela suffirait bien pour sa mère et pour lui.

Il s'arrêta à cette résolution, et, plus fort, plus calme, il pressa le pas dans la direction de la chapelle. Puisqu'il devait peut-être se briser le cœur, mieux valait qu'il le brisât le plus tôt possible.

VII

Or, tandis que Pierre s'entretenait avec sa mère, Vénie avait conçu un projet qu'elle s'était hâtée de mettre à exécution.

L'église était proche, surtout par les sentiers de traverse. La jeune fille prit donc la souche et le nélumbium et, s'éclipsant rapidement, courut accomplir son dessein.

Le chevet de l'église, bâtie sur une élevure rocailleuse du sol, baignait dans les eaux claires d'un de ces petits ruisseaux que le patois familier dénomme " esteys." Quelquefois, grossi par les pluies, l' "estey" courait à la mer en une masse confuse et impétueuse. Mais ses plus hauts niveaux n'avaient jamais dépassé les soupiraux de la sacristie.

Le chevet arrondi projetait ainsi son ombre sur le cours d'eau pendant la dernière moitié du jour. Sous cette ombre tutélaire, et rafraîchi par les baisers du ruisseau, tout un bouquet d'arbres s'était développé ; arbres fort jeunes encore, mais promettant la plus belle venue, arbres entièrement différents des pins, seuls acceptés jusqu'alors par les sables.

Là, les chênes s'unissaient aux marroniers et aux platanes, et telle était la douceur de la température, que, cette année-là, les premières feuilles étaient déjà longues de plusieurs centimètres.

Vénie avait choisi ce terroir plus riche pour y acclimater la fleur étrangère.

Elle parvint au coude du ruisseau, descendit avec précautions le talus, et n'hésita point à plonger ses pieds nus dans l'eau froide.

De droite et de gauche, les ramures s'étendaient, arrondissant leur ombre propice. Le so-

leil, en trouant cette verdure naissante, couvrait le sol de taches jaunes en forme de cercles. Le moment n'était pas éloigné où la voûte complètement garnie creuserait son dôme sur l' "estey" murmurant, et frôlerait de ses basses branches les vitraux du chœur.

Vénie s'approcha du bord opposé, et d'une pelle d'enfant se fit une bêche. Elle tailla la berge à coups précipités, en ouvrit le flanc à la façon d'une taille de rocher, puis dans cette étroite fissure, plaça la souche elle-même, qu'elle recouvrit en partie, ayant soin de ne point tarir l'eau où se projetaient les racines du nymphéa.

La besogne fut promptement faite.

A l'aide de quelques moellons, de quelques briques oubliées là par les maçons qui avaient bâti l'humble chapelle, elle cala le tronc. Le jour viendrait, pensait-elle où les tentacules de la plante, trop à l'étroit, sortiraient de leur gangue de bois, s'accrocheraient aux pierres de l'église par leurs pédicules en vrille, et, dans leur recherche de l'eau bienfaisante, déborderaient la racine pour venir se désaltérer aux ondes du ruisseau lui-même. Cela était vraisemblable, et le calcul de l'enfant n'avait rien en soi que le temps dût contrarier, si la nature de la plante ne s'opposait point à son adaptation à des milieux si différents de l'origine.

Quand elle eut achevé son œuvre de transplantation, la jeune fille remonta sur le talus qu'elle venait de quitter. Un instant, elle s'absorba dans la contemplation du tableau. Puis, quittant la place à petits pas, non sans se retourner pour envoyer du bout des doigts des baisers à la fleur, elle regagna la route et entra dans l'église.

C'était une pieuse pensée qui la guidait là. Elle

offrait son trésor à la Vierge, comme elle lui offrait son amour et le secret de son cœur innocent. Et quand elle eut consommé le vœu, elle prit de l'eau au bénitier dans une coquille de Saint-Jacques ramassée à cette intention et revint par la même voie vers le nélumbium.

Alors, si quelque témoin croyant eût assisté à cette scène, il eût vu l'enfant du naufrage verser le baptême à la plante miraculeuse, comme si de cette consécration naïve devaient résulter pour la fleur une gloire et une vie nouvelles.

C'était fait. Désormais, contente d'elle-même, le cœur bondissant à la pensée de la gracieuse surprise qu'elle allait faire à Pierre, Vénie s'éloigna de l'église et de la fleur.

Elle aussi se prit à suivre la côte, comme l'avait fait Pierre quelques heures plus tôt. Maintenant la mer était étale. La nuit venait, et de son disque incandescent le soleil effleurait l'extrême bordure de l'horizon. Jamais Vénie n'avait éprouvé pareille émotion en face de ce spectacle, qu'elle connaissait bien pourtant. Dans le grand silence qui couvrait la nature, devant les brumes grandissantes du large, un sentiment d'une religieuse intensité envahissait son âme.

Il lui semblait que, pour la première fois, elle prenait possession d'elle-même, tant était soudaine, neuve, l'impression que laissait sur elle la vue des objets environnants. Ces arbres, elle croyait les connaître. Eh bien ! non. Elle ne les connaissait pas. Ils avaient aujourd'hui un bruissement étrange de leurs feuilles. Et ce ruisseau, il paraissait rire sur les cailloux de son lit, et Vénie entendait ce rire dans le gazouillis de l'eau limpide. Même en regardant la fleur nouvelle, ce nélumbium venu de par delà les mers, elle croyait lui trouver comme un air de mysté-

rieuse joie. En vérité, pourquoi tout ce monde muet lui faisait-il fête ainsi ? Qu'avait donc la nature à lui prodiguer ses sourires ? Est-ce que ce resplendissant soleil qui s'enfonçait lentement là-bas, dans la mer, était bien le même que le soleil de tous les jours ?

Pauvre petite Vénie ! C'était en elle, dans l'exaltation de son cœur, que rayonnait un astre nouveau, que bruissait le murmure des branches, que gazouillait la source du bonheur. Elle aussi n'avait pas eu le temps de méditer sur les aveux du matin, et voilà que le contre-coup délicieux de sa surprise dilatait maintenant son être.

Ah ! oui, elle l'aimait depuis longtemps, son Pierre ! Elle se rappelait tous les détails de leur précédente existence en commun, au temps où, ignorante de sa naissance, elle le croyait son frère. Elle se souvenait du déchirement des adieux, des larmes toujours jaillissantes chaque fois que la chère image se présentait à ses yeux. Mais rien alors ne lui faisait prévoir qu'il serait aussi doux d'aimer et surtout de se sentir aimée, de le dire et de se l'entendre dire. Ce matin, l'aveu était monté tout seul, sans efforts, sans honte, de son cœur à ses lèvres, parce qu'elle avait eu soudain cette crainte d'être seule à éprouver ce qu'elle éprouvait. Et la joie que lui avait causée la réponse de Pierre avait été trop forte pour qu'elle pût la savourer à son aise. Elle en était demeurée étourdie, d'autant plus qu'ils n'avaient eu le temps, ni l'un ni l'autre, de s'en expliquer davantage. Le curé d'abord, sa mère ensuite avaient pris possession de l'officier, et Vénie était demeurée seule, en proie au trouble délicieux de son cœur.

Au premier moment, l'idée lui était venue d'occuper ses loisirs en préparant une surprise à

Pierre. C'était pour cela qu'elle avait voulu planter en toute hâte le nélumbium au chevet de l'église.

Maintenant que cette besogne était accomplie, maintenant qu'il ne lui restait plus qu'à porter la nouvelle au jeune homme, voilà que Vénie, désœuvrée, était gagnée par l'irrésistible besoin de s'abandonner à sa rêverie.

Elle chemina donc, la tête inclinée, le long de la plage murmurante. Une reviviscence s'opérait en toutes ses facultés. Aux heures des grandes émotions, l'être pensant subit de ces changements soudains. La mémoire des premières années n'est que la longue et progressive accumulation d'impressions basses demeurées inaperçues, et il faut le choc des circonstances pour les faire revivre. Les réminiscences jaillissent à travers les fissures de l'être moral, semblables à de fraîches pousses qui n'attendaient qu'une occasions de se produire au soleil.

C'est alors qu'on éprouve ces troubles suaves qui font d'une rumeur, d'un chant, d'un souffle, toute une harmonie, toute une poésie imprévues. Les objets que l'on voit pour la première fois ont quelque chose de " déjà vu " ; ceux avec lesquels le regard s'est familiarisé prennent, en quelque sorte, un regain de vie et de jeunesse. Et l'âme est impuissante à fixer ces émotions fugitives, et plus elle fait d'efforts pour les retenir, plus elle en hâte l'évanouissement.

Vénie était dans cette vapeur du rêve. Du lointain de son enfance, des images surgissaient, prenant corps. Que savait-elle de ce passé brumeux ? Rien, et, pourtant, elle eût juré qu'elle avait connu sa mère, que parfois la douce figure de la morte se penchait sur elle pour la bercer dans ses songes. Que de fois elle s'était éveillée,

la nuit, en sursaut, comme au contact d'une caresse, d'un baiser déposé sur son front !

— Ma mère ! prononça-t-elle à demi-voix.

Et ce seul mot, à peine exhalé de ses lèvres, eut le don de remplir de larmes ses paupières. — Ah ! certes, ce n'était point qu'elle n'eût aimé de toute sa reconnaissance la pauvre femme qui lui avait ouvert son cœur et ses bras. Mais elle avait appris un jour que celle-ci ne lui était rien, et que la mère véritable dormait pour toujours là, sous la côte, dans un lit d'algues et de varechs, sous le linceul frémissant de la vague. Alors, chaque jour, Vénie avait dirigé sa course vers l'Océan ; chaque jour, elle s'était agenouillée sur la frange d'or des dunes ; chaque jour, en offrant sa prière au ciel, elle avait, du bout de ses doigts d'enfant, envoyé des baisers à la nappe glauque qui couvrait la tombe de l'autre, de l'endormie.

— Ma mère ! Elle ajouta aussi, tout bas, deux mots dont elle ne pouvait deviner l'inexprimable tendresse ! " Mon père ! " Car le père, elle ne l'avait point connu. Le seul homme dont son cœur eût gardé le souvenir pieux était le pêcheur Daritz, et il reposait, lui, derrière l'église, dans la nécropole champêtre, dont les tempêtes du large respectaient les croix de bois et les ifs funéraires.

Enfin, par l'élévation même de sa pensée, elle fut ramenée au présent, et sa bouche murmura, presque inconsciente :

— Pierre !

Alors, comme l'avait fait le jeune homme le matin, Vénie s'assit sur le sable, et le flot que l'enseigne avait regardé monter, la jeune fille le regarda descendre.

A mesure que le soleil touchait la mer, une

traînée d'or courait à sa surface, et les rides, parsemées de paillettes, faisaient onduler la lumière fondue.

Puis, l'astre s'enfonça. Il échancra d'abord son disque. L'horizon le coupa bientôt en deux, et l'énorme globe incandescent parut accroître démesurément son diamètre. Il ne fut bientôt plus qu'une tache rouge au-dessus de laquelle une gloire s'épanouit dans les hauteurs du firmament, tandis qu'une bordure sanglante s'élargissait sur la mer.

Et le flot continua sa descente, laissant la plage découverte, avec ses paquets d'herbes, saturées de sel et remplissant l'atmosphère de ces effluves vivifiants qui dilatent les poumons et les pores.

Vénie rêvait toujours. Elle ne cherchait point, comme Pierre, des présages. Elle jouissait de l'heure et de son ivresse, laissant flotter son illusion dans cette confusion exquise où tout est, pour l'âme et pour le corps, parfum, sourires, harmonie et bonheur.

Combien de temps demeura-t-elle ainsi ? La nuit montait sur la voûte. Vénus étincelait déjà dans les couches profondes, pâlies. L'enfant se releva, frémissante, pour regagner la maison.

Un bruit de pas lui fit détourner la tête.

Pierre, debout à quelque distance, la contemplait.

Elle ne put retenir un cri de joie.

— Toi ! Ah ! C'est gentil d'être venu ! Qui t'a dit où j'étais ?

— Personne. J'ai deviné.

— Alors, tu as... vu ?

— Oui, j'ai tout vu. Je viens de l'église.

Vénie fit une moue.

— Oh ! quel malheur ! Moi qui me réservais

de t'y conduire moi-même ! Au moins, trouves-tu que je l'ai bien plantée, la jolie fleur ?

— Très bien. Elle aura du soleil et de l'ombre, de l'air et de l'eau. Peut-être vivra-t-elle.

La jeune fille lui serra les mains.

— Elle vivra, Pierre, comme...

Sans doute elle attendait qu'il achevât la phrase, qu'il lui dit : " Comme notre amour."

Mais Pierre ne répondit point.

Vénie eut peur. Elle plongea ses yeux dans les yeux de son ami.

— Pierre, demanda-t-elle haletante, Pierre, que s'est-il passé ? Qu'as-tu ?

Le jeune homme retint le bras qu'elle lui tendait, et l'entraînant sur la route :

— Viens ! fit-il, j'ai à te parler.

VIII

Pierre avait prononcé ces mots d'un tel ton que la jeune fille en fut épouvantée.

— Oh ! comme tu me parles ! s'écria-t-elle. Qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé ?

Et elle s'accrochait à son épaule, pressante, suppliante, cherchant les yeux de l'officier.

Lui les détournait ou les tenait obstinément fixés sur le sol.

Ils firent quelques pas de la sorte.

Il était manifeste qu'en ce moment l'enseigne, assailli par toutes ses angoisses, cherchait les termes dont il voulait se servir.

Et, comme elle se faisait plus pressante :

— Vénie, commença-t-il d'une voix grave, ce

matin, tu n'as peut-être pas bien réfléchi à la confidence que tu m'as faite ?

Elle ne comprit pas d'abord ?

— Quelle confidence, Pierre ?

Il hésita.

— A l'aveu, si tu préfères ?

L'ombre grandissante voila la pudique rougeur des traits de la jeune fille. Mais elle s'écria spontanément :

— Pas réfléchi, moi ? Oh ! que si, va ! Je savais bien ce que je disais. Tout ça me pesait sur le cœur. Il y en avait trop et depuis longtemps. J'ai tout dit en une fois. Est-ce que j'ai eu tort ?

— Non, ma pauvre enfant ; seulement...

— Seulement ! Que veux-tu dire ?

— Nous nous sommes trop pressés de parler. Voilà tout.

— Trop pressés ? En vérité, Pierre, je ne te comprends pas. Pourquoi toutes ces réticences ? Ne vaudrait-il pas mieux m'avouer que tu regrettes d'avoir répondu à ma confiance, d'avoir encouragé mes espérances ?

— Moi, Vénie ?

— Oui, toi. Va ! je devine, et j'avais raison ce matin. Je ne puis être que ta sœur, n'est-ce pas ?

Un sanglot étouffa sa voix. Ressaisie par ses doutes, qui, maintenant, se changeaient pour elle en une cruelle certitude, la pauvre enfant ne raisonnait plus ses craintes.

Pierre attira doucement ses mains.

— Vénie, murmura-t-il avec une immense tendresse, plût à Dieu que je pusse encore te nommer ma sœur ! Hélas ! cela ne m'est plus permis.

— Ah ! s'écria-t-elle.

Ce " ah ! " jaillissait du plus intime de son

être, avec une vivacité, une candeur d'expression à laquelle on ne pouvait se méprendre.

Pierre vit bien qu'elle ne saisissait pas le sens de ses paroles. D'ailleurs elle-même insista.

— Je ne comprends pas. Non vraiment, je ne comprends pas, Pierre. Qu'ai-je fait ! qu'ai-je fait pour que tu me traites si durement ?

Il fallait à tout prix calmer cette effervescence du chagrin. Malgré la nuit venue et sous la faible lueur diffuse dans l'atmosphère, l'officier de marine voyait sa compagne, éperdue, trembler de tous ses membres ; il voyait les larmes couler abondantes de ses yeux.

— Ma pauvre enfant ! reprit-il, je vois bien, en effet, que je n'ai pas su me faire comprendre. Eh bien ! je t'en prie, écoute-moi, et tu n'auras plus de doute.

Elle parvint à surmonter son émotion.

— J'écoute, Pierre, prononça-t-elle.

Il parla avec lenteur, pesant ses mots.

— Vénie, ce matin, quand tu m'as versé dans le cœur ce bonheur de me sentir aimé de toi, tu te croyais pauvre et sans avenir, n'est-il pas vrai ?

— Oui, et je le crois encore.

— Tu redoutais que Pierre Daritz, enseigne de vaisseau, ne te jugeât trop humble, trop délaissée, pour t'accorder ses préférences, n'est-ce pas ?

— Hélas ! fit-elle, n'avais-je pas raison ?

Il répondit gravement :

— Non, Vénie, tu te trompais. Les rôles sont intervertis.

— Pourquoi ? Comment ?

— Parce que ce n'est pas toi qui es pauvre, c'est moi.

Elle le regarda les prunelles dilatées. Mainte-

nant la crainte faisait place à la surprise, une surprise toute de stupéfaction.

Pierre sourit tristement.

— C'est moi qui suis pauvre, Vénie, et tu es riche. Ma mère n'avait pas voulu te l'apprendre, parce que la pauvre femme t'aime comme une véritable mère, et qu'elle craignait de te perdre.

— Je... suis... riche ?

— Oui. Dans trois ans tu seras majeure et toute ta fortune t'appartiendra. Oh ! tu n'es pas millionnaire, bien sûr. Mais ce que tu possèdes est énorme auprès de ce que nous avons, nous, puisque nous n'avons rien.

Elle répéta encore :

— Ah ! je suis riche maintenant !

Et avec un adorable sourire elle ajouta :

— Eh bien ! mais... qu'est-ce que ça peut me faire ?

Pierre poursuivit :

— Tu craignais ce matin que je ne tournasse d'un autre côté mes yeux et mon cœur. Chère Vénie ! Si tu savais depuis combien de temps je t'appartiens ! depuis combien de temps tu remplis mes pensées le jour et la nuit ! Hélas ! en face de toi, sous ton aveu, je n'ai pu me défendre. Je l'ai accepté, et j'ai avoué moi-même. J'aurais dû me taire pourtant. Je n'ai qu'une excuse, je ne savais pas.

— Et tu sais maintenant ? Que sais-tu donc ?

— Je sais que tout ce qui est ici, ce jardin, cette maison, la rente dont nous avons vécu, dont vous vivez encore, ma mère et toi, tout est à toi, à toi seule.

Lorsque mon père te recueillit, au lendemain de la tempête, il trouva dans tes langes divers titres qui t'assuraient un revenu de quinze cents francs par an. Ma mère y trouva encore une

somme de six mille francs, qui servirent plus tard à l'achat du terrain et à la construction de notre humble maison. Nous ne sommes donc que tes humbles obligés, puisque nous te devons l'abri et le foyer. Comprends-tu, maintenant, que, depuis ce matin, j'ai appris assez de choses pour modifier mes intentions ?

Elle protesta vivement.

— Tais-toi, Pierre ! Est-ce que j'ai besoin de savoir ces choses-là ?

— Oui, tu devais les savoir. C'était notre devoir de te les apprendre. Il ne nous appartenait point de demeurer tes obligés à ton insu.

— Oh ! quel mot horrible tu prononces là, Pierre ! Voilà deux fois que tu le répètes. Mais, de moi et de vous, quel est donc celui qui doit le plus de reconnaissance ? Si ma présence vous a enrichis, n'était-ce pas justice après tout ? Ton père et ta mère avaient-ils hésité, eux, à recevoir l'enfant trouvée, à lui donner asile, à la réchauffer, à la vêtir, à la nourrir, à l'élever ? Tu vois bien que nous sommes quittes l'un envers l'autre, et que, si quelque chose m'appartient, cela t'appartient également par moitié.

Pierre secoua tristement la tête.

— Non, ma pauvre enfant. Tu parles selon que ton cœur t'inspire, mais je n'ai pas le droit, moi, d'accepter de telles paroles. Il t'est permis de traduire ton affection ; il m'est défendu d'en tirer un sens qui nous soit favorable.

Il mit fin brusquement au dialogue.

— Vénie, conclut-il, après ce que je viens de te révéler, tu t'expliqueras que je te laisse tout le loisir de la réflexion. Je te rends ta promesse engagée dans l'ignorance, et, moi, je me place en face de la réalité.

Elle l'interrompit :

— Mais ce n'est pas possible, cela, Pierre. Si rien ne t'appartient, si tu ne considères pas mon bien comme le tien, que vas-tu devenir, que va devenir ta mère ?

— Oh ! ne t'inquiète pas. Nous ne serons point malheureux. Je suis un homme. J'ai un rang, une situation. Ma solde d'officier suffira pour maman et pour moi.

Elle fut reprise par les larmes.

— Pierre, Pierre, c'est atroce ce que tu me dis là.

— Non, fit-il avec fermeté. Cela est juste, et, d'ailleurs, c'était nécessaire. Tôt ou tard, tu devais le savoir. Il ne m'appartenait point de te le taire, et jamais je n'aurais souscrit à un engagement dont tu n'aurais pas su toutes les conditions.

Ils avaient parcouru le chemin. Le chalet apparaissait dans les ténèbres délimitant à peine ses lignes. Silencieux, ils s'arrêtèrent à la porte de l'enclos.

— Au revoir, Vénie, prononça sérieusement l'officier. La nuit porte conseil, dit le proverbe. Demain, après-demain, plus tard, si tu le désires, tu nous feras part de ta résolution. N'oublie pas que tu es chez toi, et que nous te devons jusqu'au toit qui nous couvre.

Elle leva sur lui ses grands yeux pleins de larmes.

Ils n'avaient plus d'étonnement, ces yeux.

— C'est bien, Pierre, murmura-t-elle, je réfléchirai.

Ils n'échangèrent pas d'autre parole. D'un mouvement spontané Pierre tendit la main. Celle de Vénie y tomba, inerte, froide, sans répondre à la pression du jeune homme. Quand ils furent rentrés tous deux, elle allégua un violent mal de

tête, prétexte banal à s'esquiver. De son côté, Pierre, le cœur très gros, n'éprouvait pas le moindre appétit. Il toucha à peine du bout des dents aux plats que lui présenta Mariette. La servante comprit que quelque chose d'insolite était survenu. Mais elle était discrète et réservée. Elle se donna donc bien de garde d'envenimer par d'importunes questions la plaie qu'elle devinait au cœur des deux amoureux. A part elle et grâce à l'expérience, la bonne femme se disait :

— Bah ! ce n'est là qu'un nuage. Ça fera les yeux de Vénie plus clairs et le rire de Pierre plus éclatant, quand la petite aura pleuré un peu et que le garçon aura soupiré à son aise.

En la circonstance, pourtant, il lui sembla que ce nuage était de trop longue durée, surtout quand elle vit que la jeune fille ne sortait point de sa chambre, et que, loin de s'en mettre en peine, l'enseigne gardait son attitude lasse et son front assombri.

Sans doute la solitude dut peser à celui-ci, car, au bout de quelques minutes de ce mutisme, il entra dans la chambre de sa mère.

Ne lui devait-il pas le récit de son entrevue avec Vénie et du résultat qu'il avait obtenu ?

Elle l'attendait, impatiente.

— Eh bien ! questionna-t-elle avidement.

— Eh bien ! c'est fait, mère, je lui ai parlé.

— Alors, elle sait... tout !

— Elle sait... tout.

La malade se couvrit le visage.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Que doit-elle penser de moi ?

Pierre fit sa voix aussi douce qu'il le put.

— Mère, Vénie sait tout... ce qu'elle devait savoir. Elle sait que cette maison est à elle, que tu as trouvé sur elle d'autre argent que celui

dont tu t'es servie pour l'élever, mais que cet argent, tu l'avais réservé pour lui en faire la surprise le jour où elle aurait à choisir un mari.

La vieille femme jeta un cri de joie.

— Merci, Pierre ; merci, mon fils. Tu as fait de ma faute presque une bonne action. Tu m'as épargné d'avoir honte devant elle. Que le bon Dieu te bénisse, puisque ta pauvre mère ne peut te rendre ce bienfait.

Il s'agenouilla au chevet sous cette bénédiction.

— Je n'ai fait que mon devoir, maman. Tu ne me dois rien, et puisque cela te rend heureuse, j'acquitte en partie la dette de mon amour envers toi.

Alors la malade posa d'autres questions.

— Et elle, Vénie, comment a-t-elle pris la chose ?

— Comme elle pouvait la prendre, pauvre chère enfant ! Elle a pleuré, elle m'a reproché de la méconnaître, elle m'a répété que tout ce qui est à elle est à nous, et que je n'avais pas besoin de lui apprendre tout cela.

— Chère petite ! Et qu'as-tu répondu ?

— Ce que je devais répondre, ma mère ; que lorsque, ce matin, j'avais accepté son amour, j'ignorais tout cela moi-même ; mais que, maintenant, je ne pouvais m'en tenir à une promesse de cette nature, et qu'en conséquence je la priais de réfléchir, sans se croire engagée un seul moment par sa parole ou par la reconnaissance.

— Et, à présent, que fait-elle, où est-elle ?

— Elle s'est plainte de souffrir de la tête ; elle est rentrée dans sa chambre.

— Quoi ! sans m'embrasser, sans me dire bonsoir ?

Pierre voulut atténuer la chose.

— Il ne faut pas lui en vouloir, maman. Elle souffre ; elle a cherché le repos.

La malade retomba sur son oreiller.

— Ah ! Pierre ! Pierre ! gémit-elle, le malheur est venu tout de même, tu le vois. Et pourtant, monsieur le curé avait dit que le bon Dieu arrangerait tout !

Le jeune homme eut beau multiplier les consolations, les paroles d'espoir, il ne parvint pas à dissiper cet abattement soudain. Alors, doucement, il s'assit au chevet, souleva l'oreiller de la vieille femme, et, comme une mère sur la couche de son enfant, berça lui-même ce chagrin qui lui arrachait des pleurs.

Quand il vit les paupières rougies s'appesantir sous le sommeil, il quitta la chambre. Sans qu'il se l'expliquât, une inquiétude venait de lui étreindre le cœur.

Cette retraite, ce silence de Vénie le torturaient maintenant. Il rentra dans la cuisine et dit à la servante :

— Mariette, il se fait tard, va te coucher.

— Et vous ? demanda-t-elle étonnée.

— Moi, je ne me sens pas encore le besoin de dormir. Je me reposerai tout à l'heure.

Il attendit que tous les bruits de la maison se fussent assoupis, et, sollicité par un désir d'air et de mouvement, il descendit dans l'enclos.

Comme la veille, la lune rayonnait au firmament. Ce soir, hélas ! Pierre était seul. Vénie, la douce enfant, n'était pas à ses côtés pour admirer le tableau de la nuit étincelante.

Pierre s'avança, longeant le mur, le plus doucement qu'il put, évitant de faire craquer le gravier du jardin. Il s'approcha ainsi de la dernière fenêtre à la gauche de la maison, donnant sur la

mer. Et là, le cœur palpitant, il appuya son oreille au volet.

Etait-ce une illusion d'ouïe, était-ce le vague bruissement des flots qui pénètre et saturo les grands silences de la côte ? Il lui sembla, à plusieurs reprises, discerner comme un bruit de sanglots de l'autre côté des planches.

Vénie pleurait.

Elle pleurait, et il eût donné toute sa vie pour pouvoir tarir ses larmes, se reprochant, à cette heure, d'avoir exagéré ses scrupnles, d'avoir meurtri sans raison cette âme innocente qui se donnait à lui. En même temps, il se demandait pourquoi elle l'avait quitté sous cette impression pénible, pourquoi, en se séparant de lui, elle n'avait point répondu à l'étreinte de sa main.

Il regarda par les fentes du bois. Aucune lumière ne brillait à l'intérieur. Et, pourtant, Pierre eût juré qu'elle était là, tout près de lui, et que c'était bien elle qu'il entendait pleurer.

Non loin de la fenêtre, la jeune fille avait, de ses propres mains, dressé une charmille de lierre, de jasmin, de clématite et de chèvrefeuille. Déjà les vrilles longues des plantes grimpantes, jetées à travers le chaume de l'année passée, formaient un rideau suffisant pour y abriter un homme.

Pierre alla s'asseoir sur un banc sans quitter des yeux la fenêtre.

Quelle attente le clouait donc là ? Il avait vraiment le pressentiment que cette fenête allait s'ouvrir, que Vénie allait apparaître.

Il ne se trompait point.

Du dedans un bruit plus distinct vint jusqu'à lui. Il entendit tourner l'espagnolette et grincer les volets, qui s'écartèrent. Un blanc fantôme s'encadra dans la baie toute noire. Il la vit se-

couée par son chagrin, tendre désespérément ses mains vers le rivage, et sa voix murmurer :

— Mon Dieu, pourquoi avez-vous fait cela ?

Elle demeura là quelques instants, semblable à une statue de la douleur. Puis la fenêtre se referma, et Pierre ne vit plus, n'entendit plus rien.

Inquiet, il se leva et s'approcha des volets.

Le silence était complet cette fois.

Il eut l'envie folle de frapper sur les planches, d'appeler Vénie pour lui dire :

— Ne pleure plus ! La preuve est faite. Je sais que tu m'aimes, je n'ai pas besoin d'autre témoignage. Oublions cette mauvaise heure, et que le jour qui va se lever nous ramène le bonheur !

Mais il se contint.

Il n'avait pas le droit de parler de la sorte. Il l'avait engagée à réfléchir. C'était à lui d'attendre qu'elle lui notifiât sa décision.

— Demain, pensa-t-il, je connaîtrai mon sort.

Alors il rentra dans la maison, et, rassuré sur le compte de la jeune fille, il se jeta tout habillé sur son lit. Quand il ferma les yeux, l'aube commençait à poindre.

IX

Le soleil était déjà haut lorsque Pierre se réveilla.

D'un bond, le jeune homme se retrouva debout.

Il venait de faire un rêve, un mauvais rêve, un rêve atroce. Le songe lui avait montré la mer débordant brusquement sur la plage, enveloppant l'église et arrachant le nélumbium de l'abri où l'avait installé Vénie. Il avait vu la jeune fille disputant la fleur pied à pied à la lame, et, plutôt que de l'abandonner, se laissant emporter avec elle. Désespérément accrochée à la plante, Vénie avait roulé sur la plage, et Pierre, attaché au rivage par une force surnaturelle, n'avait pu la rejoindre. Alors une voix ironique et railleuse lui avait crié : " Tu ne les a pas voulues, tu n'as pas su les garder ; je les reprends. Fleurs de mer ! Fleurs de mer ! "

Oh ! l'horrible cauchemar ! Le jeune homme s'était redressé, baigné de sueur. Et son premier cri, sa première interrogation avait été :

— Vénie ? Où est Vénie ?

Mariette avait répondu :

— Vénie est allée à l'église. Elle fait la communion, je crois. Elle reviendra sans tarder.

Il s'enquit de l'heure. Comme pour le renseigner, le clocher égrena ses notes claires. Sept fois le son s'envola de la flèche à jour.

— Ah ! oui, dit-il, la messe commence. Je la rencontrerai à la sortie.

Il vint à la chambre de sa mère. Elle dormait d'un sommeil si paisible qu'il ne voulut pas la troubler. Il n'avait rien mangé la veille ; l'appé-

tit le sollicitant, il fit honneur au chocolat que lui avait versé Mariette.

Une étrange allégresse lui emplissait maintenant le cœur.

C'est que la matinée était superbe, plus belle encore que la veille, pleine de rayons et de brises caressantes.

— Il est temps d'aller la chercher, pensa-t-il.

Et il prit sa course vers l'église.

Il ne marcha pas vite, se disant que, sans doute, elle quitterait le sanctuaire la dernière.

Il arriva à point nommé.

Pierre pénétra, le front nu, dans la chapelle.

Vénie était là, agenouillée devant le chœur, sur un prie-Dieu, la tête dans ses mains, paraissant absorbée dans une ardente prière.

L'officier poussa un soupir de soulagement, et se cacha derrière une colonne, près des fonts baptismaux.

On avait laissé les portes ouvertes. La brise entrait, embaumée et pure, chargée de senteurs marines. En même temps, par les vitraux bleus de la rosace, un rayon venait sur l'autel enrouler un vaporeux ruban autour du tabernacle.

Pierre attendit, ému lui-même de la religieuse poésie du lieu et de l'heure. Vénie passa près de lui sans l'apercevoir. Elle descendit les trois marches du porche, et le jeune homme la vit se tourner vers la gauche de la chapelle, tandis qu'elle aurait dû reprendre le chemin de la maison.

Il la suivit, à distance, pas à pas.

Elle marchait le front penché, sans que rien parut la distraire de sa morne contention d'esprit.

Elle fit le tour de l'église, atteignit le chevet, et, là, gagna le bosquet aux feuilles nouvelles.

Elle s'appuya au tronc d'un arbre. Pierre vit au mouvement de ses épaules qu'elle pleurait.

Ainsi, depuis la veille, il avait jeté cette douleur sans consolation dans le cœur de la pauvre enfant. L'aimant de toute son âme, il n'avait réussi qu'à la faire souffrir. Il voulut s'élancer vers elle, lui parler, sécher ses pleurs ; une dernière fausse honte, une suprême méfiance le retint.

Alors il la vit reprendre le chemin du chalet, et, se dissimulant toujours, il marcha dans son ombre, la laissa franchir la première bordure de l'enclos et le seuil de la demeure.

A son tour il entra.

— Vénie est de retour, n'est-ce pas ? demanda-t-il au hasard.

— C'est étonnant que vous ne l'ayez pas rencontrée, monsieur Pierre, répondit Mariette. Vous la suivez.

— Nous avons pris deux chemins différents.

La servante eut un regard oblique ; elle ouvrit la bouche. Mais la réflexion se borna là. " Deux chemins différents ! " pensait-elle. Est-ce qu'il y a deux chemins pour aller à l'église et en revenir !

Et reprenant la parole :

— Vous savez que monsieur le curé est là ? Il est arrivé il y a cinq minutes à peine.

Pierre parut surpris.

Qu'est-ce que le curé venait faire à pareille heure ? Quel motif le poussait ?

Un bruit de voix venu de la chambre de sa mère l'y attira.

Le vieux prêtre était debout au pied du lit de la malade. Celle-ci, les mains jointes, très pâle, paraissait sous le coup d'une violente émotion.

Au moment où l'enseigne ouvrit la porte, Vénie également debout, également pâle, disait :

— J'attends que Pierre soit rentré.

Le curé montra l'officier.

— Justement, le voilà.—Voyons, petite, parle maintenant.

A la vue du marin, l'enfant avait chancelé. Elle se redressa cependant, et parut faire un effort pour rassembler toute son énergie.

Le prêtre appela l'enseigne.

— Ah ça, que s'est-il donc passé entre vous deux ? Hier, vous étiez gais comme des pinsons. Ce matin, vous êtes tristes comme pour un enterrement. J'ai vu Vénie à la messe, elle pleurait. Je me suis empressé d'accourir, et je vous demande, à tous les deux, ce qu'il y a eu.

La jeune fille répondit avec un tremblement dans la voix :

— Il y a, monsieur le curé, que, hier au soir, Pierre m'a déclaré que tout ce qui est ici m'appartient, que lui et maman ne peuvent plus habiter chez moi, et il m'a mise en demeure de prendre une résolution.

— Oh ! Vénie ! protesta le jeune homme. T'ai-je donc parlé ainsi ?

Elle feignit de ne l'avoir pas entendu et poursuivit :

— Alors, que voulez-vous ? Je l'ai prise, cette résolution. J'ai eu le temps de la mûrir, puisque je n'ai pas dormi de la nuit.

Elle dut s'interrompre : la douleur lui coupait la voix. Puis, avec un retour de courage, elle dit :

— D'abord, je vous prie de me renseigner. — Est-il bien vrai que tout cela soit à moi, maman ?

Et elle désignait du geste à la malade la maison et le jardin.

— Oui, ma fille ! prononça péniblement la vieille femme.

— Assurément, opina le prêtre.

— Eh bien ! j'en dispose, et voici ce que j'ai résolu :

Tout ce que je possède, je le donne à ma mère Daritz et à mon " frère " Pierre, en les priant de l'accepter. S'ils refusent, je le donne à monsieur le curé et aux pauvres. Voilà.

Une profonde stupeur était peinte sur tous les visages.

— Et toi ? s'écria Pierre, incapable de maîtriser son émotion.

— Moi ! oh ! moi, c'est bien simple. Je retournerai aujourd'hui même à Pauillac, et je demanderai aux bonnes sœurs de me prendre comme novice.

A travers le silence qui suivit, on n'entendit plus que les sanglots de la malade.

Quand le premier trouble se fut dissipé, l'abbé Blanchard éleva la voix.

— Vénie ! appela-t-il doucement.

— Monsieur le curé ! répondit-elle en s'avançant à son appel.

— Ma chère enfant, dit le vieux prêtre avec onction, la douleur de ceux qui t'entourent te prouve le grand chagrin que tu leur causes. Ce n'est pas moi, ministre de Dieu, qui te détournerai d'une vocation vers la vie religieuse. Mais encore faut-il que cette vocation soit bien réelle, bien mûrie. Or, tel ne me paraît pas être le caractère de la tienne. Certes, le bon Dieu accepte le don volontaire qu'une âme lui fait, alors même que la désolation seule l'inspire. Mais il ne veut pas qu'on se donne à lui par dépit ou par colère.

Prends bien garde, mon enfant ! Je crains fort que ta résolution ne soit dictée beaucoup plus par une sorte de ressentiment que par une vocation véritable.

La jeune fille s'était détournée. Une vive rougeur couvrait ses traits, et les larmes, qui n'avaient cessé de couler sur ses joues, ruisselaient plus abondantes que jamais.

En même temps, la malade, avec un cri de détresse, murmurait :

— Vénie, ma fille, tu ne feras pas cela, tu ne nous causeras pas cette affliction.

Pierre à son tour s'approcha.

— Vénie, prononça-t-il d'un accent pénétré, tu n'as pu te méprendre à ce point au sens de mes paroles. Ne t'ai-je pas demandé, en effet, de prendre le temps nécessaire pour mûrir la réponse que tu me ferais ? Or, celle que tu me donnes aujourd'hui me réduit au désespoir ; car tu sais qu'après avoir refusé ton affection du premier moment parce que tu es la seule riche ici, ni maman ni moi nous n'accepterion la donation que tu prétends nous faire de ton bien.

Elle continua de garder le silence.

— Voyons ! voyons ! reprit le curé. Tout cela n'est pas bien sérieux, mes enfants. Je lis encore mieux que vous au dedans de vous-mêmes. Toi, Vénie, tu déchires ton propre cœur en déchirant celui de tes amis, et toi, Pierre, c'est une mauvaise fierté qui te retient. Donc, puisque vous ne savez pas arranger les choses, c'est moi qui vais les arranger.

Je vous déclare que si vous ne vous réconciliez pas tout de suite, je ne vous parlerai jamais. Bien plus, en rentrant, j'arracherai la fleur que tu es venue mettre au pied de l'église, hier, petite

sournoise, car je t'ai vue la planter, moi, des fenêtres du presbytère.

Il dit cela d'un ton moitié fâché, qui ramena la joie sur tous les visages.

— Allons ! religieuse pour rire, va embrasser ta mère ! acheva gaiement le vieux prêtre.

Vénie n'attendait que ce signal.

Pendant un moment, les deux femmes confondirent leurs larmes et leurs baisers. C'est si bon de se retrouver après une séparation même imaginaire !

— Et moi ? dit Pierre, lorsque la jeune fille se fut détachée des bras de la mère.

Elle se pendit à son cou, comme autrefois aux jours de la tendresse familiale. Une seule plainte lui monta aux lèvres, comme le dernier remous de cet orage.

— Tu m'as bien fait de la peine, va !

— Pardonne-le-moi, et oublie, répondit-il.

Ce fut encore le curé qui conclut :

— Maintenant, mes enfants, c'est entendu, n'est-ce pas ? Vénie sera la femme de Pierre, mais je ne crois pas que cela doive se faire si tôt. Piarrou est en bonne voie pour le grade. Dans deux ans, il sera lieutenant de vaisseau. Et alors, si le bon Dieu me laisse vivre, c'est moi, entends-tu, mon garçon, qui bénirai le mariage.

. . . . . .

C'en était fait. Le rapide nuage qui avait assombri ce firmament de jeunesse et d'espoir était désormais évanoui. De nouveau, les deux jeunes gens purent reprendre le chemin du rêve.

Pierre ne pouvait prolonger indéfiniment son congé. Il n'avait obtenu qu'une permission temporaire ; il lui fallait regagner son port d'attache au plus vite.

Le samedi suivant qui vit Mme Daritz se ren-

dre elle-même à l'église, appuyée au bras de son fils, vit aussi le départ de l'officier de vaisseau. Cette fois, il est vrai, un immense bonheur adoucissait la tristesse des adieux.

Le jeune homme avait embrassé sa mère, et, faisant entrevoir son prochain retour, il l'avait laissée à la maison, non plus couchée, mais assise devant la porte. Vénie voulut l'accompagner jusqu'à la route de Soulac, Pierre ayant refusé de prendre place dans la diligence de service.

Ils s'en allèrent ainsi, le cœur bien gros, mais l'âme pleine d'espérances. De nouveau, ils se dirigèrent vers le chevet de l'église.

Les feuilles des arbres avaient presque atteint leur entier développement. Au pied de la muraille, sur le talus de l' "estey," le nélumbium s'étallait complaisamment. La première fleur, jaunie et ridée, laissait pendre ses pétales, mais deux boutons nouveaux s'entr'ouvraient délicatement sur une pousse toute neuve, jaillie hors de la souche primitive et lançant ses tentacules sur l'herbe du talus.

Pierre se pencha et en cueillit un.

— Voilà le souvenir que j'emporte, ma Vénie, dit-il. Il me rappellera nos serments ; il me parlera de la réunion pour toujours. Et j'aurai sur mon cœur le parfum et l'image de ma Fleur de mer.

— Oui, répondit Vénie, en pressant le frêle calice sur ses lèvres, tandis qu'une larme y tombait, non seulement mon image, Pierre, mais toute mon âme.

Ils se séparèrent là. Et sur la route sablonneuse, à travers la verdure des pins, Pierre se retourna souvent pour voir la jeune fille debout, agitant son mouchoir sans chercher à essuyer ses pleurs.

FIN

Universitas CANADIANA

The St. Lawrence Water Proof Clothing Co.

1924 Rue Notre-Dame

MONTREAL

Manufacturiers de la celèbre marque

"ST. LAWRENCE"

Manteaux et Vêtements Imperméables

DE TOUTES SORTES

COSTUMES POUR DAMES, etc., etc.

En vente dans tous les magasins de première classe.
Demandez toujours la marque "ST-LAWRENCE."

LARIVIERE FRERES

Agents Manufacturiers

et

Négotiants . . . . .

1924 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

23 JUIN 1998

376918 - c 148

a39003 002515749b

CA PQ 2198
.B5L5 1904
COO BORNIER, HEN LA LIZARDIER
ACC# 1220686